Existe depuis 1992

la terrasse

Le journal de référence
des arts vivants en France

bientôt 30 ans !

« La culture est une résistance à la distraction. » Pasolini

296

février 2022

Le Tartuffe ou l'Hypocrite mis en scène par Ivo van Hove.

© Jan Versweyveld

Julie Nioche crée *Doers*.

© E. Deguin

théâtre

D'hier à aujourd'hui : variations sur de mêmes thèmes

King Lear Syndrome, *Le Dragon*, *L'Avare*, *Le Tartuffe*, *Bros*, *Huis clos*, *C'est comme ça (si vous voulez)*… : autant d'explorations de notre humanité.

4

La cheffe Marin Alsop.

© Grant Leighton

danse

Danses d'intuition

Doers de Julie Nioche, *Imperfecto* de Jann Gallois et David Coria : la danse aborde toujours de nouvelles rives.

25

classique / opéra

Viva la maestra !

Deuxième édition de La Maestra, concours international de cheffes d'orchestre.

30

La contrebassiste Joëlle Léandre.

© Guillaume Chauvin

jazz

De beaux sons d'hiver

Joëlle Léandre célèbre l'improvisation et l'ONJ de Frédéric Maurin crée *Ex Machina*.

36

Ikbal Ben Khalfallah

© Laurent Rousselin

Les Safra' Numériques, festival des arts numériques et des nouvelles technologies

Sandrina Martins

© NC QJ agence Coolhuntparis

Festival Everybody, tous les corps investissent le **Carreau du Temple**

Lisez *La Terrasse* partout sur vos smartphones en responsive design !

la terrasse

la terrasse
4 avenue de Corbéra – 75 012 Paris
Tél. 01 53 02 06 60 / **Fax** 01 43 44 07 08
la.terrasse@wanadoo.fr

ACPM

Paru le 2 février 2022 / Prochaine parution le 2 mars 2022
30e saison / **70 000 exemplaires** / Abonnement **p. 39** / Sommaire **p. 2**
Directeur de la publication Dan Abitbol
journal-laterrasse.fr

TGP

Centre dramatique national de Saint-Denis

DIRECTION JULIE DELIQUET

DANS LA FUMÉE DES JOINTS DE MA MÈRE

DE CHRISTINE CITTI | MISE EN SCÈNE JEAN-LOUIS MARTINELLI

6 ⟶ 20 fév. 2022

20 minutes de Châtelet 12 minutes de la gare du Nord. | Navettes retour à Saint-Denis et vers Paris. | Restaurant le midi en semaine et les soirs de représentations.

RÉSERVATIONS 01 48 13 70 00 – www.fnac.com www.theatreonline.com | www.theatregerardphilipe.com

Le Théâtre Gérard Philipe, centre dramatique national de Saint-Denis, est subventionné par le ministère de la Culture (DRAC Île-de-France), la Ville de Saint-Denis, le Département de la Seine-Saint-Denis.

Photographie Pascale Fournier / TGP Graphisme Poste 4 • Le Futur

france•tv fnac Télérama' TRANSFUGE Le Monde

En partenariat avec la MC93

MC93 maison de la culture de Seine-Saint-Denis Bobigny

théâtre

Critiques

4 THÉÂTRE GÉRARD PHILIPE
Avec *King Lear Syndrome ou les mal-élevés*, Elsa Granat revisite Shakespeare et réalise un absolu chef-d'œuvre sur la vieillesse.

Elsa Granat, Hélène Rencurel et Laurent Huon dans *King Lear Syndrome ou les mal-élevés*. © Simon Gosselin

4 LA COLLINE – THÉÂTRE NATIONAL
Joséphine Serre présente *Amer M.* et *Colette B*, portraits fragmentaires et enquête captivante.

6 COMÉDIE-FRANÇAISE
Ivo van Hove crée la première version du *Tartuffe*, un spectacle sauvage qui manque d'ambivalence.

7 LE QUAI ET TOURNÉE
Thomas Jolly dirige avec talent une version expressionniste du *Dragon* d'Evgueni Schwartz. Un spectacle aussi brillant que terrible.

8 THÉÂTRE OUVERT
Le collectif Le Grand Cerf Bleu met en scène *Brefs entretiens avec des femmes extraordinaires* de Yoan Yago. Passionnant.

10 THÉÂTRE DU PETIT SAINT-MARTIN
Clotilde Hesme incarne avec un charme fou *Stallone*, périple mis en scène par Fabien Gorgeart d'après une nouvelle d'Emmanuèle Bernheim.

10 LE CENTQUATRE-PARIS
Tsirihaka Harrivel déploie *La dimension d'après*. Un spectacle personnel et très touchant.

Tsirihaka Harrivel présente sa *Dimension d'après*. © Prune Allain-Bonsergent

12 ESPACE BERNANOS
Polyeucte de Corneille se livre dans une version épurée et élégante mise en scène par Rafaële Minnaert.

12 THÉÂTRE DIJON BOURGOGNE
Benoît Lambert signe une version vive, drôle, tranchante de *L'Avare*.

L'Avare, mis en scène par Benoît Lambert. © Sonia Barcet

14 LA COLLINE
Avec *Diagonale du vide*, troisième volet de *Points de non-retour [Trilogie]*, le projet d'Alexandra Badea s'essouffle.

16 REPRISE / ESPACE CARDIN – THÉÂTRE DE LA VILLE
Arnaud Meunier porte au théâtre *Candide ou l'Optimisme* de Voltaire avec brio.

17 NOUVEAU THÉÂTRE DE MONTREUIL
間 *(Ma, aïda…)* de Camille Boitel poursuit sa quête du raté merveilleux en explorant l'amour. Avec une délicatesse infinie.

20 LE LUCERNAIRE
Ronan Rivière adapte *Le Nez* de Nikolaï Gogol. Une épopée grotesque portée par six comédiens virtuoses et un musicien.

20 THÉÂTRE DE LA TEMPÊTE
Charlie Windelschmidt adapte la suite d'*Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll, et offre un étonnant voyage au-delà du sens commun.

22 STUDIO HEBERTOT
Christophe Hatey met en scène *Pôles* de Joël Pommerat. Une émouvante redécouverte.

22 REPRISE / THÉÂTRE DES QUARTIERS D'IVRY
Nasser Djemaï reprend *Invisibles*, hommage aux immigrés aux cheveux blancs, les *chibanis*.

23 EN TOURNÉE
Guillaume Séverac-Schmitz donne une nouvelle jeunesse à *Tartuffe*.

23 EN TOURNÉE
Vincent Tavernier, Hervé Niquet et Marie-Geneviève Massé unissent leurs talents pour faire revivre la comédie-ballet *Le Malade imaginaire*.

23 CENTQUATRE-PARIS ET CENTRE POMPIDOU
Le Périmètre de Denver, premier spectacle en solo de Vimala Pons.

Entretiens

6 THÉÂTRE 13
Guy-Pierre Couleau met en scène *La Tragédie d'Hamlet* dans l'adaptation de Peter Brook. Une vertigineuse introspection ici et maintenant.

8 MC93
Romeo Castellucci crée *Bros*, expérience sur l'aliénation, qui met à l'épreuve notre rapport à la loi, à la domination, à la responsabilité.

10 THÉÂTRE DE L'ATELIER
Jean-Louis Benoit met en scène *Huis clos* de Sartre, en exaltant sa force comique.

15 THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE – CDN NANCY LORRAINE ET TOURNÉE
Julia Vidit adapte *C'est comme ça (si vous voulez)* de Luigi Pirandello. Une comédie autour de la notion de vérité.

21 THÉÂTRE NATIONAL DE STRASBOURG
Eddy D'aranjo présente *Après Jean-Luc Godard – Je me laisse envahir par le Vietnam.*

Création

4 RÉGION / THÉÂTRE DU BEAUVAISIS
L'autrice et metteuse en scène Charlotte Lagrange crée *Les Petits Pouvoirs*. Une pièce sur les rapports de domination.

focus

19 Les Safra' Numériques à Amiens, festival des Arts Numériques et des Nouvelles Technologies

danse

Critiques

26 SALLE PLEYEL
Mosaïques chorégraphié par Julien Lestel est un ballet sur la richesse des horizons différents.

26 RÉGION / BONLIEU – SCÈNE NATIONALE D'ANNECY
Avec *Résonance*, François Veyrunes explore le sacré et poursuit sa trilogie *Humain trop humain*.

Résonance de François Veyrunes et Christel Brink Przygodda. © Thibault Lefébure

26 RÉGION / BONLIEU – SCÈNE NATIONALE D'ANNECY
Christian Rizzo crée *Miramar* pour dix danseurs, dans une atmosphère fascinante et subtile.

Entretiens

24 ATELIER DE PARIS / CDCN
Julie Nioche s'empare de *PA RT*, pièce improvisée créée en 1978 par Lisa Nelson avec Steve Paxton, et crée *Doers*.

25 CHAILLOT – THÉÂTRE NATIONAL DE LA DANSE
David Coria, étoile montante de la scène flamenca, et Jann Gallois, chorégraphe et danseuse surdouée, créent *Imperfecto*.

Jann Gallois © Agathe Poupeney

Agenda

28 LA BRIQUETERIE
All over Nymphéas : Emmanuel Eggermont déploie pour cinq interprètes une réflexion inspirée des célèbres nymphéas de Monet.

29 THÉÂTRE DU ROND-POINT
Pierre Rigal et Jean-Claude Gallotta investissent le Rond-Point pour deux semaines de danse.

focus

27 Festival Everybody, tous les corps investissent le Carreau du Temple.

classique / opéra

Critique

33 SALLE CORTOT
C'est la faute à Werther ! Sur une idée de Jérôme Pernoo, le Centre de musique de chambre de Paris revisite la musique à la lumière du héros de Goethe.

Entretien

30 CITÉ DE LA MUSIQUE ET PHILHARMONIE
Deuxième édition du concours de cheffes d'orchestre La Maestra. Entretien avec Marin Alsop, cheffe de l'Orchestre symphonique de la radio de Vienne, et membre du jury.

Festivals, temps forts

30 MAISON DE LA RADIO ET DE LA MUSIQUE
L'édition 2022 du Festival Présences 2022 célèbre le compositeur Tristan Murail et la musique d'aujourd'hui.

Le compositeur Tristan Murail. © Christophe Abramowitz

30 PHILHARMONIE
La puissance hallucinée des *Soldats* de Zimmermann, opéra dirigé par François-Xavier Roth

31 PHILHARMONIE
Maria João Pires et l'Orquestra Gulbenkian, programmés dans le cadre de la saison France-Portugal.

32 CATHÉDRALE SAINT-LOUIS DES INVALIDES
L'Hôtel des Invalides résonne des musiques qui accompagnaient ou illustraient les combats au temps de Louis XIV.

32 MAISON DE LA MUSIQUE DE NANTERRE / OPÉRA DE MASSY
TM+ et Il Convito, entre la musique élisabéthaine et la musique anglaise d'aujourd'hui.

32 PHILHARMONIE
Twice upon…, œuvre joyeuse et spectaculaire de Luciano Berio, interprétée par des écoliers et les musiciens de l'Ensemble intercontemporain et de Musikfabrik.

Twice upon… de Luciano Berio à la Philharmonie. © EIC

32 SALLE GAVEAU
L'Ensemble Calliopée à la découverte de pages méconnues de Sibelius.

33 EN TOURNÉE
Artistes spedidam : l'accordéoniste Vincent Peirani et la violoniste Marianne Piketty.

34 LA SEINE MUSICALE
Sous la baguette de Robin Ticciati, le Deustches Symphonie Orchester Berlin joue Schumann et Mahler.

jazz / musiques du monde

Entretiens

34 CRÉDAC ET THÉÂTRE ANTOINE VITEZ À IVRY
À l'affiche du festival Sons d'hiver, la contrebassiste Joëlle Léandre revient sur son rapport à l'improvisation. Lire notre entretien.

36 MAISON DE LA RADIO ET DE LA MUSIQUE
L'Orchestre National de Jazz (ONJ) jouera en première mondiale *Ex Machina* dans le cadre du festival Présences. Un répertoire coécrit par son directeur Frédéric Maurin et par le saxophoniste Steve Lehman.

Steve Lehman © Willie Davis

Festivals

34 PARIS ET ÎLE-DE-FRANCE
Sons d'hiver fait la part belle aux musiques créatives. État des lieux.

35 CENTRE DES BORDS DE MARNE
Conçue par Jean-Marie Machado, artiste associé du Centre des bords de Marne, la Biennale de Jazz fait entendre différentes esthétiques.

Créations, nouveaux albums et temps forts

36 CAFÉ DE LA DANSE
Le pianiste Edouard Ferlet se confronte à la machine par le biais d'un dispositif inédit. C'est Pianoïd.

37 STUDIO DE L'ERMITAGE
Emler Tchamitchian Echampard : retour en scène d'un trio majuscule, à l'occasion de la sortie de l'album *The Useful Report*.

38 SUNSIDE
Eddie Henderson Quartet, le trompettiste de légende est pour deux soirs au Sunside.

Le trompettiste Eddie Henderson. © DR

38 NEW MORNING
Vocal Groove avec le chanteur Kurt Elling et le guitariste Charlie Hunter

38 LA SEINE MUSICALE
Avishai Cohen « Two Roses » : le contrebassiste star est accompagné par l'Orchestre national d'Île-de-France.

Le Monfort théâtre

lemonfort.fr

VILLE DE PARIS Le Monde Télérama' la terrasse france inter

© Jean-Louis Fernandez

Critique

King Lear Syndrome ou les mal-élevés

THÉÂTRE GÉRARD PHILIPE / D'APRÈS ***LE ROI LEAR*, DE SHAKESPEARE** / ÉCRITURE ET MES **ELSA GRANAT**

Elsa Granat revisite Shakespeare avec une intelligence suraiguë et réalise un absolu chef-d'œuvre sur la vieillesse et le rapport que nous entretenons à la décrépitude, la déchéance et la mort. À voir absolument !

Bernadette Le Saché entre à jardin, bougie à la main, et dit le dialogue hilarant et poignant entre l'humanité et le théâtre. Tout est déjà sur scène ! Sa bouleversante traversée du plateau rappelle que le théâtre est indispensable à la vie : il l'éclaire et console de son absurdité. Tout le spectacle, imaginé par Elsa Granat et interprété par les prodigieux comédiens qu'elle réunit, défend et illustre cette évidence, avec une lucidité aussi cruelle qu'apaisante et une intelligence sidérante de la condition humaine et des affres de l'âge. Après ce prologue, vient le temps de la fête. Un vieil homme marie sa cadette : le promis est sympathique, le gazon verdoie et l'ambiance est euphorique. On est chez Lear, avant la crise, au temps de l'insouciance, sans savoir qu'on est heureux, puisque le malheur n'a pas encore frappé. Le père fait alors un AVC et se réveille en pleine confusion, sommant ses filles de lui dire combien elles l'aiment et entreprenant de partager son royaume à l'aune de ces déclarations. Le texte de 1608 affleure dans le dialogue : nous voilà chez Shakespeare, mais pas seulement… Régane et Goneril, parce qu'elles sont plus âgées et qu'elles ont compris qu'il ne faut pas contredire le malade, jouent le jeu. Cordélia refuse, sans doute parce qu'elle est encore une enfant, qui ne veut pas perdre son père et avec lui ses repères. L'intuition pertinente d'Elsa Granat explose alors comme une bombe et éclaire la pièce de Shakespeare d'une lumière nouvelle : Lear n'est pas un fou tyrannique, il est malade. Il va désormais falloir compter avec ses caprices, ses colères, ses jurons, ses silences, ses maladresses. Il va falloir admettre qu'il est déjà mort même s'il ne l'est pas tout à fait. Il n'est plus Lear, même s'il croit l'être. Jusqu'à la fin, il va falloir tenir par la main ce roi redevenu enfant.

© Simon Gosselin

Elsa Granat, Hélène Rencurel et Laurent Huon dans *King Lear Syndrome ou les mal-élevés*.

Tout ce que peut le théâtre

Le texte, savant tuilage de l'original et de celui qu'a écrit Elsa Granat, raconte alors comment Régane et Goneril refusent d'accueillir leur père chez elles, non pas à cause de ses compagnons d'arme gloutons, mais parce qu'il n'y a pas la place, dans les appartements et les vies modernes, pour héberger les vieux. Lear est donc placé en EHPAD. Toute la partie du spectacle qui se passe dans cet établissement est absolument géniale ! Les comédiens y interprètent leur partition avec une vérité impressionnante, dans laquelle se reconnaîtront tous les spectateurs qui savent la tristesse, la mauvaise conscience, l'inquiétude et les fugaces moments de joie sereine qu'on connaît en visitant les pensionnaires des maisons de retraite. La puissance cathartique est à son comble. Le théâtre atténue le chagrin de devoir mourir et la peine de devoir vivre. Rares sont les spectacles qui y parviennent avec autant d'efficacité : le travail d'Elsa Granat et des siens est exemplaire. Mais s'il l'est sur le fond, il l'est tout autant dans la forme. Laurent Huon, Bernadette Le Saché, Lucas Bonnifait, Antony Cochin, Elsa Granat, Clara Guipont, Edith Proust et Hélène Rencurel, dont les talents conjugués laissent pantois, sont entourés par des amateurs, qui offrent aux pensionnaires de l'EHPAD et aux membres de la cour du vieux Lear la grâce des corps vieillissants, ignorés sur scène et cachés dans la vie. Autre force de ce spectacle : s'il peint la psychologie des protagonistes avec un réalisme décapant, il réussit aussi brillamment à interroger ce que notre époque fait de la vieillesse en la médicalisant, ce qu'elle impose aux soignants qui s'en occupent et ce qu'elle perd en parquant la folie de ces esprits morts aux corps scandaleusement vivants. À rebours de trop nombreux spectacles qui infantilisent la réflexion politique en la noyant dans la niaiserie intimiste, Elsa Granat parvient à universaliser la fable et à montrer, avec une générosité, une sagacité, une subtilité et une élégance rares, ce que notre société fait des plus anciens de ses membres. Une exceptionnelle réussite !

Catherine Robert

TGP, 59 boulevard Jules-Guesde, 93207 Saint-Denis cedex. Du 19 janvier au 4 février 2022. Du lundi au vendredi à 19h30, samedi à 17h, dimanche à 15h30 ; relâche le mardi. Tournée : 23 et 24 mars, **Théâtre des Ilets – CDN Montluçon** ; 29 et 30 mars, **Théâtre de l'Union-CDN du Limousin** ; 8 avril, **Théâtre des Sources, Fontenay-aux-Roses**. Durée : 3h15 avec entracte.

Critique

Amer M. / Colette B.

LA COLLINE – THÉÂTRE NATIONAL / TEXTE ET MISE EN SCÈNE DE **JOSÉPHINE SERRE**

Écrits et mis en scène par Joséphine Serre, *Amer M.* et *Colette B.* brossent les portraits fragmentaires d'un homme et d'une femme anonymes. Une double enquête captivante qui nous transporte dans des mondes empreints de traces documentaires et de rêveries existentielles.

L'histoire est singulière, énigmatique, palpitante. Un jour de 2010, Joséphine Serre a la surprise de trouver un portefeuille dans la boîte aux lettres de son domicile. L'objet contient des dizaines de pièces administratives et personnelles, parmi lesquelles trois lettres manuscrites d'une certaine Colette B., ainsi qu'une carte de visite révélant que cette dernière a été pianiste à Radio France. Les documents que découvre, ce jour-là, la jeune artiste de théâtre appartiennent à Amer M., un retraité algérien né en 1932, ancien ouvrier du BTP arrivé en France en 1954 et domicilié rue du Faubourg-Saint-Antoine à Paris. Cette trouvaille déroutante et stimulante est le début d'une longue enquête, d'un voyage intérieur qui amène la directrice de la Compagnie L'Instant Propice à partir sur les traces de celui qui s'est invité dans sa vie et son imaginaire. Joséphine Serre entreprend toutes sortes de recherches durant plusieurs années. Elle en apprend plus sur Amer M. et finit, en 2014, par monter dans un train pour Marseille, puis dans un bateau pour Alger. Elle traverse la Méditerranée et rejoint le village natal d'Amer M., Bordj Menaïel, en Basse Kabylie. Parallèlement à ce périple, elle commence à écrire une pièce qui donne naissance à un spectacle intitulé *Amer M.* Une première version de celui-ci est créée en 2016 à La Loge, à Paris, avant d'être reprise au Théâtre de Belleville. C'est ce même texte qui est aujourd'hui présenté au Théâtre national de la Colline en diptyque avec une nouvelle création, *Colette B.*, qui comme son titre l'indique tente d'éclairer, cette fois-ci à partir d'un travail fictionnel, le destin de la pianiste que Joséphine Serre a choisi de faire naître à Oran.

© Benjamin Porée

Amer M., première pièce du diptyque présenté par Joséphine Serre à La Colline.

La vie d'un homme et d'une femme, sur fond d'histoire franco-algérienne

Il faut voir ces deux spectacles. Pas seulement l'un ou l'autre. Il faut voir les deux, séparément ou lors d'une intégrale. Car le travail de Joséphine Serre ne peut, véritablement, apparaître dans toute sa dimension qu'à la lumière de ces deux propositions en miroir qui dialoguent par le biais de voies théâtrales diverses et complémentaires. Comme la crête et le creux d'une même vague, comme les heures d'une journée et celles d'une nuit, *Amer M.* et *Colette B.* participent à un même théâtre, ainsi nourri de matériaux différents, mais d'égal intérêt. Ce théâtre – kaléidoscopique, fait de trous et de suspensions – investit tout à la fois les champs de l'intime, du poétique et du politique. Il le fait formidablement, à travers une sincérité et une force de conviction qui touchent au cœur. Composé d'une multitude de documents projetés sur un mur érigé à cet effet, *Amer M.* abonde en sursauts, en ellipses, en retours en arrière, en ruptures, en éclatements… Suivant un rythme soutenu et saccadé, ce premier spectacle sillonne l'existence d'Amer M., introduit la relation sentimentale qui le lie à Colette B. et revient sur des drames parfois oubliés de l'histoire franco-algérienne. Plus mélancolique, plus linéaire, plus méditatif, plus esthétisant, *Colette B.* invente ce qu'a pu être la vie de cette femme dont les traces sont quasi inexistantes. Cette seconde création, tout en clair-obscur, est d'une sensibilité poignante. Elle convie sur scène une pianiste (France Pennetier) qui rejoint l'excellent quatuor d'interprètes (Guillaume Compiano, Xavier Czapla, Camille Durand-Tovar et Joséphine Serre) œuvrant dans la première proposition. Des extraits de musiques de Saint-Saëns, Ravel, Chopin, répondent ici aux gestes picturaux que réalise en direct, dans *Amer M.*, Guillaume Compiano. D'une rive à l'autre de la Méditerranée, d'un bout à l'autre de l'existence, *Amer M.* et *Colette B.* entrelacent réel et imaginaire pour faire revivre ce qui manque, ce qui échappe, ce qui n'est plus.

Manuel Piolat Soleymat

La Colline – Théâtre national, 15 rue Malte-Brun, 75020 Paris. Petit Théâtre. Du 29 janvier au 20 février 2022. *Amer M.* : les mardis et jeudis à 20h, les samedis à 18h, les dimanches à 15h30. *Colette B.* : les mercredis, vendredis et samedis à 20h, les dimanches à 17h30. Spectacles vus le 13 janvier au Théâtre de la Cité à Toulouse. Durée de chaque représentation : 1h40 ; durée de l'intégrale : 3h40, entracte inclus (les samedis et dimanches). Tél. : 01 44 62 52 52 / colline.fr

Les Petits Pouvoirs

THÉÂTRE DU BEAUVAISIS – SCÈNE NATIONALE DE BEAUVAIS / TEXTE ET MES **CHARLOTTE LAGRANGE**

C'est au Théâtre du Beauvaisis, scène nationale à laquelle Charlotte Lagrange est artiste associée, que l'autrice et metteuse en scène crée *Les Petits Pouvoirs*, une pièce sur les rapports de domination.

Tout commence dans une agence d'architecture dont les deux dirigeants, Diane et Benoît, ont pour projet utopique de faire d'une île japonaise abandonnée le laboratoire d'une société nouvelle. Jeune et brillante recrue, Laïa débute sa carrière dans cette entreprise, prenant part à ce projet ambitieux. Mais sa présence aux côtés des deux associés réveille des frustrations et des traumatismes du passé. Attirances sexuelles, démarches de séduction, jalousie, harcèlement psychologique… Une fois arrivé au Japon, le trio fait face à un meurtre qui nous plonge « *dans un thriller où les identités se confondent dans un hors temps* ».

© La Chair du monde

L'autrice et metteuse en scène Charlotte Lagrange.

Des temporalités entremêlées

« *En travaillant sur des temporalités entremêlées*, explique Charlotte Lagrange, *j'aimerais voir comment on hérite d'une idéologie qui s'est inscrite dans les parties souterraines de nos êtres et de nos perceptions du monde, comment on peut se retrouver porteur du ressentiment ou de la frustration d'un autre.* » Spectacle-kaléidoscope qui cherche à se déployer « *de manière toujours sensible et nuancée* », *Les Petits Pouvoirs* visent à explorer la distinction entre bourreau et victime, entre opprimé et dominant, ainsi qu'à interroger « *la responsabilité de chacun dans un réseau de relations qui débordent le visible* ».

Manuel Piolat Soleymat

Théâtre du Beauvaisis - Scène nationale de Beauvais, 40 rue Vinot Préfontaine, 60000 Beauvais. Le 22 février 2022 à 19h30, le 23 février à 20h30. Durée de la représentation : 2h. Tél. : 03 44 06 08 20 / theatredubeauvaisis.com // Également les 3 et 4 mars 2022 à l'**ACB – Scène nationale de Bar le Duc**, du 7 au 20 mars à **Théâtre Ouvert à Paris**, du 21 au 26 mars à **La Manufacture - CDN de Nancy**, du 28 mars au 2 avril à la **Comédie de Reims – CDN**, les 11 et 12 mai à la **Comédie de Valence – CDN**, du 13 au 15 octobre au **BMK à Metz**.

Critique

Le Tartuffe ou l'Hypocrite

COMÉDIE-FRANÇAISE / DE **MOLIÈRE** / MISE EN SCÈNE **IVO VAN HOVE**

En ouverture de la saison Molière à la Comédie-Française, qui commémore les 400 ans de la naissance du comédien et dramaturge, Ivo van Hove crée la première version du *Tartuffe*, pièce en trois actes censurée par le pouvoir royal en 1664 et jamais jouée Salle Richelieu. Le metteur en scène belge s'empare avec liberté de ce texte perdu et reconstitué par l'historien Georges Forestier. Il signe un spectacle sauvage qui ne dépasse guère le statut de curiosité.

La première version s'intitule *Le Tartuffe ou l'Hypocrite*. La seconde, *Le Tartuffe ou l'Imposteur*. Un substantif troqué et deux actes rajoutés (le troisième et le cinquième) différencient les deux moutures du *Tartuffe*, pièce créée en 1664 à Versailles devant la Cour, aussitôt interdite par Louis XIV et présentée, cinq ans plus tard, dans une nouvelle version au Théâtre du Palais-Royal. Depuis lors, c'est la pièce de 1669 qui se joue à travers le monde, et bien sûr dans la Maison de Molière, *Le Tartuffe* étant l'œuvre du répertoire la plus représentée à la Comédie-Française. Sauf qu'Ivo van Hove n'aime pas cette comédie augmentée qui s'achève, dit-il, par un *deus ex machina* artificiel. Le metteur en scène belge voit dans la pièce de Molière un drame social aboutissant à l'explosion d'une famille. Le texte en trois actes récemment reconstitué par Georges Forestier a ainsi été l'opportunité, pour le directeur de l'*Internationaal Theater Amsterdam*, de donner vie à sa vision noire, féroce, corporelle du *Tartuffe*. Une vision qui souhaite dépasser la seule idée de captation économique (après avoir accueilli le faux dévot dans sa maison, Orgon fait de lui son légataire universel) en posant l'hypothèse d'une passion sensuelle entre Elmire, l'épouse d'Orgon, et Tartuffe.

Le rythme et l'esthétique d'une série cinq étoiles

Pourquoi pas. L'une des forces du théâtre est d'être capable de se réinventer sans cesse, par le biais de multiples inspirations, d'ouvrir des voies inédites, aventureuses, inattendues à nos sens et nos imaginaires. En l'espèce, Ivo van Hove caresse davantage un concept qu'il n'illumine d'un jour nouveau l'œuvre de Molière. Cette proposition sans ressort comique, cadrée par une partition musicale dramatisante d'Alexandre Desplat, par des lumières et une scénographie hyper-

Marina Hands, Denis Podalydès et Christophe Montenez dans *Le Tartuffe ou l'Hypocrite* mis en scène par Ivo van Hove.

© Jan Versweyveld

esthétisantes de Jan Versweyveld, est d'une beauté frappante. Entrant dans cet univers à la fois lyrique et épuré, agrémenté de surtitres explicatifs, on pense d'emblée à l'une de ces séries à gros budget visibles sur écran. Vêtus de costumes sombres, chics, contemporains (signés An d'Huys), les comédiennes et comédiens s'empoignent, se heurtent, s'invectivent, dans des corps à corps sauvages ou charnels. Le jeu de Denis Podalydès dans Orgon, de Christophe Montenez dans Tartuffe, de Marina Hands dans Elmire, de Loïc Corbery dans Cléante révèle tranchant et acuité. Mais cela ne suffit pas à faire de ce *Tartuffe* un grand moment de théâtre. Comme si la mise en scène de Ivo van Hove, s'en tenant à sa véhémence, restait en surface de la pièce. Il manque des contrastes à ce *Tartuffe* purement dramatique. Il manque de l'ambivalence, une âme souterraine.

Manuel Piolat Soleymat

Comédie-Française, Salle Richelieu, Place Colette, 75001 Paris. Du 15 janvier au 24 avril 2022. En alternance. Matinées à 14h, soirées à 20h30. Tél.: 01 44 58 15 15 / comedie-francaise.fr

Entretien / Guy-Pierre Couleau

La Tragédie d'Hamlet

THÉÂTRE 13 / TEXTE **WILLIAM SHAKESPEARE** / TEXTE FRANÇAIS **JEAN-CLAUDE CARRIÈRE ET MARIE-HÉLÈNE ESTIENNE** / ADAPTATION **PETER BROOK** / MISE EN SCÈNE **GUY-PIERRE COULEAU**

Créée initialement en mars 2021, vue par un public très restreint qui en a dit le plus grand bien, cette mise en scène de Guy-Pierre Couleau donne corps à la géniale introspection de Shakespeare, ici et maintenant.

Qu'est-ce qui vous a convaincu de mettre en scène *Hamlet*, dans le texte de l'adaptation de Peter Brook ?

Guy-Pierre Couleau : Précise, condensée en deux heures, l'adaptation de Peter Brook du texte français signé par Jean-Claude Carrière et Marie-Hélène Estienne explore à merveille la tragédie familiale et celle du jeune Hamlet, qui fait face à une injonction de vengeance qui le dépasse. Traversée par les notions de justice et d'innocence, à l'œuvre tels d'invisibles protagonistes, la pièce commence par un monologue introspectif d'Hamlet, qui plonge le spectateur tout de suite au cœur de la question centrale de la vengeance, de la recherche de vérité. Agir ou ne pas agir ? Être ou ne pas être ? Paralysé par l'injonction du spectre, Hamlet passe de l'état d'un jeune prince qui a tout pour lui à celui d'un fils appelé par un fantôme ambivalent à venger son père assassiné, et qui va par hasard tuer le père de sa fiancée. Le premier mort d'une longue série, qui pose la question du bien-fondé d'une vengeance qui enclenche une spirale illimitée de violence, et aussi celle de l'indécision, parée du costume de la douleur de vivre.

En quoi la pièce peut-elle être rapprochée de notre époque ?

G.-P. C. : L'introspection fascinante que Shakespeare met en route renvoie à ce que nous sommes, à notre réalité. La remise en question provoquée par l'apparition du spectre fait écho à nos peurs, nos désirs et nos insuf-

Guy-Pierre Couleau met en scène *Hamlet*.

© André Muller

« La modernité de la pièce réside dans l'exploration de notre humanité. »

fisances. Au cœur du secret vivant que nous sommes pour nous-mêmes, agir est souvent l'histoire de nos émotions, de nos pulsions, de nos envies. Les relations entre les personnages de la fable – entre parents et enfants, entre les jeunes eux-mêmes – peuvent concerner toute famille, pas seulement la cour royale du Danemark. La modernité de la pièce réside dans l'exploration de notre humanité. La pièce est intemporelle et demeure une énigme, c'est pourquoi j'ai voulu que sa forme échappe à toute référence au passé. Les costumes sont contemporains, les corps des acteurs sont ceux que je vois dans la rue, mais habités de passions extrêmes, dans une physicalité expressive.

Qui sont les comédiens ?

G.-P. C. : J'ai voulu que les interprètes aient l'âge des rôles. Benjamin Jungers qui fut à 20 ans le plus jeune pensionnaire de la Comédie-Française, s'est approprié le personnage d'Hamlet dans toute sa complexité. Il est étonnant, très contemporain et pourtant singulier, dans une sorte de noblesse blessée, par moments folle voire perverse, mais aussi traversée de drôlerie. Quant à Ophélie, incarnée par Sandra Sadhardheen, dont la vie pleine de promesses est anéantie face à des hommes aveugles et violents, je souhaitais qu'elle soit très tendre, très jeune. Les parents Gertrude et Claudius sont interprétés par Anne Le Guernec et Nils Ohlund, de fidèles complices. Et je suis heureux qu'Emil Abossolo Mbo, qui incarnait Claudius et le Spectre dans la mise en scène française de Peter Brook, ait accepté de jouer Polonius.

Propos recueillis par Agnès Santi

Théâtre 13, site Glacière, 103A Bd Auguste Blanqui, 75013 Paris. Du 8 au 20 février 2022. Du mardi au samedi à 20h, dimanche à 16h, relâche lundi. Tél: 01 45 88 62 22. Durée: 2h.

Critique

Le Dragon

LE QUAI ET TOURNÉE / TEXTE D'**EVGUENI SCHWARTZ**, DANS LA TRADUCTION EN FRANÇAIS DE **BENNO BESSON** / MISE EN SCÈNE **THOMAS JOLLY**

Thomas Jolly dirige avec énergie et talent une version expressionniste, drôle et grinçante, de la pièce dans laquelle Evgueni Schwartz montre la puissance désolante de la servitude volontaire. Un spectacle aussi brillant que terrible.

« Et de tant d'indignités que les bêtes elles-mêmes ne supporteraient pas si elles les sentaient, vous pourriez vous délivrer si vous essayiez, même pas de vous délivrer, seulement de le vouloir. Soyez résolus à ne plus servir, et vous voilà libres. Je ne vous demande pas de le pousser, de l'ébranler, mais seulement de ne plus le soutenir, et vous le verrez, tel un grand colosse dont on a brisé la base, fondre sous son poids et se rompre. » dit La Boétie dans le *Discours de la servitude volontaire* qu'il adresse aux *« pauvres gens misérables, peuples insensés, nations opiniâtres à votre mal et aveugles à votre bien »*, parmi lesquels nous aurions tort de croire ne pas compter. Voilà sans doute pourquoi l'on frémit d'entendre les applaudissements enthousiastes qui saluent l'excellent spectacle de Thomas Jolly, quand on sait que quasi un tiers de l'électorat français a le projet de voter pour l'extrême droite d'ici quelques semaines. *Les Ressorts du fascisme*, du philosophe américain Jason Stanley (dont la traduction en français vient de sortir aux éditions Eliott) montre l'actualité d'une réalité politique que la pièce de Schwartz, écrite à Moscou en 1944, illustre avec éclat : stigmatisation et criminalisation des minorités et des populations pauvres (les tziganes, éradiqués par le Dragon), mise au pas des intellectuels (l'archiviste Charlemagne, qui accepte le sacrifice de sa fille à l'appétit libidineux du tyran), réécriture nostalgique d'un passé mythifié et obsession sécuritaire. La Boétie, Schwartz, Stanley : comment le peuple peut-il être à ce point sourd aux alarmes, à moins de jouir sous le joug ?

Un théâtre de souffle et de feu

Thomas Jolly s'inscrit dans la veine de ceux qui parlent haut et clair, et sa mise en scène joue avec autant de subtilité que d'éclat de l'angoisse et de l'épouvante. Tonnerre sonore et éclairs éblouissants, décors aux motifs géométriques et costumes qui rappellent la noirceur de *Nosferatu*, jeu aux gestes brusques et aux mimiques grimaçantes d'une troupe de comédiens ultra doués, qui tiennent le rythme de ce

Damien Avice, Lancelot dans *Le Dragon*.

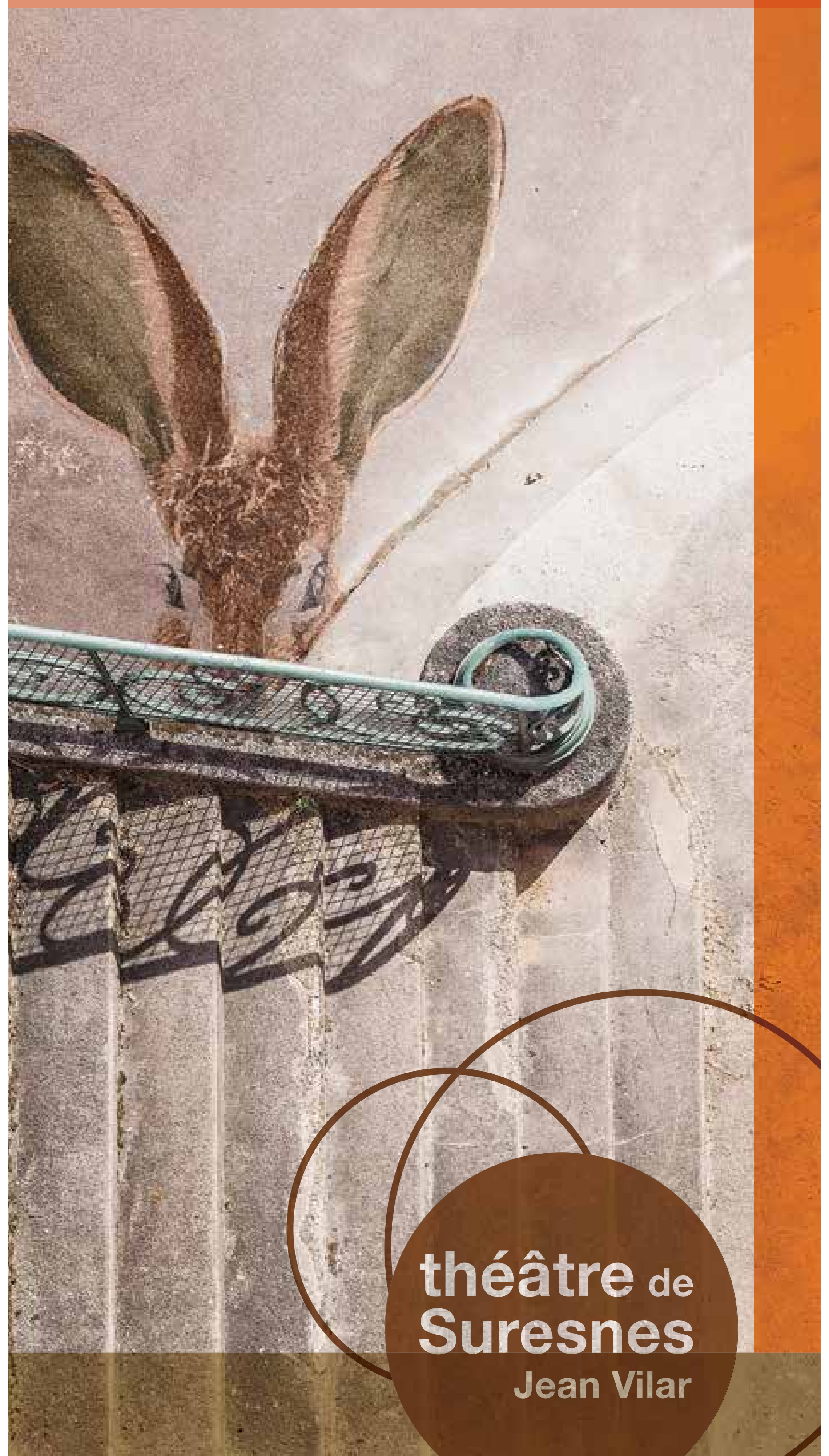
© Nicolas Joubard

délire expressionniste avec une fougue irrésistible et une drôlerie décapante : tout concourt à tenir le spectateur en haleine, même si l'on se doute bien que rien ne change lorsque tout change… Le Dragon le sait, son successeur le sait, les notables collabos et le peuple résigné le savent. Le Dragon est en l'homme : lorsque ses têtes en carton-pâte tombent des cintres, on sursaute, certes, mais on se rendort illico à l'abri d'une tyrannie reconstituée, même sous les oripeaux sympathiques d'une démocratie de pacotille. Thomas Jolly fait du théâtre et se garde de transformer son spectacle en meeting, hormis quelques clins d'œil à l'actualité sanitaire. Là est aussi la force de son travail, qui interroge le politique en artiste et établit, avec ce nouvel opus, la puissance corrosive du théâtre, même quand on croit pouvoir le faire taire en le fermant. Gardons espoir que le sort de la liberté ne dépende pas seulement, comme chez Schwartz, de la lucidité des chats et du courage obstiné des ânes…

Catherine Robert

Le Quai, CDN Angers Pays de la Loire, cale de la Savatte, 49100 Angers. Du 18 au 25 janvier 2022. Du lundi au vendredi à 20h et le samedi 18h. Tél.: 02 41 22 20 20. Tournée: **TNS** du 31 janvier au 8 février (relâche le 6 février), **Palais des Beaux-arts de Charleroi (Belgique)**, les 18 et 19 février ; **Scène nationale de Martigues**, les 10 et 11 mars ; **MC2 de Grenoble** du 23 au 25 mars ; **La Coursive, scène nationale de La Rochelle**, les 30 et 31 mars ; **CDN Normandie-Rouen**, les 8 et 9 avril ; **Grande Halle de La Villette**, du 14 au 17 avril ; **Théâtre du Nord, CDN de Lille** du 27 au 30 avril. Spectacle vu au Quai. Durée: 2h40.

En attendant le printemps



théâtre de Suresnes Jean Vilar

CONTES ET LÉGENDES
JOËL POMMERAT

ELLE
ANGÈLE DUBEAU & LA PIETÀ

HARVEY
LAURENT PELLY

MACHINE DE CIRQUE

OVNI
ELÉONORE JONCQUEZ

STRAVINSKY
ORCHESTRE ATELIER OSTINATO

DANS MON SALON
AGNÈS JAOUI

NAVETTE GRATUITE !
PARIS » SURESNES » PARIS

SURESNES
PRÉFET DE LA RÉGION D'ÎLE-DE-FRANCE
hauts-de-seine LE DÉPARTEMENT
Télérama'
sceneweb.fr
la terrasse
fnac

theatre-suresnes.fr — 01 46 97 98 10

Entretien / Romeo Castellucci

Bros

MC93 – MAISON DE LA CULTURE DE SEINE-SAINT-DENIS BOBIGNY / CONCEPTION ET MISE EN SCÈNE **ROMEO CASTELLUCCI**

Pour sa nouvelle création présentée à la MC93, Romeo Castellucci a réuni une trentaine d'hommes recrutés dans la rue. Ces personnes anonymes portent sur scène un uniforme de policier américain. Ils répondent en direct à des ordres qui leur parviennent par le biais d'une oreillette, sans pouvoir s'y préparer, sans savoir à quoi ils tendent. Expérience sur l'aliénation, *Bros* cherche à mettre à l'épreuve notre rapport à la loi, à la domination, à la responsabilité individuelle et collective.

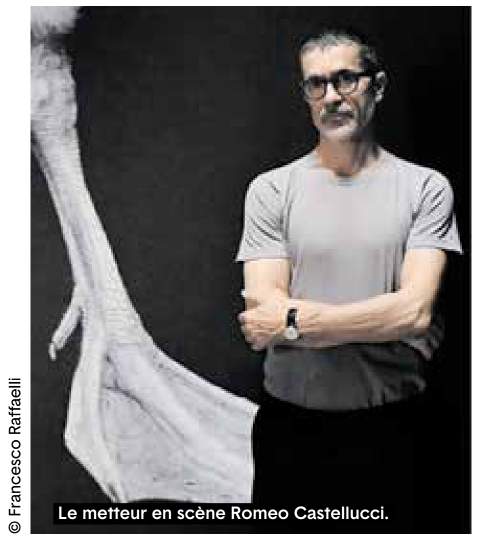
Vous avez déclaré*, à l'occasion de votre mise en scène de *Giulio Cesare* en 1997, que le choix des titres de vos spectacles était souvent le point de départ de vos créations. Est-ce le cas pour *Bros* ?
Romeo Castellucci : Le titre de mes spectacles est en effet souvent comme un seuil, comme une porte à travers laquelle s'initie un travail conceptuel et dramaturgique. Mais dans le cas de *Bros*, les choses se sont passées différemment. L'idée de ce spectacle est née d'une expérience que j'ai vécue à Paris, alors que je travaillais pour une mise en scène d'opéra, durant le mouvement des Gilets jaunes. Chaque jour, je croisais des policiers en bas de chez moi. Et à chaque fois que je me trouvais en face d'eux, la puissance de leur uniforme faisait monter en moi un sentiment de culpabilité. J'ai voulu explorer cette puissance d'un point de vue anthropologique, pas du tout d'un point de vue sociologique ou politique, en portant un regard essentiel, d'une certaine façon primitif, sur cette situation qui faisait de moi une proie.

À partir de cette expérience, vous êtes donc arrivé au concept de confrérie, qui vous a inspiré le titre *Bros*…
R. C. : Exactement (ndlr, en anglais, *Bros* est la contraction de *Brothers*, qui veut dire frères). Je suis également arrivé à l'idée de pacte, avec quelque part un totem, un cadre presque religieux. Cela, sans chercher à mettre en œuvre une quelconque réflexion. Je n'aime pas le théâtre qui fait des analyses. Je ne me suis jamais considéré comme un spécialiste des choses que j'expérimente sur scène. J'essaie simplement de montrer des symptômes, sans leur donner de signification. Ce n'est pas mon rôle de faire des diagnostics, encore moins d'être un thérapeute. Pour moi, la scène est un miroir qui, même imparfaitement, doit réfléchir et transfigurer le réel.

« Ma façon de faire du théâtre vise à lutter contre l'absolutisme de la réalité. »

Comment cette transfiguration opère-t-elle ?
R. C. : En allant de l'autre côté du miroir. Le théâtre est un dispositif qui suspend le pouvoir de la réalité afin d'inaugurer, à travers des formes réelles, un autre temps et un autre espace. Ma façon de faire du théâtre vise à lutter contre l'absolutisme de la réalité. C'est la raison pour laquelle mes spectacles comportent toujours des énigmes. Ces énigmes ne sont pas des secrets. Elles répondent à des logiques, à des démarches conceptuelles.

Ainsi qu'à un rapport extrêmement fort à la forme…
R. C. : Oui, car la forme permet de toucher le corps des spectateurs. La forme n'est pas un discours ou une narration, pas plus une philosophie. Il s'agit de quelque chose que l'on doit habiter, qu'il faut chercher, qu'il faut appeler. Je revendique une dimension esthétique du théâtre. Pour moi, l'esthétique est encore plus importante que l'éthique. Je parle bien d'esthétique et non d'esthétisme. L'esthétique va de pair avec la radicalité. Elle inspire l'éthique à travers le rythme, la lumière, le son…



© Francesco Raffaelli
Le metteur en scène Romeo Castellucci.

« Une forme d'abandon est nécessaire de la part de l'artiste, ou un combat contre soi-même. »

Quelles formes ce nouveau spectacle révèle-t-il ?
R. C. : D'abord, il y a la forme de l'acteur. *Bros* interroge le personnage-acteur. Cette interrogation est radicale, car les hommes que l'on voit sur scène, recrutés dans la rue, n'ont pas répété. On leur demande simplement de s'engager à obéir, en temps réel, à des ordres qui leur sont donnés à travers une oreillette, sans chercher à envisager leurs conséquences. D'une certaine façon, ces policiers nous représentent. Cette mise sous contrôle produit un double effet : par rapport à l'ordre et par rapport à la loi. Au-delà de la forme de l'acteur, *Bros* met aussi en œuvre la forme de la violence. Tout cela peut parler ou non aux spectateurs. Mon théâtre n'est pas lié à l'idée de réussite. Une fois que le rideau s'ouvre, mon travail est fait. Ce qui se passe ensuite, je ne veux pas le savoir.

Diriez-vous ainsi que les relations qui se créent, lors de vos spectacles, entre les acteurs et les publics, adviennent comme malgré vous, sans que vous cherchiez à les orienter ou les déterminer ?
R. C. : C'est tout à fait ça. Je me contente de créer des situations de départ qui donnent la possibilité à certaines choses de se passer. Mais je n'ai pas de plan pour ce qui se déroule ensuite, pas de projet, pas d'intention. Je trouve toujours pénible de pouvoir saisir les intentions d'un créateur. Une forme d'abandon est nécessaire de la part de l'artiste, ou un combat contre soi-même.

Cet abandon et ce combat valent-ils pour les choses qui sédimentent de spectacle en spectacle ?
R. C. : Incontestablement. Je cherche toujours à me libérer de moi-même, comme des acquisitions du passé. Il s'agit d'une lutte intestine. Évidemment, c'est une chose difficile à mettre en œuvre, car ce que l'on fait ensemence fatalement l'inconscient. L'idéal serait de parvenir à aborder chaque création en étant totalement vierge de ce qui nous constitue. Ou, mieux encore, comme un idiot qui ne comprendrait rien à ce qu'il fait, ce qui serait je pense la condition la plus enviable. Mais malheureusement, il y a l'habitude, le métier. Le métier est un danger mortel pour un artiste. Il faut mener un combat de chaque instant contre le savoir-faire et l'apprentissage, qui se transforment souvent en armure. En s'installant dans un langage que l'on connaît, on risque fort de tomber dans la rhétorique. Il faut savoir oublier ce que l'on sait. C'est la seule condition pour qu'un spectacle puisse être un voyage vers l'inconnu.

Entretien réalisé par Manuel Piolat Soleymat

* *Ces années Castellucci* de Jean-Louis Perrier, Éditions *Les Solitaires Intempestifs*.

MC93 – Maison de la culture de Seine-Saint-Denis Bobigny, 1 boulevard Lénine, 93000 Bobigny. Du 11 au 19 février 2022. Du mardi au vendredi à 20h, le samedi à 18h, le dimanche à 16h. Durée de la représentation : 1h30. Tél. : 01 41 60 72 72 / mc93.com Puis tournée internationale.

Critique

Brefs entretiens avec des femmes extraordinaires

THÉÂTRE OUVERT / TEXTE DE **YOAN YAGO** / MISE EN SCÈNE **GABRIEL TUR**

Avec sa mise en scène de *Brefs entretiens avec des femmes extraordinaires* du Catalan Yoan Yago, le collectif Le Grand Cerf Bleu nous offre une passionnante variation autour des contradictions actuelles.

Depuis sa naissance en 2014, le collectif Le Grand Cerf Bleu crée des récits et des formes qui conviennent à sa passion des grands espaces. Laureline Le Bris-Cep, Gabriel Tur et Jean-Baptiste Tur mêlent d'abord dans *Treplev variation* l'écriture de plateau à la trame d'une pièce existante, *La Mouette* de Tchekhov. Dans leur deuxième création, *Jusqu'ici tout va bien* (2018), les trois complices se libèrent de toute écriture préalable afin d'affirmer la leur. Fiction familiale présentée côté salon puis côté cuisine, cette pièce témoigne du souci du collectif de faire écho aux grandes questions actuelles, qu'il continue d'explorer dans *Robins – Experience Sherwood* (2021), librement inspirée de la légende de Robins des Bois. Avec *Brefs entretiens avec des femmes extraordinaires*, le collectif poursuit son exploration par la fiction des failles et tragédies du présent. Il ne s'installe pas pour autant dans l'une des voies explorées jusque-là. En mettant en scène ce texte du Catalan Yoan Yago traduit en français par Laurent Gallardo, il délaisse même provisoirement le type d'écriture qui l'a fait connaître. Le pas de côté est réjouissant. Suggéré puis soutenu par la directrice de Théâtre Ouvert Caroline Marcillac, dans le cadre du projet européen « Fabulamundi. Playwriting Europe », il nous fait découvrir un auteur jusque-là inconnu au-delà des frontières espagnoles. Le Grand Cerf Bleu se montre ainsi sous de nouveaux visages, inattendus.

Serial interviewers

Les femmes de Yoan Yago sont diverses. La mannequin, écrivaine et voyageuse astrale Natalia Yaroslavna, la représentante du comté de Clark à l'Assemblée du Nevada Susan Rankin, la désigneuse industrielle Roberta Flax, l'écolière de six ans dans un corps d'homme du nom de Rose Mary Powell, et la fermière et horticultrice Glenna Pfender ont pourtant un point commun : toutes incarnent un ou plusieurs des paradoxes de l'époque. Interviewées l'une après l'autre par une voix masculine qui s'incarne un peu plus au fil de la pièce, elles sont la quête de l'être et celle du paraître. Elles sont le conservatisme et le progressisme, l'aspiration à l'éternité et l'humain avec tout ce qu'il a d'empêchements, de limites. Largement inspirées de personnes réelles, ces protagonistes fictives étaient en juillet dernier à La Mousson d'été toutes interprétées par Laureline Le Bris Ceps. Entre cette mise en espace déjà très élaborée et le spectacle aujourd'hui présenté à Théâtre Ouvert, Anna Bouguereau et Juliette Prier ont rejoint le plateau, où officie également Jean-Baptiste Tur. Les femmes extraordinaires de la pièce ne pourront en être que plus troublantes. Accompagnées de la musique d'Étienne Jaumet du groupe Zombie Zombie, leurs paroles très orales forment une partition à la précision d'autant plus redoutable que grâce à son ludique jeu de masques, Le Grand Cerf Bleu sait la faire passer inaperçue.

Anaïs Heluin

© Christophe Raynaud de Lage
Brefs entretiens avec des femmes extraordinaires dans la mise en scène du Collectif du Grand Cerf Bleu.

Théâtre Ouvert, 159 avenue Gambetta, 75020 Paris. Du 7 au 19 février 2022, le lundi, mardi et mercredi à 19h30, le jeudi, vendredi et samedi à 20h30. Tél. : 01 42 55 55 50 / theatre-ouvert.com

THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE
CDN NANCY LORRAINE
Direction Julia Vidit

C'EST COMME ÇA (SI VOUS VOULEZ)

Spectacle de Julia Vidit
D'après Luigi Pirandello

1er → 6 MARS Création

Qui est l'Autre ?
Ce que j'en vois ou ce que je crois en voir ?
Cette comédie, placée au cœur des relations de voisinage, nous entraîne dans une quête effrénée de vérité.

FORTUNO BUSCA

THÉÂTRE DE LA MANU FAC TURE CENTRE DRAMATIQUE NATIONAL NANCY LORRAINE •3 grand est PRÉFET DE LA RÉGION GRAND EST GrandEst métropole Grand Nancy Nancy

03 83 37 42 42 theatre-manufacture.fr

Critique

La dimension d'après

LE CENTQUATRE-PARIS / CONCEPTION ET RÉALISATION **TSIRIHAKA HARRIVEL** / COLLABORATION À L'ÉCRITURE **VIMALA PONS**

Tsirihaka Harrivel déploie son monde d'après. Après la chute, physique et sentimentale, après les acrobaties, mais aussi après un album musical. Un spectacle personnel et très touchant.

C'est normal, me direz-vous. Avant *La dimension d'après*, il y a eu *La Dimension*. Album musical de Tsirihaka Harrivel, sorti l'hiver dernier, qui poursuivait l'édition de la musique du spectacle *Grande*, triomphale et dramatique expérience que lui et Vimala Pons avaient menée pendant deux ans. C'est à l'occasion d'une représentation de *Grande* que Tsirihaka Harrivel, qui y multipliait de vertigineuses acrobaties, était tombé. D'un coup. À pic. De sept mètres de haut. Chute qui s'avéra sans gravité sur le plan physique, mais qui constitue le motif de départ de ce spectacle conçu autour des dix états qu'a traversés Tsirihaka pendant sa demi-seconde dans les airs. Claps et hits rythment ce spectacle en dix parties, au cordeau, avec musique électro et bras articulés qui montent et descendent, séquences filmées et plans d'espaces à la recherche d'une issue de secours. Un petit personnage appelé Vidor porte souvent sur son dos cet alter ego de lui-même que l'artiste nomme « le personnage ». Et Vimala Pons, coautrice du projet, hante les couloirs de ce labyrinthe d'un spectacle sans chute.

© Prune Allain-Bonsergent
Tsirihaka Harrivel présente sa *Dimension d'après*.

« Appuie-toi sur des choses simples »

Sans chute, car c'est sur ces paroles que se finit malicieusement le spectacle. Et sans cirque non plus puisque Tsirihaka refuse de s'emparer des balles de jonglage qui, telles un diable, ont jailli de leur boîte. Sans Vimala Pons non plus - même si elle a collaboré à l'écriture et aux parties filmées - puisque leur rupture qui faisait la matière pleine de folie joyeuse de *Grande* tisse ici un arrière-plan autobiographique bien plus mélancolique. « *Arrête de me suivre* ». « *Appuie-toi sur des choses simples* » lui fait-il dire. De toute évidence, il s'agit pour le personnage créé par Tsirihaka de se reconstruire. Et pour cela, l'artiste congédie aussi l'acrobatie. Il y a bien un passage quand le petit Vidor paraît danser avec son « personnage » sur les épaules mais ce sera tout. La rupture, multiple, est donc de taille pour cet artiste formé au Centre National des Arts du Cirque, qui n'a pas reçu, à la différence de Vimala Pons, de formation théâtrale. La musique omniprésente, l'électro artisanale, le bricolage techno donnent à ce spectacle saccadé, composé de flashes, de séquences qui se répètent, reviennent en arrière, repartent en variations à travers les scansions et gimmicks de la voix trafiquée de Tsirihaka, toute sa couleur et son originalité. À Madagascar on peut lire dans l'avenir, explique-t-il. Le sien se dessine dans cette voie nouvelle, dans ce langage scénique qu'il est en train d'inventer.

Éric Demey

Le CENTQUATRE-PARIS, 5 rue Curial, 75019 Paris. Du 8 au 20 février à 19h30, dimanche à 17h30. Relâche les 13 et 14 février. Tél. : 01 53 35 50 00. Durée : 1h. Spectacle vu au CDN d'Orléans dans le cadre du festival Soli.

Critique

Stallone

THÉÂTRE DU PETIT SAINT-MARTIN / D'APRÈS **EMMANUÈLE BERNHEIM** / MES **FABIEN GORGEART**

Clotilde Hesme incarne avec un charme fou le périple aventureux de Lise, une jeune femme qui reprend sa vie en main en s'inspirant des films de Sylvester Stallone. Portée à la scène avec intensité, finesse et humour, la nouvelle d'Emmanuèle Bernheim frappe fort et juste.

« *Elle allait faire comme lui, elle allait tout recommencer. Elle avait vingt-cinq ans. C'était maintenant ou jamais.* » Quel secret, quelle force, quel désir poussent Lise, secrétaire médicale du Docteur Marchal, en couple avec Michel, à vouloir soudain transformer sa vie, affirmer sa liberté ? La réponse est simple, radicale : c'est lorsqu'elle a vu dans le film *Rocky III* Rocky Balboa vaincre Clubber Lang grâce à sa rage de vaincre et son travail acharné que tout bascule. Elle s'identifie au boxeur légendaire, fait le serment d'aller voir tous les films de Sylvester Stallone et lui voue une reconnaissance éternelle. Elle rompt alors avec Michel, avec sa famille, démissionne, déménage et reprend ses études de médecine ; elle s'inscrit ensuite dans un club de boxe, rencontre Jean, si joyeux et aux grands bras rassurants, devient mère. Racontée à la troisième personne, ciselée par des phrases concises et limpides qui frappent juste, la nouvelle de la scénariste et romancière Emmanuèle Bernheim (1955-2017), publiée dans le journal *Le Monde* en 2001, a bouleversé la comédienne Clotilde Hesme autant que le metteur en scène Fabien Gorgeart, tous deux familiers des univers du théâtre et du cinéma.

© Huma Rosentalski
Clotilde Hesme dans *Stallone*.

Comment restituer sur scène la puissance de l'expérience de lecture ? Donnant voix à Lise et à celle qui conte son histoire, Clotilde Hesme y parvient avec une finesse et une sensibilité de chaque instant, sans jamais se laisser aller à la facilité des bons sentiments, mais en traversant au contraire les vifs contrastes et l'intensité poignante des émotions de Lise. On adore par exemple ce moment où elle raconte et sautille en une danse qui rappelle la gestuelle des boxeurs sur le ring.

La force de vivre et ses inspirations

Si la partition est aussi réussie, c'est aussi parce qu'elle se noue à deux, dans un lien qui déjoue la solitude de la comédienne, et laisse émerger un humour savoureux. Clotilde Hesme, debout, avec micro, est accompagnée par Pascal Sangla, compositeur, pianiste et comédien, installé à jardin derrière un bureau. Il joue sa musique en live sur un clavier mais aussi donne voix aux personnages qui peuplent la vie de Lise. Ses répliques bavardes et très souvent drôles font mouche. L'histoire finit mal, mais elle célèbre merveilleusement la force de vivre d'une jeune femme, l'impact des livres, films et autres œuvres d'art qui fécondent l'entraînement au long cours qu'est la vie, avec ses joies et épreuves. Pour finir laissons la parole à un autre immense boxeur, asthmatique, luttant sans relâche pour saisir la vie par les mots. Dans *Sur la lecture*, préface de *Sésame et les Lys*, Marcel Proust écrit : « *notre sagesse commence où celle de l'auteur finit, et nous voudrions qu'il nous donnât des réponses quand tout ce qu'il peut faire est de nous donner des désirs.* »

Agnès Santi

Théâtre du Petit Saint-Martin, 17 rue René Boulanger, 75010 Paris. Du 4 janvier au 26 février, du mardi au samedi à 19h ou 21 (en alternance). Tél : 01 42 08 00 32. Spectacle créé au CENTQUATRE-PARIS en 2019.

Entretien / Jean-Louis Benoit

Huis clos

THÉÂTRE DE L'ATELIER / TEXTE DE **JEAN-PAUL SARTRE** / MISE EN SCÈNE **JEAN-LOUIS BENOIT**

« *L'enfer, c'est les autres.* » Jean-Louis Benoit met en scène la pièce dans laquelle Sartre illustre les principaux concepts de l'existentialisme, en exaltant sa force comique sur un rythme endiablé.

Pourquoi choisir cette pièce et que faites-vous de sa réputation de lourdeur didactique ?

Jean-Louis Benoit : Je ne trouve pas cette pièce didactique. C'est une pièce extrêmement charnelle où les conflits entre les êtres sont puissants, électriques, violents. Ils s'empoignent, cherchent à s'embrasser, se heurtent, se repoussent. Il s'agit bien sûr d'une vulgate de l'existentialisme qui parle de la liberté et de son importance. Sartre se sert de la mort pour élucider les caractéristiques d'une vie où l'on renonce à la liberté. Les trois personnages ont vécu dans la mauvaise foi, cette posture de croyance au déterminisme d'où la liberté est absente. Or, pour être un homme libre, il faut faire le point sur soi-même et produire une analyse impitoyable de sa situation. Voilà pourquoi ces personnages ont à s'expliquer. Pourquoi sont-ils en enfer ? Telle est la question que pose Inès – maîtresse du jeu – de manière récurrente et à laquelle ils ont du mal à répondre sans mentir. Cette pièce est souvent montée de façon très grave, très messagère, avec souvent trop de grandiloquence. Mais l'enfer dont il est question n'est pas celui de Dante ! C'est un enfer quotidien, qui pourrait se passer dans une cuisine, ou, comme l'indique Sartre, dans une chambre banale. C'est une pièce qui souffre de la même réputation que celle qui afflige Sartre, à qui l'on reproche aujourd'hui certains engagements discutables en oubliant que lorsque l'on s'engage, on prend forcément le risque de se tromper. C'est aussi parce que j'aime Sartre et qu'il me manque aujourd'hui que j'ai eu envie de monter *Huis Clos*.

Pourquoi ce désamour ?

J.-L. B. : Sans doute à cause de la force des engagements et des prises de position dont ne sont plus capables les intellectuels contemporains. Je regrette ce temps où des gens comme Sartre ou comme Michel Foucault, pour ne citer qu'eux, étaient des repères dont on écoutait les analyses. Sans doute aussi à cause de la tartufferie revenue, que cette pièce dénonce en mettant à jour ceux qui n'accordent pas leurs actes avec ce qu'ils disent. Écrite fin 1943 et créée en mai 44, elle paraît particulièrement virulente et insolente à l'époque et j'ai rarement lu des critiques aussi violentes que celles qu'elle a subies, jusqu'à demander qu'elle ne soit plus jouée. André Castelot, dans un article de La Gerbe de juin 44 réclame son interdiction « *non pour médiocrité, mais pour laideur néfaste* » et parle d'une « *ordure* » portant atteinte à l'ordre moral !

© DR
Le metteur en scène Jean-Louis Benoit.

« J'ai voulu un spectacle réaliste, tout nu. »

Comment expliquer cette détestation ?

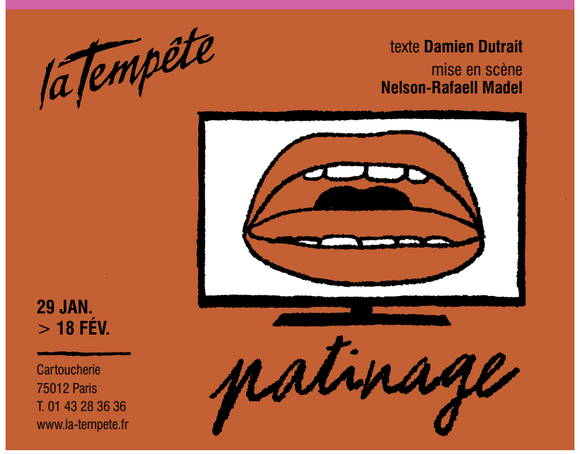
J.-L. B. : Pour la première fois au théâtre, une lesbienne (scandale pour l'époque), qui plus est la plus intelligente des trois personnages, est entourée par un don Juan cynique, déserteur et traître, et une femme, Estelle, qui a tué le bébé qu'elle a eu avec son amant en trompant son mari. Au moment où la natalité est au plus bas en France, ça ne pouvait pas passer ! La Collaboration a descendu cette pièce et pourtant, elle est un démarrage qui prépare le terrain du théâtre de l'absurde. Sartre se défendait d'écrire comme Beckett ou Ionesco, n'empêche que c'est par l'absurde qu'il dénonce les choses. Et puis il y a cette phrase, « *l'enfer c'est les autres* », qui n'a pas été comprise. Sartre ne dit pas qu'on ne peut pas vivre avec les autres, mais que l'on ne peut vivre avec eux que si l'on n'est pas soumis à leurs jugements et prisonnier de leurs regards. À l'époque, on joue les auteurs d'un théâtre psychologique, de caractères, or cette pièce évacue la fable : il n'y a pas d'intrigue, et les personnages s'y parlent comme on parle dans la vie. On découvre sur scène des gens qui nous ressemblent. Je ne suis pas particulièrement connaisseur en philosophie, mais il est évident que ce courant philosophique et cette pièce athée, qui exclut Dieu et l'excuse du déterminisme, et dans laquelle l'homme est ce qu'il se fait, est détestable aux yeux de beaucoup, non seulement à l'époque de sa création mais encore aujourd'hui.

Comment la mettez-vous en scène ?

J.-L. B. : À un train d'enfer, avec des personnages ordinaires qui parlent simplement – non sans humour – et qui se bagarrent entre trois canapés. Trois salauds qui essayent de « reconnaître » ce qu'ils ont fait dans leur courte vie. J'ai voulu un spectacle réaliste, tout nu : le décor est la cage de scène du théâtre avec son unique porte. Rien à rajouter, me suis-je dit, si ce n'est du sang neuf, pour que la jeunesse de cette pièce nous surprenne encore aujourd'hui.

Propos recueillis par Catherine Robert

Théâtre de l'Atelier, 1, place Charles-Dullin, 75018 Paris. A partir du 2 février 2022. Du mardi au samedi à 19h. Relâche le 4 février. Tél. : 01 46 06 49 24.



Critique

L'Avare

THÉÂTRE DIJON BOURGOGNE / **TOURNÉE EN COURS** / TEXTE DE **MOLIÈRE** / MES **BENOÎT LAMBERT**

Pour sa première création en tant que directeur de la Comédie de Saint-Etienne, le metteur en scène Benoît Lambert signe une version vive, drôle, tranchante de *L'Avare*. Centrée sur l'art de l'acteur, cette remarquable proposition met en jeu toute la sagacité de la pièce de Molière.

Le projet que présente actuellement Benoît Lambert à la Comédie de Saint-Etienne est le fruit d'une double fidélité. Fidélité à un auteur, Molière, que le metteur en scène aborde ici pour la quatrième fois (après *Les Fourberies de Scapin* en 1995, *Le Misanthrope* en 2006 et *Le Tartuffe* en 2014). Fidélité à un comédien, Emmanuel Vérité, compagnon de route du nouveau directeur du Centre dramatique national de Saint-Etienne qui, après avoir incarné Scapin, Alceste et Tartuffe sous sa direction et participé à la quasi-totalité des spectacles du Théâtre de la Tentative (compagnie qu'ils ont cofondée en 1993), confère aujourd'hui au rôle d'Harpagon une netteté et une vigueur saisissantes. Pour Benoît Lambert, monter Molière est avant tout une question d'acteurs, de troupe, d'artisanat de plateau (l'imposante scénographie de bois, de cordes et de tréteaux est d'Antoine Franchet, qui signe également les lumières ; les costumes d'inspiration historique sont de Violaine L. Chartier). Placés au centre d'une proposition repoussant les codes de l'actualisation pour privilégier les signes d'une théâtralité à l'ancienne, Estelle Brémont*, Anne Cuisenier,

© Sonia Barcet

L'Avare, mis en scène par Benoît Lambert.

Baptiste Febvre, Théophile Gasselin*, Étienne Grebot, Maud Meunissier*, Colin Rey et Emmanuel Vérité révèlent une exigence de jeu qui fait merveille.

Une prose ciselée

N'essayant pas de nous faire accroire que l'histoire d'Harpagon et des amours contrariés de Cléante et Elise, ses deux enfants, puisse advenir aujourd'hui, l'admirable troupe réunie par Benoît Lambert nous projette quelques siècles en arrière, dans un ailleurs fait de rire et de férocité. Les conflits de générations qui s'ouvrent à nous dévoilent des femmes et des hommes non seulement conditionnés par leur psyché et leurs passions, mais également par la société de classes du XVIIe siècle dans laquelle ils sont enfermés. Le voyage pour lequel nous embarquons est un déplacement en terre ancienne. L'éloignement qu'il suppose constitue d'ailleurs l'un des aspects de sa beauté. Il y a bien sûr la langue, prose ciselée qui surgit ici dans tout son éclat. Il y a aussi l'exactitude avec laquelle comédiennes et comédiens dessinent chaque situation, chaque panorama humain, chaque perspective relationnelle. D'une grande exigence théâtrale et dramaturgique, le travail de Benoît Lambert est un modèle de lucidité et d'équilibre. Il investit la dimension comique de la pièce de façon ample et libre, sans toutefois jamais se laisser aller à un quelconque excès, une quelconque coquetterie. Dans cet *Avare* d'une précision étonnante, tout est pensé, éclairé, approfondi. Les enjeux de la pièce jaillissent telles des évidences. On se surprend à redécouvrir ce que l'on pensait connaître, touchés par une droiture, une probité qui produit toutes sortes de flammes.

Manuel Piolat Soleymat

* Jeunes comédiennes et comédien diplômés de l'École de la Comédie de Saint-Étienne.

Théâtre Dijon Bourgogne, Parvis Saint-Jean, 21000 Dijon. Du 2 au 11 février, les mercredis et jeudis à 20h, les vendredis à 18h30, le samedi à 17h. Tél. : 03 80 30 12 12. Spectacle vu le 20 janvier 2022 à la Comédie de Saint-Étienne. Durée de la représentation : 2h.

Critique

Nostalgie 2175

EN TOURNÉE / TEXTE **ANJA HILLING** / TRADUCTION **SILVIA BERUTTI-RONELT ET JEAN-CLAUDE BERUTTI** / MISE EN SCÈNE **ANNE MONFORT**

Anne Monfort met en scène pour la première fois en France cette dystopie mêlant avènement de l'horreur et persistance du désir.

Dans *Tristesse animal noir* (2007), mis en scène par Julien Gosselin, Stanislas Nordey ou Guy Delamotte du Panta Théâtre, un incendie dans une forêt décimait un groupe d'amis venus y pique-niquer. Écrit un an plus tard, moins connu et jamais encore monté en France, *Nostalgie 2175* reprend le motif de la catastrophe et de la brûlure, puis d'une survie éprouvante, cette fois à l'échelle de la planète : le soleil a disparu, la température avoisine les 60 degrés Celsius. Ne demeurent que la chaleur extrême, le silence, la souffrance, mais aussi une forme d'imagination et de désir propres à l'espèce humaine, dont celui de donner la vie malgré cet environnement mortifère. Si les cœurs continuent mécaniquement de battre, les organes sont très abîmés, la procréation n'est possible qu'avec une semence artificielle, et quasi toutes les femmes meurent suite à l'accouchement. La pièce met en scène un trio amoureux : Pagona qui de manière exceptionnelle est tombée enceinte par le sexe ; Taschko, qu'elle aime et qui l'aime et qui ne peut toucher ou être touché tant son corps est meurtri ; Posch, le père biologique de l'enfant. Taschko est peintre « *dermaplaste* » sur peau morte, principalement d'images de films du XXe siècle. Il travaille pour l'entreprise de Posch, spécialisée en revêtements muraux. Comment donner corps au désastre, à la vie qui se souvient de ce qui est perdu et se charge d'indicibles douleurs ? Quel type

© Christophe Raynaud de Lage

Nostalgie 2175.

d'incarnation ces corps souffrants et ce texte noir et poétique appellent-ils ?

Un théâtre d'écorchés vifs

Conçue par Clémence Kazémi, la scénographie plutôt élégante avec sa cabane colorée, ses arbres suspendus comme des reliques et son étang artificiel d'un bleu brillant jonché de feuilles s'oppose au sordide, accordant davantage de place à la trace qu'à la disparition, comme pour prolonger par sa construction même l'acte de peindre et créer, dans une ambiguïté et un jeu entre le vrai et le faux. Omniprésente, la composition musicale de Núria Giménez Comas élabore une dramaturgie sonore en lien avec les paroles et l'univers visuel de la pièce. Le texte alterne brefs dialogues et un récit au scalpel que Pagona adresse à sa fille qui va naître. C'est donc le personnage féminin qui prend principalement la parole. Judith Henry l'interprète dans une présence toujours juste et subtile, accompagnée par Mohand Azzoug (Taschko) et Jean-Baptiste Verquin (Posch). Cependant, dans cet écrin peut-être un peu trop élégant, portée par ces corps qui sont quasi ceux de tous les jours, ceux d'aujourd'hui, la question de la représentation semble s'enfermer de manière un peu trop figée et artificielle dans un théâtre de l'énonciation, qui ne rend pas suffisamment compte des tensions et ambivalences oscillant entre noirceur absolue et émergence de désirs eux-mêmes très contrastés, empreints de douceur ou de violence. Apocalyptique, la dystopie ponctuée de quelques références cinématographiques s'énonce dans une morne grammaire plus qu'elle se vit, sans que les relations expriment toute leur amplitude sensuelle et émotionnelle.

Agnès Santi

L'Arc, Scène nationale du Creusot, 71200 Le Creusot. Tél : 03 85 55 13 11. Le 3 février 2022. **Espace des Arts - Scène nationale de Chalon-sur-Saône**, 71100 Chalon-sur-Saône. Les 15 et 16 mars 2022. Tél : 03 85 42 52 12. **Théâtre National de Strasbourg**, saison 2022-2023. Spectacle vu au Centre dramatique national de Besançon Franche-Comté. Durée : 1h30.

Critique

Polyeucte

ESPACE BERNANOS / TEXTE **PIERRE CORNEILLE** / MISE EN SCÈNE **RAFAËLE MINNAERT**

La tragédie de Corneille (1606-1684) se livre dans une version épurée et élégante mise en scène par Rafaële Minnaert, qui laisse émerger la puissance dramatique d'une intrigue ancrée dans les souffrances de l'amour et les exigences d'une foi séparatiste.

Devoir ou passion ? Le fameux dilemme qui assaille les personnages cornéliens s'exprime ici avec une intensité particulière, qui au-delà des enjeux habituels – la raison d'État, l'autorité des pères… – laisse émerger l'influence déterminante que peut avoir la foi religieuse sur les hommes. « *Je vous aime / Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même* » avoue Polyeucte, nouvellement converti au christianisme, à Pauline. La jeune fille a épousé ce seigneur d'Arménie en se conformant à la volonté paternelle, alors qu'elle était éprise de Sévère, chevalier romain qu'elle a ensuite cru mort et qui est entretemps devenu favori de l'empereur Décie. Nous sommes en 250, en Arménie, et l'Empire persécute les premiers chrétiens. À l'écoute du texte, ici présenté dans le lieu atypique de l'Espace Bernanos, associé à la culture chrétienne et aux concerts plutôt qu'au théâtre, on se dit que la pièce est injustement méconnue, reliée à tort à l'idée d'une tragédie chrétienne qui serait quelque peu surannée, desservie peut-être par une résolution dans le dernier acte qui peut sembler artificielle et abrupte. Il n'empêche, le texte sublime conjugue intensité et subtilité, et son aspect religieux, loin de tout exotisme, loin d'un simple éloge de la foi, résonne hélas avec notre époque, meurtrie par un fanatisme religieux virulent. Comme le souligne à juste titre la metteure en scène Rafaële Minnaert, comédienne chevronnée et spécialiste du

© DR

Polyeucte.

répertoire classique, « *représenter Polyeucte c'est essentiellement le dire.* » Et pour bien le dire, il s'agit de trouver sa liberté à travers le prisme parfait de l'alexandrin, de révéler par le poème toute la vivacité des conflits intérieurs, toute la puissance des émotions.

« *Plaire à Dieu* », est-ce négliger le monde ?

Forts d'une impeccable diction, les comédiens maîtrisent les stances. Très touchante, Aloysia Delahaut mêle en Pauline, l'un des plus beaux personnages féminins de Corneille, à la fois un cœur ardent et un imperturbable sens du devoir envers son père puis son époux. Romain Duquaire accorde à Polyeucte noblesse d'âme et foi absolutiste, sans fureur, mais dans une intransigeante conviction comme absente au monde. Alexandre Leprince-Ringuet incarne Sévère, amant parfait et malheureux, entre fougue amoureuse et noble générosité. Aucun décor, si ce n'est en fond de scène une monumentale reproduction de la gravure de François Chauveau qui illustra l'édition originale. Néarque, l'ami de Polyeucte qui lui conseille de plaire à Dieu et de négliger « *et femme, et biens, et rang* » (Nicolas Pierchon) ; Félix, père de Pauline, sénateur romain et gouverneur calculateur et autocentré (François Marais) ; Stratonice, confidente de Pauline – « *À raconter ses maux souvent on les soulage* » dit-elle, psychanalyste avant l'heure – (Dominique Journet Ramel, en alternance avec Laurence Le Dantec) mais aussi le confident de Félix Albin (Ronan Vernon) et le domestique Fabian (Augustin Ledieu) complètent la distribution. Ça et là quelques fragilités subsistent dans le jeu. Conçus par Philippe Parent, qui signe aussi la scénographie et les lumières, les costumes sont absolument superbes. Créé en 2020 juste avant le confinement, L'Illustre Paveur ainsi que la troupe ont bien fait de tenir bon !

Agnès Santi

Espace Bernanos, 4 rue du havre, 75009 Paris. Du 15 janvier au 13 février 2022 ; les samedis 15, 22, 29 janvier, 5 et 12 février 2022 à 18h ; les dimanches 16, 23, 30 janvier, 6 et 13 février 2022 à 16h. Tél : 01 45 26 65 22. Réservations : https://my.weezevent.com/polyeucte Durée : 2h.

MISE EN SCÈNE POUR MARIONNETTES HUBERT JAPPELLE
MUSIQUE MARC-ANTOINE CHARPENTIER (Adaptation RAYMOND ALESSANDRINI)

théâtre de l'usine
HUBERT JAPPELLE

DU 4 AU 20 FÉVRIER 2022
33 Chemin d'Andrésy 95610 Éragny-sur-Oise 01 30 37 01 11
www.theatredelusine.net billetterie@theatredelusine.net
billetterie en ligne : theatredelusine.mapado.com

Critique

Points de non-retour [Trilogie]

LA COLLINE / TEXTE ET MISE EN SCÈNE D'**ALEXANDRA BADEA**

Avec *Diagonale du vide*, Alexandra Badea achève son triptyque sur les parts d'ombre du roman national français. Un projet qui s'essouffle au fur et à mesure des étapes et vire au mélodrame en son dernier opus.

L'intention d'Alexandra Badea de passer en revue les épisodes honteux et meurtriers du XXe siècle et les flétrissures coloniales est passionnante. Elle lui a donné l'occasion de présenter l'excellent *Thiaroye* et le très bon *Quais de Seine*, que l'on peut retrouver aujourd'hui avec plaisir et intérêt dans une scénographie renouvelée, pensée par Velica Panduru. Les comédiens qui les interprètent sont aussi frémissants et déliés qu'ils l'étaient à la création de ces premiers volets. En revanche, la troisième partie, *Diagonale du vide*, consacrée au scandale des Réunionnais de la Creuse, arrachés à leurs familles entre 1962 et 1984 pour repeupler les départements métropolitains victimes de l'exode rural, sombre dans le mélodrame et le pathos. Ce dernier opus épuise la veine initiale, et l'on peine à suivre les aléas de la mauvaise conscience de ces enfants persécutés par la bêtise et la cruauté politiques, présentés maladroitement comme auteurs et victimes de leur sort. La pièce s'achève sur un engagement à « *témoigner pour le témoin* » en une sorte de réponse pontifiante à Paul Celan, en rupture avec les habitudes de finesse et de subtilité de l'écriture d'Alexandra Badea.

La troupe de *Points de non-retour* dans *Diagonale du vide*.
© Pascal Gély

Exténuation du message par épuisement des effets

La dramaturge excelle depuis toujours à dire les errements de notre espèce et de notre époque par une écriture sensible, qui élucide avec brio les saccages intimes des décisions politiques. *Pulvérisés*, consacré aux rouages et aux ravages de la mondialisation, reste à cet égard un chef-d'œuvre. La lucidité politique d'Alexandra Badea est d'une efficacité redoutable quand elle évoque le massacre de Thiaroye, qui liquida les tirailleurs sénégalais renvoyés sur le sol africain après avoir participé à la Libération ; de même quand elle raconte, dans *Quais de Seine*, les hoquets de la mémoire coloniale après la guerre d'Algérie, ce passé qui ne passe toujours pas. Les comédiens incarnant les différents personnages qui enquêtent sur ces crimes d'État, entre autoanalyse et recherche historique, sont tous excellents. Leur performance à tenir la durée du triptyque est à saluer. La mise en scène, revue dans les deux premiers volets pour les intégrer à la trilogie, est fluide et efficace. La réitération des effets – pétales tombés des cintres, passage d'une boîte scénique à une autre, musique obsédante et lourdement hypnotique dans le troisième volet – finit toutefois par donner l'impression sinon de tourner en rond, au moins de répéter à l'envi une évidence que l'on a comprise dès la première pièce : la parole vaut mieux que le silence. Le refoulement est gage de ressentiment, c'est évident. Mais le ressassement l'est tout autant.

Catherine Robert

La Colline – Théâtre national, 15, rue Malte-Brun, 75020 Paris. Du 12 janvier au 6 février 2022. Trilogie en intégrale samedi à 14h30 (durée 8h avec deux entractes inclus) et dimanche à 12h (durée 7h avec deux entractes inclus). Chaque opus en alternance du mercredi au vendredi ; relâche lundi et mardi. *Thiaroye* le mercredi à 20h30 (durée 1h35) ; *Quais de Seine*, le jeudi à 20h30 (durée 1h40) ; *Diagonale du vide*, le vendredi à 20h30 (durée 1h55). Tél. : 01 44 62 52 52.

THÉÂTRE DUNOIS / D'APRÈS ***MIRAD, UN GARÇON DE BOSNIE*** **D'AD DE BONT** / MISE EN SCÈNE **CHRISTOPHE LALUQUE**

Mirad #1

Une performance documentaire autour de l'histoire de Mirad, jeune garçon fuyant son pays et les siens lors de la guerre en ex-Yougoslavie. Un itinéraire géographique et psychologique singulier, basé sur des faits réels.

Mirad #1.
© Ernesto Timor

En 1992, Mirad fuit son pays pour échapper à la guerre, mais bientôt, c'est le chemin du retour qu'il entreprend pour y retrouver sa mère disparue, quittant sa tante, son oncle et la France. La mise en scène de Christophe Laluque est sobre, centrée sur les paroles des quatre comédiens au plateau. Le mot d'ordre : « *On ne joue pas, on raconte* ». Le spectacle a pour premier objectif de changer les regards sur celles et ceux qui fuient, encore aujourd'hui. Si la pièce porte sur l'histoire particulière de l'ex-Yougoslavie, il se lit en filigrane un discours plus universel, une leçon d'espoir et de vitalité, sans pour autant opposer les camps. La question n'est pas au jugement, bien que la pièce dénonce les absurdités de la guerre, mais plutôt au dévoilement d'un cheminement personnel, entre désirs de vengeance et de survie. Ad de Bont vise à « *rendre sensible et vraie la parole qui témoigne* ». L'Amin Théâtre délivre un récit brut, qui replace la guerre à sa juste place dans nos imaginaires, en quête d'humanité.

Louise Chevillard

Théâtre Dunois, 7 rue Louise Weiss, 75013 Paris. Le 19 février à 20h, et le 20 février à 16h. Tél : 01 45 84 72 00. Durée : 1h / theatredunois.org

Entretien / Julia Vidit

C'est comme ça (si vous voulez)

THÉÂTRE DE LA MANUFACTURE – CDN NANCY LORRAINE ET **TOURNÉE** / D'APRÈS **LUIGI PIRANDELLO** / MISE EN SCÈNE **JULIA VIDIT**

Julia Vidit adapte une pièce de jeunesse de Luigi Pirandello, *C'est comme ça (si vous voulez)*. Dans cette comédie vertigineuse, elle voit un traitement passionnant de la notion de vérité. Un jeu à la vie à la mort.

Après *La Bouche pleine de terre* de l'auteur serbe Branimir Sčepanovič peu connu en France, vous revenez à un auteur célèbre : Luigi Pirandello. Vous optez toutefois pour une de ses pièces les moins montées. Pourquoi ce choix ?

Julia Vidit
© Jeanne Dreyer

Julia Vidit : Cette pièce de jeunesse de Luigi Pirandello m'intéresse depuis longtemps. Extrêmement bien pensée, précise, sa structure crée chez le spectateur un vertige total tout en suscitant le rire. Car c'est une comédie. Une comédie redoutable derrière une apparence toute simple. Pirandello n'y développe pas encore le théâtre dans le théâtre, pour lequel il est aujourd'hui reconnu : il y parle du monde et s'adresse à tous, et non aux seuls membres de notre milieu théâtral comme il a tendance selon moi à le faire par la suite. Comme la plupart des pièces de jeunesse toutefois, celle-ci contient en germe bien des traits d'écriture de Pirandello tel qu'on le connaît aujourd'hui.

Ce n'est pas la première fois que vous montez une pièce méconnue d'un auteur célèbre : votre mise en scène du *Menteur* de Corneille constitue un précédent. Que cela révèle-t-il de votre rapport au répertoire ?

J.V. : Les questions que posent les œuvres de répertoire – au sens d'œuvres écrites dans les siècles passés, qu'elles soient ou non connues – m'intéressent beaucoup. Comment les amener à nous ? Quelles audaces peut-on se permettre avec elles ? Dans *Le Menteur*, j'ai abordé ces interrogations avec l'auteur et dramaturge Guillaume Cayet. Nous y avons répondu par l'ajout à la pièce d'un épilogue signé par lui. Avec *C'est comme ça (si vous voulez)*, nous avons voulu aller plus loin dans le geste d'adaptation. En plus d'avoir resserré le nombre de personnages – il y en a 14 à l'origine – et redistribué leurs répliques, Guillaume a écrit un quatrième acte. Cela en dialogue avec moi et Emanuela Pace, à qui j'ai demandé de traduire la pièce : femme de théâtre en plus d'être traductrice, elle nous a beaucoup aidés à comprendre toutes les subtilités du texte de Pirandello. Cet acte supplémentaire est une passerelle entre 1917, année d'écriture du texte, et notre époque.

> « Les personnages, de même que les spectateurs, montent vers une vérité qui reste inaccessible. »

Quelles thématiques présentes dans *C'est comme ça (si vous voulez)* permettent ce pont que vous dressez entre les époques ?

J.V. : Elles sont nombreuses, à commencer par celle de la vérité qui m'occupe depuis longtemps. Les pièces *Illusions* d'Ivan Viripaev, *Le Menteur*, et *La Bouche pleine de terre* questionnent chacune à sa façon la perception du réel. Dans la dernière par exemple, elle est intimement liée à la mort. Elle l'est aussi dans la pièce de Pirandello, où une communauté entière est prête à tout pour connaître la vérité d'un autre groupe, qui vient s'installer sur ses terres suite à un tremblement de terre : celui du 13 janvier 1915 dans les Abruzzes au centre de l'Italie, qui fait 30 000 morts et de nombreux déplacés à l'intérieur du pays. Construite sur une opposition entre bourgeois du Nord et réfugiés du Sud, la pièce fait écho aux inégalités, aux violences de notre temps. Mais ces tristes résonnances ne doivent pas faire oublier le plaisir du théâtre, de la comédie, que je partage avec une équipe qui rassemble des collaborateurs fidèles et des personnes avec qui je travaille pour la première fois.

Au lieu du salon bourgeois où Pirandello situe sa comédie, vous la placez dans une cage d'escalier. Pourquoi ce choix ?

J.V. : Avec Thibaut Fack, qui est mon scénographe depuis mes débuts, nous avons dès les prémisses du travail sur *C'est comme ça (si vous voulez)* pensé à un espace de jeu conçu selon les principes de l'escalier infini. Nous voulions que le décor donne l'illusion d'un escalier sans fin. C'est une construction mentale : les personnages, de même que les spectateurs, montent vers une vérité qui reste inaccessible. Il nous semble aussi que placer ces personnages dans une cage d'escalier plutôt que dans un salon renforce l'obscénité de leurs agissements. Le comique de la pièce y ressort avec une force particulière, d'autant plus que nous avons choisi de le pousser jusqu'à la caricature. Non pas dans le sens de la déformation, mais du reflet le plus fidèle de l'individu, qui permet à ses pairs de le reconnaître. Si elle touche à de graves réalités, la pièce de Pirandello est d'abord une incroyable machine de jeu, et nous entendons bien en profiter !

Propos recueillis par Anaïs Heluin

Théâtre de la Manufacture – CDN Nancy-Lorraine, 10 rue Baron Louis, 54 000 Nancy. Du 1er au 6 mars 2022, le 1er et le 4 à 20h, les 2, 3 et 5 à 19h et les 3 et 6 à 14h30. Tél. : 03 83 37 42 42 / theatre-manufacture.fr // Également les 9 et 10 mars au **Nest-CDN de Thionville-Grand Est (57)**, le 15 mars au **Théâtre, Scène Nationale - Mâcon (71)**, du 17 au 19 mars au **Théâtre de la Renaissance - Oullins (69)**, le 25 mars à **L'Arc, Scène Nationale du Creusot (71)**, les 5 et 6 avril à **L'Azimut - Antony/Châtenay-Malabry (92)**, du 9 au 24 avril au **Théâtre de La Tempête - Paris (75)**, les 28 et 29 avril 22 au **Trident, Scène Nationale de Cherbourg (50)**, le 3 mai au **Salmanazar, Scène de Création et diffusion d'Epernay (51)**…

LES PETITS POUVOIRS
Charlotte Lagrange
Artiste associée au Théâtre du Beauvaisis
Compagnie La Chair du Monde

PREMIÈRE
MAR 22.02 19H30
MER 23.02 20H30

© www.atelierpoisson.ch

Théâtre du Beauvaisis
SCÈNE NATIONALE
BEAUVAIS

RÉSERVATION
03 44 06 08 20
theatredubeauvaisis.com

Critique

Candide

REPRISE / **ESPACE CARDIN – THÉÂTRE DE LA VILLE** / DE **VOLTAIRE** / MISE EN SCÈNE **ARNAUD MEUNIER**

Le metteur en scène Arnaud Meunier a délaissé, le temps d'un spectacle, les écritures contemporaines pour porter au théâtre *Candide ou l'Optimisme* de Voltaire, conte philosophique investi avec brio. Et, toujours, la volonté militante d'agir sur l'époque dans laquelle nous vivons.

Michel Vinaver, Oriza Hirata, Stefano Massini, Fabrice Melquiot, Pauline Sales, Lot Vekemans, Aleshea Harris… On connaît les liens profonds qui unissent Arnaud Meunier, depuis ses premiers pas au théâtre, à la fin des années 1990, aux auteurs et autrices vivants. Pourtant, c'est vers une écriture du XVIIIème siècle que l'ancien directeur de la Comédie de Saint-Etienne s'est tourné en proposant une adaptation théâtrale de *Candide ou l'Optimisme*. Loin de tout académisme, cette création pleine de cocasserie réactive le tranchant du texte de Voltaire à travers les lumières de son acuité et de son ironie. Sur scène, sept comédiens (Cécile Bournay, Philippe Durand, Gabriel F., Romain Fauroux, Nathalie Matter, Stéphane Piveteau, Frederico Semedo), un percussionniste (Matthieu Desbordes) et un pianiste (Matthieu Naulleau) s'emparent, avec tout à la fois précision et liberté, de cette fable initiatique s'élevant contre l'optimisme philosophique.

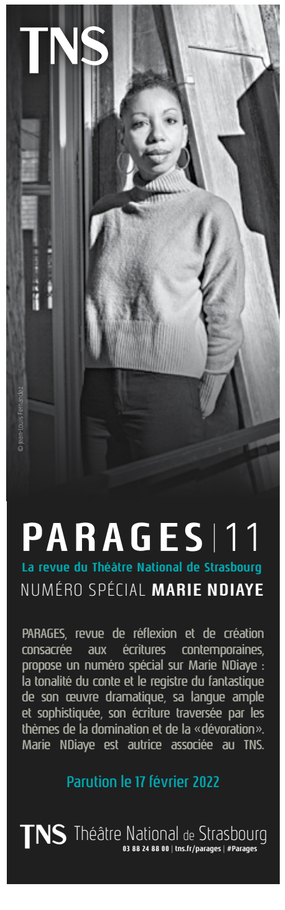
Candide, mis en scène par Arnaud Meunier.
© Sonia Barcet

Le meilleur des mondes possibles ?

Le monde dans lequel nous vivons est-il le meilleur des mondes possibles ? Devons-nous nous soumettre, sans sourciller, à la loi des violences qu'il engendre ? C'est ce que croit tout d'abord le jeune Candide, avant que d'être propulsé hors de sa Westphalie natale et de faire face aux lots de drames, de cruautés, d'injustices que charrie l'existence. Contrepoints à une scénographie au dépouillement radical (belle proposition de Pierre Nouvel, qui signe également les vidéos), les personnages de Voltaire arborent ici des costumes et des perruques à l'esprit résolument baroque. Fidèle au ton de persiflage qui caractérise *Candide*, Arnaud Meunier présente un spectacle qui résonne comme un appel à la lucidité et à l'action. Un spectacle haut en couleur dans lequel on chante, on danse, on se réjouit, on s'afflige, on pense… Dans lequel on dénonce, à travers une vivacité de chaque instant, les aliénations du monde : d'hier comme d'aujourd'hui.

Manuel Piolat Soleymat

Espace Cardin – Théâtre de La Ville, 1 avenue Gabriel 75008 Paris. Du 9 au 18 février 2022. Tél : 01 42 74 22 77. Durée de la représentation : 2h. Spectacle vu lors de sa création à la Comédie de Saint-Étienne, le 9 octobre 2019.



Critique

Cœur instamment dénudé

MC93 / TEXTE ET MISE EN SCÈNE DE **LAZARE**

Dans *Cœur instamment dénudé*, Lazare, artiste associé au Théâtre National de Strasbourg, adapte à sa manière le mythe de Psyché. Du théâtre musical touffu et débridé.

On le sait, Lazare n'est pas homme à faire dans le conventionnel, ni dans le consensus, pas plus que dans la limpide clarté. On le sait aussi, c'est un auteur qui écrit vite, abondamment, à l'oral, dans des formes diversifiées qui se télescopent au plateau. Il déteste (avec raison) l'entre-soi du milieu théâtral et aime faire éclater les cadres. Sa dernière création n'échappe pas à cette tradition personnelle. Foisonnante, baroque et barrée, mêlant lyrisme et trivialité, elle ne brille pas non plus par sa clarté – quelle abondance de personnages – même si l'on s'y retrouve au bout d'un certain temps. Le fil rouge, c'est le mythe de Psyché. Rapide rappel : cette dernière, par sa beauté, rend Vénus jalouse. Celle-ci envoie donc son fils, Eros/Cupidon, rendre Psyché amoureuse du plus abominable des hommes en leur décochant une de ses flèches, Mais, en chemin, celui-ci voyant Psyché tombe amoureux d'elle, l'emporte dans son palais et s'accouple avec elle en lui interdisant de le regarder. Bien sûr, elle désobéit, le découvre tandis qu'il dort et le brûle involontairement avec l'huile de sa lampe. Blessé, il s'envole et la quitte puis l'histoire se prolonge vers les Enfers. Initialement, le spectacle de Lazare était annoncé durer trois heures. Est-ce le covid perturbant les répétitions ou la volonté de concentrer le propos du bavard ? Il a été réduit à 1h30 et promet en sa fin un second épisode, qui poursuivra l'adaptation du mythe.

Avec Lazare, le théâtre respire davantage

Ils sont huit sur scène, comédiens et musiciens, qui transforment ce mythe en cabaret. Un orchestre amateur censé intervenir lors de cette représentation était absent pour cause de maladie. Ils jouent, chantent, dansent, «*entre Heiner Müller et Jacques Demy*», évoque Lazare. Entre déconstruction noire et comédie musicale plus sucrée. Qui ne connaît pas son mythe sur le bout des doigts peine à s'y retrouver, puis le couteau et la lampe introduisent davantage de linéarité. On peine à suivre ce que tout cela raconte, mais la forme, parce qu'elle détonne, soutient l'intérêt. Les scènes s'enchaînent rapidement, les passages musicaux encore plus, dans un chaos de genres ; cabaret, slam, baroque… Tout est hâché, en ruptures, si bien que l'on a du mal à s'installer, et qu'on ne peut pas non plus s'ennuyer. Vénus est une mère sexy. Cupidon un gros bébé. Et Psyché, doublement représentée, une jeune femme qui ne s'en laisse pas compter. On croise Molière, du burlesque souligné, du Disney type Aristochats, du film noir et du gros marteau de dessin animé. Un vrai patchwork, qui dans la mise en scène comme dans l'écriture préfère le spontané au calculé, le débridé au tenu. Tout n'est pas génial, loin s'en faut, mais l'ensemble a un charme bien particulier. Sans aucun doute, avec Lazare, le théâtre respire davantage même s'il nous laisse à peine le temps de reprendre notre souffle.

Éric Demey

Cœur instamment dénudé de Lazare.
© Jean-Louis Fernandez

MC93, 9 boulevard Lénine, 93000 Bobigny. Du 23 février au 3 mars à 20h samedi à 18h, dimanche à 16h. Relâche le lundi. Tél. : 01 41 60 72 72. Durée : 1h30. Spectacle vu au Théâtre National de Strasbourg.

Critique

間 (Ma, aïda…)

NOUVEAU THÉÂTRE DE MONTREUIL / ÉCRITURE ET MISE EN SCÈNE DE **CAMILLE BOITEL ET SÈVE BERNARD**

Camille Boitel poursuit la quête du raté merveilleux qu'il mène depuis la création de sa compagnie *L'Immédiat*. Avec la danseuse Sève Bernard, il se lance dans l'exploration d'un sujet qu'il n'a aucune chance de maîtriser : l'amour. Il passe en effet à côté, avec une délicatesse infinie.

« *Se souvenir de l'amour, du souvenir de l'amour (…) se souvenir de quelque chose (…) / qui n'existait peut-être pas* ». Extraites du très poétique synopsis de *L'Homme de Hus* (2003), le seul en scène qui fait connaître Camille Boitel et sa compagnie L'Immédiat, ces quelques phrases nous indiquent que l'amour n'est pas un terrain inconnu pour l'artiste qui se définit lui-même comme « couteau-suisse ». Lorsqu'il décide avec la danseuse Sève Bernard – elle lui avait déjà offert son regard pour l'écriture de *Lancée de chute* (2018) et *Calamity Cabaret* (2018) – de faire de ce champ de l'expérience humaine le cœur d'une pièce, 間 *(Ma, aïda…)*, il sait où il pose les pieds. Sur un sol bien branlant, prêt à chaque instant à se dérober sous son poids et celui de sa partenaire. Car en plus de co-signer l'écriture et la mise en scène du spectacle, les deux artistes l'interprètent ensemble. S'il s'impose pour la première fois un thème, une figure précise – celle du couple, ou plutôt du duo qui s'efforce de faire couple –, c'est donc pour continuer de creuser le motif qui fait de tous ses personnages des êtres en sursis, toujours au bord de la chute et régulièrement à terre : la catastrophe. Tragi-comique, burlesque et onirique, celle de 間 *(Ma, aïda…)* a la beauté des déclarations impossibles. De celles qui, immédiatement formulées, scellent la fin d'une histoire.

間 *(Ma, aïda…)*, de Camille Boitel et Sève Bernard.
© Bozzo

Fragments d'un ballet amoureux

Comme dans nombre de ses autres pièces où Camille Boitel mêle les langages du cirque, de la danse et de l'objet pour exprimer selon ses termes nos « *vies en éclat, notre humanité en ruine* », les corps sont ici soumis à des lois qui les dépassent. Composé de 36 courtes séquences que l'artiste qualifie de « spectacles », 間 *(Ma, aïda…)* semble fait des vestiges d'une imagerie de l'amour morte à force d'avoir donné lieu à trop de représentations médiocres. Chaque tentative de rapprochement, chaque étreinte ou chaque crise à laquelle Sève Bernard et Camille Boitel donnent vie par leur langage très physique avortent au bout de quelques secondes, au mieux d'une poignée de minutes. Ils sont avalés par le noir d'un rideau qui semble animé d'une vie propre. Et par un parquet qui s'effondre littéralement sous le poids du ballet amoureux tout morcelé qui tente de se jouer. Le désordre, l'écroulement de 間 *(Ma, aïda…)* ne doivent rien au hasard : sous ses apparences toutes simples, le sol qui se dérobe est une machinerie complexe, sidérante, activée par des techniciens presque invisibles. La suite d'accidents qui forment le spectacle est aussi régie par une autre mécanique : celle du rituel, portée par les musiciens japonais Jun Aoki et Tokiko Ihara, dont l'orgue à bouche apporte aux fragments amoureux de la pièce un supplément d'âme et de mystère.

Anaïs Heluin

Nouveau Théâtre de Montreuil, 10 Place Jean-Jaurès, 93100 Montreuil. Du 4 au 19 février, mardi, jeudi et vendredi à 20h, mercredi à 15h, samedi à 18h, dimanche 17h. Tél : 01 48 70 48 90. Spectacle vu au Maillon, scène européenne à Strasbourg. Durée : 55 minutes. // Également les 5 et 6 avril au **Domaine d'O à Montpellier**.

TEXTE D'APRÈS ***GATSBY LE MAGNIFIQUE*** **DE FRANCIS SCOTT FITZGERALD** / ADAPTATION **PAULINE THIMONNIER** / MISE EN SCÈNE **ALEXANDRE PLANK** / MUSIQUE ORIGINALE ET DIRECTION MUSICALE **ISSAM KRIMI**

Gatsby le magnifique

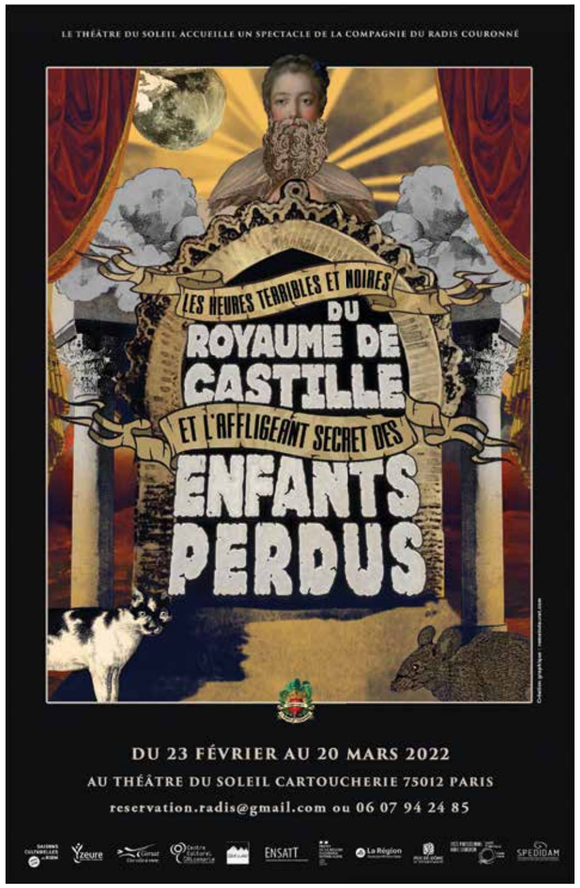
Éblouir ses contemporains par des fêtes à tout casser et se briser le cœur à cause d'un amour malheureux… Tel est Gatsby, comète éblouissante auquel Sofiane Zermani offre l'incandescence de son talent.

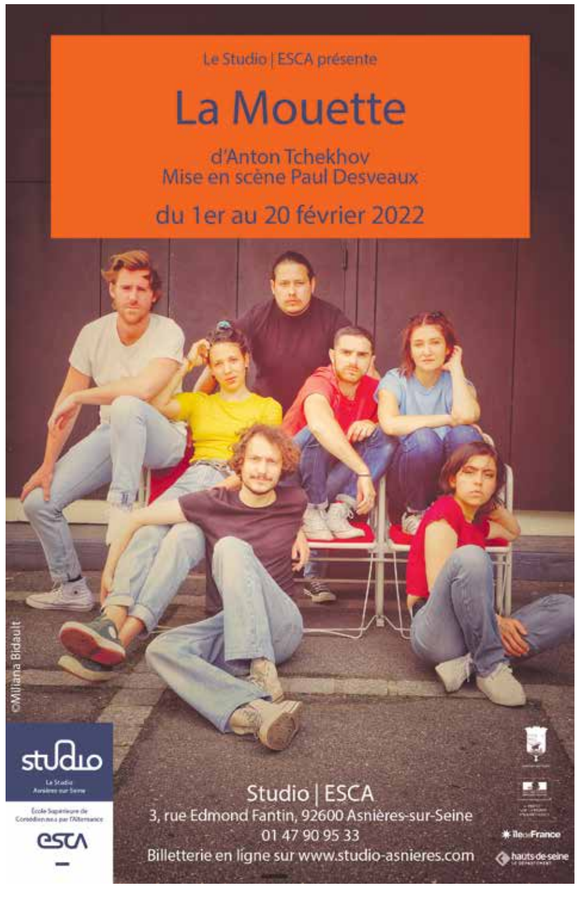
« *Tout a commencé un soir d'été, en juillet 2018 au Festival d'Avignon, avec la création de* Gatsby le magnifique, *dans le cadre des productions en public de France Culture au musée Calvet. Sofiane Zermani interprétait Gatsby. Ce spectacle radiophonique eut un tel succès que nous avons tous souhaité le reprendre à Paris* » disent Blandine Masson et Sandrine Treiner. Né de la rencontre entre les productrices de France Culture et Sofiane Zermani ainsi que de leur commun engouement pour ce roman flamboyant, ce spectacle se situe au carrefour du jazz, de la musique classique, de la pop et du hip hop. Mis en musique par Issam Krimi, il raconte l'histoire du fascinant et sulfureux Gatsby, de son amour inextinguible pour Daisy et de son destin brisé sur les écueils de la reconnaissance sociale et de la lutte des classes qui, même quand elle est menée dans les costumes emplumés et emperlousés des Années Folles, ne laisse jamais gagner les petits aux rêves trop grands pour eux…

© David Delaplace
Sofiane Zermani le magnifique en Gatsby.

Catherine Robert

Théâtre du Châtelet, 1, place du Châtelet, 75001 Paris. Du 16 au 20 février 2022. Mercredi à samedi à 20h ; dimanche à 15h. Tél. : 01 42 74 22 77.





Critique

Le Ciel de Nantes

REPRISE / **EN TOURNÉE** / TEXTE ET MISE EN SCÈNE **CHRISTOPHE HONORÉ**

Dans le sillage des *Idoles*, spectacle créé en 2018, Christophe Honoré poursuit sa réflexion sur les liens et les héritages informels. Cette fois-ci, il nous plonge dans la sphère de l'intime, au cœur de son passé familial, par le biais d'une autofiction théâtrale qui joue la carte de l'humour et de la sensibilité.

Nous voici face à une salle de cinéma d'un autre âge. Quelques rangées de fauteuils vintage à la couleur passée. Une moquette décatie. En fond de scène, au-dessus des portes de sortie et d'une lucarne de projection, se détache un pan de mur. Plus tard, celui-ci sera recouvert par un écran de projection descendu des cintres. Sur les sièges, se distinguent ici et là, dans une forme de pénombre, par petits groupes ou isolés, des femmes et des hommes immobiles, alors que s'élèvent au piano les premières mesures de *Nantes*, sans la voix de Barbara. *Le Ciel de Nantes* est le titre d'un film impossible, irréalisable. Un film sur l'histoire familiale de Christophe Honoré, depuis la fin de la Seconde guerre mondiale, auquel l'auteur-réalisateur-metteur en scène a rêvé, sans jamais se résoudre à le tourner, paralysé par la crainte du ridicule, de l'indécence, du profanatoire. Ce sont toutes ces choses, et bien d'autres, que raconte *Le Ciel de Nantes*, qui est aussi le titre du spectacle* conçu par Christophe Honoré à partir de ce projet avorté, spectacle ample et vibrant au sein duquel le théâtre devient l'endroit du possible.

Un film impossible, un spectacle vibrant

Comme dans *Le Côté de Guermantes*, créé en 2020 à la Comédie-Française, c'est vers un temps perdu que se tourne ici le metteur en scène. Des morts reviennent à la vie pour participer à une réunion de famille improbable et cocasse. Toutes et tous sont venus voir le film qui devait croiser leurs destins. Chacun a son avis sur la réalité des souvenirs qui se font jour. La grand-mère Odette (Marlène Saldana), le grand-père Domenico (Harrison Arévalo), la mère Marie-Do (Julien Honoré), la tante Claudie (Chiara Mastroianni), les oncles Roger (Stéphane Roger) et Jacques (Jean-Charles Clichet). Des cris fusent, des tensions se font jour, des mises au point s'expriment, avec toujours beaucoup d'indulgence. Au centre de cette

Le Ciel de Nantes de Christophe Honoré.

© Jean-Louis Fernandez

généalogie ressuscitée, Christophe Honoré (Youssouf Abi-Ayad) transperce d'un regard teinté d'humour mélancolique les épreuves de l'existence. Quelques longueurs pèsent, il est vrai, sur des scènes nées d'improvisations. C'est peu de chose au regard des qualités de cette proposition d'une grande profondeur, d'une grande tendresse. Servie par une troupe d'acteurs admirables, *Le Ciel de Nantes* happe notre imaginaire, nourrit nos rêveries. Et s'achève sur la voix de Chiara Mastroianni qui livre une version simple et belle de *Vanishing Act* de Lou Reed.

Manuel Piolat Soleymat

* Texte publié aux Editions Les Solitaires Intempestifs, production du Théâtre Vidy – Lausanne

Bonlieu, Scène nationale d'Annecy, 1 rue Jean Jaurès, 74000 Annecy. Les 3 et 4 février. Tél: 04 50 33 44 11. **Espace Malraux, Scène nationale Chambéry Savoie**, 67 Place Mitterand, 73000 Chambéry. Les 9 et 10 février. Tél: 04 79 85 55 43. **Scène nationale d'Albi**, 81000 Albi. Les 16 et 17 février. Tél: 05 63 38 55 56. **La Criée – Théâtre national de Marseille**, 30 Quai de Rive Neuve, 13007 Marseille. Du 23 au 25 février. Tél: 04 91 54 70 54. // Également du 5 mars au 3 avril à l'**Odéon – Théâtre de l'Europe à Paris**. Spectacle vu le 23 novembre 2021 à l'**Opéra de Lausanne – Théâtre Vidy hors les murs**. Durée de la représentation: 2h15.

THÉÂTRE DE L'USINE / ADAPTATION **RAYMOND ALESSANDRINI** / MES **HUBERT JAPPELLE**

Le Malade Imaginaire

Créée en 2004, la version pour marionnettes du *Malade Imaginaire* d'Hubert Jappelle se distingua par une sélection aux Molières en 2008. Le Théâtre de l'Usine reprogramme cette performance, sous la direction de Raymond Alessandrini.

Incontournable des programmes scolaires, pièce phare de l'œuvre de Molière, dont nous fêtons les 400 ans, c'est sous le format de la marionnette qu'Hubert Jappelle composa son *Malade Imaginaire*. En ressuscitant Argan, Toinette et les autres dans la mousse et le tissu, le défunt metteur en scène s'assurait un « *accès le plus sûr au génie de Molière* ». Promesse tenue grâce aux petits personnages sans visage – mais non sans caractère –, terrain d'expression illimité pour le metteur en scène qui les avait confectionnés avec passion. Habillées de costumes du XVIIe siècle, évoluant dans un décor de bois à leur échelle, les

Le Malade Imaginaire d'Hubert Jappelle.

© Dominique Chauvin

marionnettes d'Hubert Jappelle confèrent à la pièce une dimension d'une fidélité touchante au texte de Molière. Sur la musique de Marc-Antoine Charpentier, grâce à une équipe forte de l'héritage de ses mises en scène, la performance s'annonce brillante, fidèle à l'esprit originel du lieu et de son fondateur : transmission, authenticité et surtout, théâtre. Une occasion de (re)découverte chère à Hubert Jappelle, pour tout public, dès 10 ans.

Louise Chevillard

Théâtre de l'Usine, 33 chemin d'Andresy, 95610 Éragny-sur-Oise. Du 4 au 20 février 2022. Les vendredis, samedis à 21h et le dimanche à 16h. Durée : 1h25. Tél: 01 30 37 01 11 / billetterie@theatredelusine.net

focus

Les Safra' Numériques, rencontre des arts et technologies

Pour leur sixième édition, du 22 au 26 mars 2022, les Safra'Numériques continuent d'affirmer leur ancrage dans les Hauts-de-France. Rendez-vous désormais incontournable de la région, ce temps fort de la scène conventionnée Le Safran située dans les quartiers Nord d'Amiens allie exigence artistique et convivialité. Au Safran, dans des lieux partenaires d'Amiens et de communes alentour, une cinquantaine d'installations et de spectacles ainsi que des ateliers offrent une approche plurielle des arts numériques et des nouvelles technologies.

Entretien / Ikbal Ben Kalfallah

L'art numérique au-delà des fractures

Avec les Safra'Numériques, Ikbal Ben Khalfallah s'appuie sur les ressources de son territoire en matière d'arts numériques et de nouvelles technologies pour créer un événement exigeant et populaire. Accentué par la pandémie, le phénomène de fracture numérique est plus que jamais au cœur des préoccupations du directeur.

Le contexte sanitaire a perturbé Les Safra'Numériques : après une édition 2020 annulée, celle de 2021 a eu lieu en octobre, sous une forme adaptée. Quelles traces de cette édition passée peut-on voir dans la nouvelle ?

Ikbal Ben Khalfallah : Chaque édition des Safra'Numériques a attiré un public plus nombreux. Ce succès a fait du Safran, pourtant vaste – 4500 m² –, un espace rempli au maximum de ses capacités, au détriment parfois de la qualité du rapport aux œuvres présentées. Dans le but de mieux ventiler le lieu, nous avons accueilli deux fois moins d'installations au sein du Safran en 2021. Ce qui nous a amenés à intensifier nos relations avec nos partenaires d'Amiens et des communes proches, pour une édition davantage décentralisée. Nous tenons cette année à trouver un équilibre entre Les Safra'Numériques post-Covid et l'édition 2021.

Vous développez pour cela la partie extérieure du festival, avec des installations face et autour du Safran.

I.B.K. : C'est aussi afin d'ancrer au mieux Les Safra'Numériques dans le quartier Nord d'Amiens, très jeune et multiculturel, que j'ai très vite souhaité la présence d'une œuvre monumentale pour chaque édition à l'entrée du Safran. Cette année, c'est le collectif Coin qui est chargé d'occuper cet espace. Dans le prolongement de l'édition 2021, d'autres espaces extérieurs seront investis. Grâce

Ikbal Ben Khalfallah

© Laurent Rousselin

« L'expérience que nous proposons au Safran se veut très immersive. »

à un nouveau partenariat avec l'association FLaP par exemple, qui organise le festival de musiques actuelles Le Cabaret Vert à Charleville-Mézières, l'extérieur du Safran sera tout aménagé. On retrouvera aussi des installations lumineuses du collectif TILT, déjà invité en octobre dernier avec une œuvre.

Tout en s'adressant à tous, votre rendez-vous se situe à la pointe de son domaine. Pour preuve, l'accueil le 24 mars de l'Assemblée Générale d'Hacnum, le Réseau National des arts hybrides et cultures numériques qui attirera au Safran de nombreux professionnels. Quels sont les secrets de ce mélange des publics ?

I.B.K. : L'expérience que nous proposons au Safran se veut très immersive. Depuis l'extérieur du lieu jusqu'à ses profondeurs, le spectateur va d'œuvre en œuvre. Dans notre choix de celles-ci, l'administrateur de production des Safra'Numériques Didier Gus Ringalle et moi-même tenons à représenter un maximum d'esthétiques et de démarches différentes, avec des spectacles et des installations interactives, d'autres plus poétiques, certaines qui font appel à la Réalité Augmentée, d'autres à la robotique ou encore à l'Intelligence Artificielle. Une équipe d'une centaine de médiateurs est aussi là pour accompagner chaque groupe – scolaires, membres d'associations, de centres sociaux… – dans sa visite. Les ateliers sont enfin un endroit de partage essentiel entre chercheurs et population.

Certaines créations impliquent aussi des habitants.

I.B.K. : Chaque année, Les Safra'Numériques invitent en effet au moins une compagnie en résidence. On découvrira ainsi l'étonnante machine à tisser créée par Cléa Coudsi et Éric Herbin à partir de leurs rencontres avec des habitants du quartier Nord. L'artiste Nicolas Tourte présentera aussi son installation *Le sens du courant*, conçue dans le cadre du dispositif Les cités éducatives, au cours d'ateliers menés dans différentes structures d'Amiens. C'est là une manière supplémentaire de travailler l'ancrage des Safra'Numériques. Cela en dialogue avec les nombreuses structures travaillant dans ce sens à Amiens, qui a posé sa candidature au titre de capitale européenne de la culture en 2028. On croise les doigts !

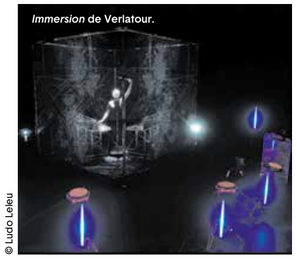
Avec Verlatour, l'aventure dont vous êtes l'électro

Pour la clôture des Safra'Numériques, le musicien, producteur de musiques électroniques et batteur amiénois Verlatour présente avec son équipe sa nouvelle création coproduite par Le Safran et son partenaire La Lune des Pirates, scène de musiques actuelles. Concert live et interactif, *Immersion* nous mène au cœur de l'électro.

« Mon envie de mêler musique électro et nouvelles technologies remonte à un Nouvel An que j'ai passé à jouer dans le théâtre d'une petite ville du Québec. Sa directrice m'a invité à rester un mois en résidence, dont une avec des étudiants en arts numériques. J'ai tout de suite senti que la rencontre entre électro et arts numériques était un riche terrain à explorer. Si des expériences existent, elles concernent pour la plupart le rapport entre l'artiste et le système scénique. J'ai pour ma part très vite eu l'envie de développer le croisement sur un autre plan : le rapport entre artistes et spectateurs. C'est pourquoi j'ai visé l'« Objectif Lune » de La Lune des Pirates, dispositif de création d'un spectacle original. Lauréat, j'ai rassemblé une équipe d'artistes et de techniciens. Et *Immersion* est né.

Un concert interactif et participatif

Nous avons mis au point un dispositif scénographique singulier : un cube de 3×3 dans lequel est enfermé mon set up, ou dans une version plus légère un écran customisé en fond de scène. Mon rapport au public se fait à travers huit bornes interactives : une générale, qui prend en compte le corps du public dans l'espace et son déplacement, et sept


Immersion de Verlatour.

© Ludo Leleu

ponctuelles, parmi lesquelles quatre bornes pads, qui permettent au spectateur d'agir sur le rythme et la mélodie. Bien sûr, cette intervention est cadrée de sorte à ce qu'elle influence la performance sans la perturber. Interactif et participatif, *Immersion* est basé sur mes compositions personnelles, entre pop électronique hédoniste française, electronica berlinoise et synthwave 80'. Un mélange qui se partage ! ».

DJ set gratuit le 25 mars à 20h depuis le toit du Safran, et *Immersion* le 26 mars à 20h.

Les Safra' hors Safran

Grâce à de nombreux partenaires, Les Safra'Numériques partagent les arts numériques et les nouvelles technologies bien au-delà du Safran.

© Pierre Acobas

Le spectacle *Avion papier* du collectif La Méandre, qui se jouera au Safran et à la salle des fêtes d'Allonville.

Tout-terrain, le festival aime à s'inviter dans d'autres lieux dédiés à l'art, comme le Frac, mais aussi dans des structures à vocation sociale ou éducative. Pendant la sixième édition du festival, des installations seront ainsi visibles au centre social et interculturel ALCO voisin du Safran, à l'association Initi'elles, qui lutte contre toutes les formes d'exclusion grâce à des activités de loisirs en direction des femmes, aux accueils de loisirs primaires Quinet, Modigliani et Fafet, ou encore à l'association Mélodie en Sous-sol, studio d'enregistrement et de répétitions et lieu de formation musicale pour tous. Partenaires engagées de l'édition précédente du festival, les communes d'Allonville et Cardonnette se font elles aussi terres d'arts numériques.

Des pixels sur le parvis

La visite commence fort avec l'installation performative *Abstract* de Collectif Coin. Avec ses pixels géants, elle numérise le parvis du Safran.

© Collectif Coin

L'installation *Abstract* du Collectif Coin accueille le visiteur du Safran.

Créé il y a une quinzaine d'années, Collectif Coin s'est fait maître dans la manipulation de la lumière, du son et du corps. Il crée d'abord des installations intimistes, telles que *Le Nid*, faite de sept caméras de vidéosurveillance disposées dans un nid de branchages. Présentée il y a quelques années aux Safra'Numériques, cette œuvre n'a rien de commun avec *Abstract* que l'on découvre cette année. Sur le parvis du Safran, cette matrice de 90 pixels s'inspire des concepts de la relativité pour figer le temps de ceux qui la contemplent. Maxime Huot, fondateur du collectif et concepteur de l'installation, en sera le chef d'orchestre pendant toute la durée du festival. Pour numériser l'espace public en temps réel.

Page réalisée par Anaïs Heluin

Les Safra'numériques Le Safran, scène conventionnée
3 rue Georges Guynemer, 80080 Amiens. Du 22 au 26 mars 2022.
Tél. : 03 22 69 66 06 / **amiens.fr/safran** / **facebook.com/ccLeSafran**

Critique

Un visiteur inattendu

ARTISTIC THÉÂTRE / TEXTE D'**AGATHA CHRISTIE** (TRADUIT EN FRANÇAIS PAR **SYLVIE PEREZ ET GÉRALD SIBLEYRAS**) / MISE EN SCÈNE **FRÉDÉRIQUE LAZARINI**

Frédérique Lazarini met en scène la pièce d'Agatha Christie en forme d'enquête loufoque et fantasque dans la brume de la campagne anglaise. Un spectacle amusant, familial et bon enfant.

Michael Stocker s'est perdu dans le brouillard et sa voiture est dans le fossé. Impossible de continuer sa route sans demander secours ! Il frappe à la porte des Warwick en espérant trouver de l'aide et se retrouve en plein meurtre. La sublime Laura Warwick vient de refroidir son mari, un immonde salaud, ancien amateur de safari, que la rencontre inopinée avec un lion affamé a transformé depuis quelques années en loque aigrie, clouée sur une chaise roulante. Le visiteur inattendu tombe sous le charme de la veuve récente et encore fraîche et met tout en œuvre pour lui fabriquer un alibi. Mais le matois inspecteur Thomas, au kilt gaillard et à la bougonnerie tonitruante, va tout faire pour démêler cet imbroglio déjanté. Les amateurs de séries scandinaves, qui ont passé le confinement à se ronger les sangs devant les aventures de flics neurasthéniques affrontant des psychotiques retors, risquent d'un peu déchanter au spectacle de cette enquête cousue de fils

Un visiteur inattendu.
© Marion Duhamel

blancs, où l'on a tôt fait de comprendre que l'assassin n'est pas celui qu'on croit. Mais le but est de détendre les zygomatiques et non de les crisper, et le traitement qu'en propose Frédérique Lazarini théâtralise les affects avec bonne humeur et un art certain du pastiche.

Divertissement en peau de zèbre

Baroque et excessif, le jeu rappelle celui des mélodrames de Douglas Sirk, inspiration revendiquée par la mise en scène, qui joue habilement des projections sur les murs du décor pour distiller une angoisse aviaire en hommage à Hitchcock. On a l'impression de replonger dans *Qu'est-il arrivé à Baby Jane ?* ou dans les meilleures pépites des princes de l'épouvante du Grand-Guignol, avec peau de zèbre, tigre empaillé et fourreaux lamés à l'appui. Le jeu est volontairement outré et les comédiens composent des personnages qui rappellent ceux du Cluedo : la soirée ressemble aux sympathiques parties dominicales où l'on se demande qui, du Colonel Moutarde ou de Mademoiselle Rose, a usé de la corde ou du chandelier dans le petit salon ! Sarah Biasini (Laura Warwick), Pablo Cherrey-Iturralde (Jean Warwick), Cédric Colas (Michael Stocker), Antoine Courtray (Henry Gove), Stéphane Fiévet (l'inspecteur Thomas), Emmanuelle Galabru (Miss Bennett), Françoise Pavy (Madame Warwick) et Robert Plagnol (Julian Farrar) s'en donnent à cœur joie pour animer cette course folle dans la brume de la vengeance, où les méchants et les fous sont expédiés *ad patres* par des gentils plaisamment cyniques.

Catherine Robert

Artistic Théâtre, 45 rue Richard-Lenoir, 75011 Paris. A partir du 24 janvier 2022. Mardi à 20h ; mercredi et jeudi à 19h ; vendredi et samedi à 20h30 ; samedi et dimanche à 17h. Tél. : 01 43 56 38 32. Durée : 1h30.

Critique

Le Nez

LE LUCERNAIRE / TEXTE DE **GOGOL** / MISE EN SCÈNE **RONAN RIVIÈRE**

Ronan Rivière adapte la célèbre nouvelle *Le Nez* de Nikolaï Gogol. Dans une mise en scène complète et équilibrée, cette épopée grotesque se réinvente en résonance avec l'époque. Une histoire olfactive portée par six comédiens virtuoses et un musicien, qui donne à la pièce toute sa saveur.

Un minuscule lit fleuri, une grande table en bois austère, surmontés d'une arche érodée : dans la mise en scène de Ronan Rivière, tout est une question d'échelle – même les organes y grossissent à vue d'œil. Son décor modulable est le terrain d'une cohabitation forcée entre deux classes pétersbourgeoises, qui ne se croisent habituellement que chez le barbier, se retrouvant pieds et poings liés par une histoire de nez disparu. C'est d'ailleurs le principal propos de la pièce, exacerbé par Ronan Rivière : lorsque l'assesseur Kovalev (Jérôme Rodriguez) se réveille sans appendice respiratoire, c'est son pressenti brillant avenir qui est remis en jeu. Sa promotion, sa vie sociale et plus encore, son futur mariage avec Alexandrine, envolés, comme son nez ! Cette panique parfaitement interprétée, tournée en ridicule par les interlocuteurs de Kovalev, met très justement en lumière ce que Gogol dénonçait subtilement. Lorsque le couple en soif d'argent Ivan Iakovlevitch (Michaël

Le Nez, mise en scène Ronan Rivière.
© Pascal Gely

Giorno-Cohen) et Prascovia (Amélie Vignaux) comprend que cette histoire peut lui rapporter gros, il n'hésite pas à user d'entourloupes, tandis qu'Alexandrine (Laura Chetrit), qui peine à comprendre les réticences de son promis à la demander en mariage, s'enfuit avec le nez de ce dernier, et entame avec ce nez une relation sensuellement grotesque. Quant au jeu de Ronan Rivière, il atteint des sommets dans le rôle du commissaire de police, pris dans les tourments du régime qu'il applique avec zèle.

Brillante personnalisation du nez

Cette émulation scénique est structurée par des changements de décor à vue qui n'impactent en rien le déroulement de l'intrigue. Au contraire, l'intervention des comédiens eux-mêmes leur donne la possibilité d'habiter la pièce et de conduire petit à petit les spectateurs jusqu'à la farce absolue. Laura Chetrit, brillante dans son rôle de future épouse impatiente et naïve, se livre à un monologue haletant, stupéfiant le public et Kovalev lui-même. Quant à ce dernier, c'est avec peine qu'il compose avec un postiche de plus en plus gros, prolongement extérieur de son propre corps avec lequel il partage – au-delà de son essence-même – son lit et sa promise. Une relation si bien menée que l'on finit (presque) par y croire, et surtout à en rire. Rythmée par Olivier Mazal au clavecin et à l'orgue en coin de plateau, la pièce ne fait pas l'erreur de tomber dans une veine uniquement grotesque, en restituant avec justesse l'esprit satirique original. Un véritable moment de plaisir, sans aucune vraisemblance, mais ça, c'est Gogol lui-même qui le dit.

Louise Chevillard

Le Lucernaire, 53 rue Notre-Dame-des-Champs, 75006 Paris. Du 5 janvier au 20 février 2022. Du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 16h. Tél : 01 45 44 57 34. Durée : 1h25 / lucernaire.fr

Critique

Alice, de l'autre côté

THÉÂTRE DE LA TEMPÊTE / TEXTE D'APRÈS **LEWIS CARROLL** / MES **CHARLIE WINDELSCHMIDT**

Charlie Windelschmidt adapte la suite d'*Alice au pays des merveilles* de Lewis Carroll, où la jeune héroïne éponyme traverse un monde à l'envers en forme de partie d'échecs. Grâce à un univers très plastique, étrange et inquiétant, où le langage est roi, il offre un étonnant voyage au-delà du sens commun.

Dans la peau d'Alice, la célèbre héroïne de Lewis Carroll, Chloé Lavaud-Almar est la seule des six interprètes de la pièce de Charlie Windelschmidt à évoluer à visage découvert. Les autres, à commencer par la créature couronnée, penchée sur une canne, que l'on doit contourner pour gagner notre place, sont rendus méconnaissables par des masques de latex. Toutes ridées, déformées, ces prothèses disent d'emblée la liberté avec laquelle le metteur en scène, directeur de la compagnie Dérézo, s'empare de *De l'autre côté du miroir* (1871), suite du roman *Alice au pays des merveilles*. Monstrueuses, mais aussi comiques, grotesques, les figures qui entourent l'actrice à la tête nue et à la jambe plâtrée – symbole des barrières personnelles que devra surmonter Alice pour trouver ce qu'elle est allée chercher en quittant son confort de petite fille sans histoires – sont le cœur de la mécanique théâtrale de Charlie Windelschmidt. Une mécanique dont on devine la précision, mais dont les signes extérieurs, bizarres, se présentent à nous comme à Alice : telles des énigmes. Les six drôles et inquiétants vieillards que rencontre la protagoniste les uns après les autres mêlent réalisme et artifice de telle façon que chacun de leurs mouvements, et surtout de leurs paroles, apparaissent dans toute leur folie et leur étrangeté. Avec vigueur, ils sortent Lewis Carroll de l'image enfantine dans laquelle le temps a eu tendance à le cantonner.

Alice au pays du plastique

Comme dans *Alice au pays des merveilles*, le temps est d'ailleurs au centre de *De l'autre côté du miroir*. C'est un temps inversé, où l'on peut connaître et vivre un fait situé dans l'avenir avant que d'avoir traversé les événements qui y ont mené. C'est un espace où, pour rester sur place, il faut courir vite. Autant de choses impossibles dans la vie, que les six comédiens rendent évidents au plateau. Chacun avec une gestuelle en accord avec son masque, ils savent aussi être des pions d'échiquier – fidèle en cela au roman, la scène est recouverte d'un quadrillage géant – doublés de vieillards en plastique, eux-mêmes habités par de jeunes gens susceptibles de faire leur apparition à tout moment. On se perd volontiers dans ces

Alice, de l'autre côté mis en scène par Charlie Windelschmidt.
© Rolland Soureau

épaisseurs multiples, dont la découverte nous pousse à faire comme Alice : à abandonner notre logique habituelle, et donc le langage qui l'exprime. Ponctuant le parcours initiatique de l'héroïne, qui de pion va devenir reine, des poèmes et des chansons écrits dans un idiome où l'inventé côtoie l'existant exhibent l'arbitraire du signe comme une créature de foire. S'il est très visuel, le spectacle de Charlie Windelschmidt l'est d'abord pour donner concrètement vie au langage, pour y faire pousser des chimères. Avec Alice, on en ressort avec un peu plus de force, et de liberté.

Anaïs Heluin

Théâtre de la Tempête, Route du Champ-de-Manœuvre, 75012 Paris. Du 28 janvier au 18 février 2022, du mardi au samedi à 20h, le dimanche à 16h. Tél. : 01 43 28 36 36 / la-tempete.fr

Propos recueillis / Eddy D'aranjo

Après Jean-Luc Godard – Je me laisse envahir par le Vietnam

THÉÂTRE NATIONAL DE STRASBOURG / TEXTE ET MISE EN SCÈNE **EDDY D'ARANJO**

Metteur en scène associé au Théâtre national de Strasbourg, Eddy D'aranjo présente *Après Jean-Luc Godard – Je me laisse envahir par le Vietnam*. Une création inspirée de l'œuvre du cinéaste : entre voies fictionnelles, performatives et documentaires.

« L'univers artistique de Jean-Luc Godard est constitué de trois choses. D'abord de la relation aux sentiments, en particulier à la mélancolie et à l'amour. Ensuite, de la question de la pensée, à travers la manière dont le cinéma, en même temps qu'il se produit, interroge ce qu'il est et ce qu'il peut. Enfin, du rapport entre les images et les mots, de l'exploration de leurs coïncidences et de leurs dissonances. Pour créer *Après Jean-Luc Godard – Je me laisse envahir par le Vietnam*, nous sommes partis de ces choses-là, en nous émancipant peu à peu du cinéma de Godard pour imaginer une forme différente. Notre spectacle met en jeu la notion d'héritage. Il cherche à explorer les diverses façons dont on peut prendre soin de ce qui est en train de disparaître : ce qui est une manière de se demander comment on peut faire en sorte que la dissidence, ou le désir d'exception, restent vivants.

Eddy D'aranjo, metteur en scène d'*Après Jean-Luc Godard – Je me laisse envahir par le Vietnam.*
© Jean-Louis Fernandez

Défendre les territoires du théâtre réaliste

Notre création est une juxtaposition de plusieurs théâtralités, de plusieurs vocabulaires, presque de plusieurs pièces. Il y a d'abord une fiction, qui prend l'allure d'un mélodrame familial. Puis vient une performance plus chorégraphique, plus intime. La suite du spectacle traite de l'histoire du XXe siècle et du cinéma de Godard sur un mode documentaire. A travers un récit de ce qu'a été ce cinéma, cette seconde séquence engendre une méditation sur les relations entre esthétique et éthique, sur le rapport de l'image à la morale. *Après Jean-Luc Godard – Je me laisse envahir par le Vietnam* est le premier spectacle de ma compagnie (ndlr, Compagnie *Objet Bleu et Brutal - Recherches Réalistes*), dont l'ambition artistique est de défendre les territoires du théâtre réaliste, de poursuivre l'histoire du théâtre politique en y adjoignant les dimensions mentales, fantasmatiques, symboliques de l'expérience. »

Propos recueillis par Manuel Piolat Soleymat

Théâtre national de Strasbourg, 1 avenue de la Marseillaise, 67000 Strasbourg. Salle Gignoux. Du 22 février au 2 mars 2022. Du lundi au vendredi à 20h, le samedi à 16h. Durée de la représentation : 2h45. Tél. : 03 88 24 88 24 / tns.fr. // Également du 10 au 20 mars 2022 à **La Commune d'Aubervilliers**, du 04 au 19 avril au **Théâtre de la Cité Internationale**, en octobre au **Centre dramatique national de Tours**.

THÉÂTRE 71 / TEXTE ET MISE EN SCÈNE **AMINE ADJINA** / **JEUNE ET TOUT PUBLIC**

Histoire(s) de France

Avec l'école comme décor et notre rapport au jeu et au récit comme fil d'enquête, Amine Adjina explore les chromos du roman national et déconstruit avec humour les fantasmes de la pureté identitaire.

L'appartenance hexagonale est infiniment plus subtile que le laissent croire les simplifications idéologiques et leurs dérives ethnocentriques. Pas sûr que nous descendions tous en droite ligne d'Astérix ni que les Gaulois ressemblaient aux barbares chevelus des images d'Epinal… Pour offrir un cadre à sa réflexion sur l'Histoire, la manière dont nous la faisons et ce qu'elle peut nous offrir pour penser le présent, Amine Adjina imagine le cours d'une

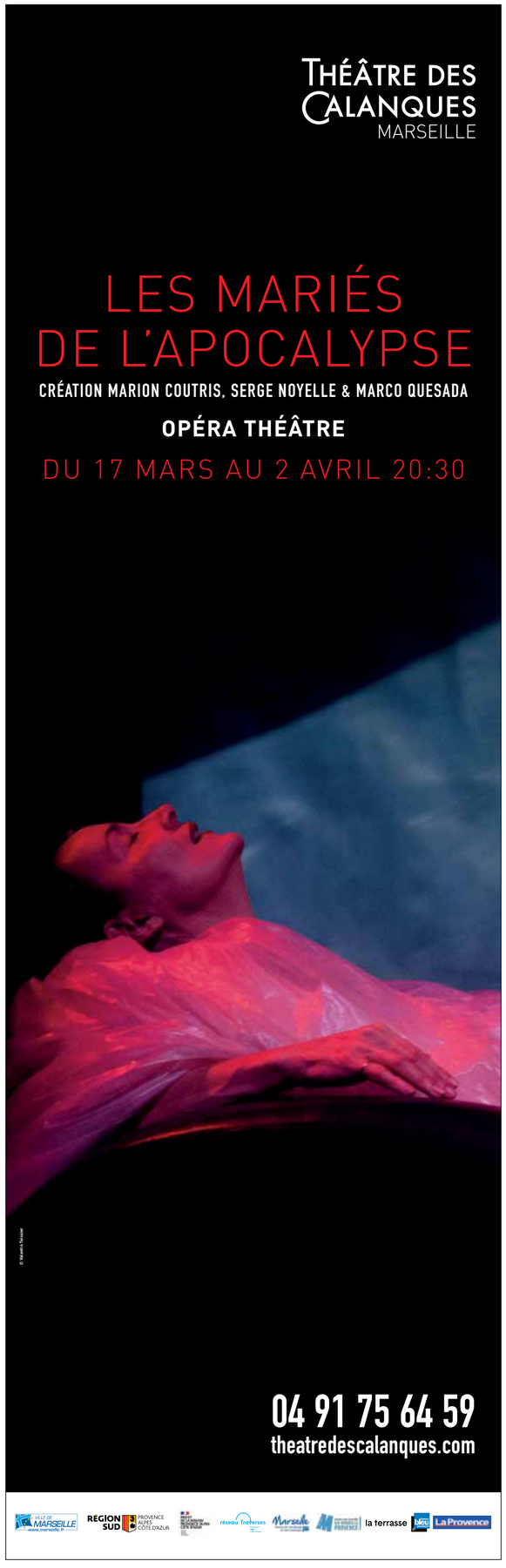
© Géraldine Aresteanu
Histoire(s) de France.

professeure originale, demandant à ses élèves de choisir un moment de l'histoire de France pour le rejouer devant les autres. Louis XVI aimait-il le camembert, Ibrahim peut-il jouer Marie-Antoinette sans choquer son père et Arthur finira-t-il par savoir qui étaient les Gaulois ? Autant de questions épineuses et drôles, à méditer pour petits et grands.

Catherine Robert

Théâtre 71, 3 place du 11 novembre, 92240 Malakoff. Le 12 février 2022, à 18h, puis en tournée. Tél : 01 55 48 91 00.

la terrasse
Suivez *La Terrasse* sur
&



Critique

Pôles

STUDIO HÉBERTOT / TEXTE DE **JOËL POMMERAT** / MES **CHRISTOPHE HATEY** ET **FLORENCE MARSCHAL**

Le metteur en scène Christophe Hatey, lié de manière singulière à cette œuvre et à son auteur Joël Pommerat, allié à la comédienne, conteuse et metteuse en scène Florence Marschal, invite à une émouvante redécouverte de *Pôles*, l'une des pièces maîtresses du répertoire contemporain.

Florence Marschal (Elda Older) et Roger Davau (Alexandre Maurice).

© Cie Air du Verseau

Cette création est touchante à tous égards. À commencer par l'histoire de sa venue sur les planches, du ressort de celles qu'on aime à raconter sur les coulisses de la fabrique théâtrale. A son origine, il y a plus de vingt ans, *« une représentation bouleversante qui fut un choc théâtral »* pour le comédien et metteur en scène, Christophe Hatey, quand, en tant que spectateur, il découvre *Pôles* montée pour la première fois, au théâtre de la Main d'Or, par son auteur Joël Pommerat. La représentation provoque une rencontre qui conduira Christophe Hatey à incarner, sous la direction de Joël Pommerat, dans deux mises en scène différentes à quatre années d'écart, deux personnages de cette pièce aussi complexe que poignante. Aux confins du réel et de l'imaginaire, de la raison et de la folie, autour d'une improbable rencontre et sur fond de matricide, la fable met en scène des êtres empêchés, pathétiques et drolatiques, naïvement en quête du sens perdu de la vie. Ou simplement définitivement perdus.

Une mise en scène charnelle

Cette sorte de thriller existentialiste très abouti entrelace dans l'assortiment de ses polarités anxieuses de multiples fils rouges jouant sur une large gamme émotionnelle aux nuances subtiles. Son appréhension par Christophe Hatey manifeste sa connaissance intime de l'œuvre. La fascination qu'elle a exercée sur lui, motif inaugural de cette recréation portée par *« une volonté de partager avec le public »* ce qui a été vécu au moment de la découverte de *Pôles*, est également très sensible. En s'alliant avec Florence Marschal pour la mettre en scène, il tient en respect l'écueil – le vertige ? – d'un « vouloir faire comme » tout en préservant ce que la pièce requiert. Un décor épuré, suggestif de l'atmosphère étouffante et étriquée dans laquelle évoluent les personnages. Une sobriété des effets concentrés sur les jeux de lumières qui, en donnant le tempo, éclairent de fréquents et brutaux allers-retours dans le temps, difficiles à maîtriser. Une direction de jeu tendue par le désir de faire entendre toutes les variations tonales et langagières de ces personnages d'écorchés vifs, soutenue par des comédiens très engagés. Et, par là même, capables de leur donner chair, à fleur de peau. De toucher au cœur.

Marie-Emmanuelle Dulous de Méritens

Studio Hébertot, 78 bis boulevard des Batignolles, 75017 Paris. Du jeudi 6 janvier au vendredi 25 février 2022. Du jeudi au samedi à 21h, les dimanches à 14h30. Durée : 1h30. Tél : 01 42 93 13 04.

Critique

Invisibles

REPRISE / **THÉÂTRE DES QUARTIERS D'IVRY** / TEXTE ET MISE EN SCÈNE **NASSER DJEMAÏ**

L'auteur et metteur en scène Nasser Djemaï rend hommage aux *chibanis*, ces anciens venus travailler en France dans les années 1950 et 1960, que la société a rendus invisibles.

Il y a Driss (Lounès Tazaïrt), Hamid (Azize Kabouche), Majid (Angelo Aybar), Shériff (Kader Kada) et El Hadj (Azzedine Bouayad). Tous les cinq sont ce que l'on appelle des *Chibanis*, c'est-à-dire, en langue arabe, des « anciens », des « cheveux blancs ». Venus en France pour subvenir aux besoins de leur famille restée au Maghreb, ces travailleurs immigrés ont passé leur vie loin des leurs, dans nos usines ou sur nos chantiers, contribuant à la prospérité d'un pays qui n'a pas su leur faire de place. Un jour, un jeune « Français de souche » (David Arribe) fait irruption dans le foyer Sonacotra au sein duquel ces ouvriers à la retraite ont, pour diverses raisons, décidé de finir leurs jours. C'est le début d'une fable initiatique qui nous plonge au sein de l'intimité de ces êtres que la France veut oublier. *« Il faut respecter la pudeur, la fierté et la noblesse de ces ancêtres*, déclare l'auteur et metteur en scène Nasser Djemaï, *et aussi, avec délicatesse, brancher le détonateur et faire exploser des moments de vérité, avec toute la violence, la cruauté et la drôlerie qui s'imposent.* » Tout est dit.

Porter notre regard sur des oubliés de l'histoire

Coups de gueule, coups de main, éclats de rire, fantômes surgissant du passé, parties de dominos autour d'une table en formica... Évitant les clichés et les facilités sentimentales qui pourraient alourdir ce type de projet, Nasser Djemaï crée un théâtre du quotidien, un théâtre du sensible qui porte un éclairage plein de finesse sur ces hommes habituellement cantonnés à l'ombre. Rien n'est jamais forcé, dans ce spectacle à haute valeur politique. Aucune réplique ne vient jamais nous faire la morale. Servi par une troupe de comédiens exemplaires, *Invisibles* (texte édité chez Actes Sud-Papiers) nous touche au cœur. Qu'il est joyeux, en ces temps de crispations et de dérives discriminatoires, d'assister à un spectacle d'une humanité aussi simple, aussi essentielle. Ces Chibanis nous font rire, nous émeuvent, nous ramènent aux évidences de problématiques de vie pourtant complexes. « *La misère, ça n'a jamais fabriqué des frères* », confesse l'un de ces hommes. Le théâtre, lui, lorsqu'il touche à cet endroit de plénitude et d'équilibre, peut avoir cette vertu.

Manuel Piolat Soleymat

Invisibles.

© Philippe Delacroix

Théâtre des Quartiers d'Ivry- CDN du Val-de-Marne, Manufacture des Œillets, La Fabrique-salle Adel Hakim, 1 Place Pierre Gosnat, 94200 Ivry-sur-Seine. Du 28 janvier au 13 février, du mardi au vendredi à 20h30, samedi à 18h, dimanche à 17h. Tél : 01 43 90 11 11. Spectacle vu à la MC2 Grenoble en décembre 2012. Durée : 1h30.

Critique

Zugzwang

EN TOURNÉE / ÉCRITURE ET MISE EN SCÈNE COLLECTIVE DU **GALACTIK ENSEMBLE**

Dans sa deuxième création, *Zugzwang*, le Galactik Ensemble continue d'explorer avec son langage circassien le rapport de l'homme à son environnement. Dans sa recherche du point de bascule, de déséquilibre, le collectif tombe... dans la facilité.

Avec le spectacle *Optraken*, le Galactik Ensemble s'affirme en 2017 dans le paysage circassien avec une pratique singulière de l'acrobatie. Fruit d'une écriture à cinq corps et autant d'esprits, cette première création, qui rencontre un vif succès, donne à voir les cinq artistes aux prises avec une série de dispositifs sortis de leur vif imaginaire commun. Avec humour et invention, ils explorent ainsi une situation physique précise : le rétablissement de l'équilibre après un moment d'instabilité. Avec *Zugzwang*, le collectif au nom d'outre-terre poursuit cette recherche. L'accident, cette fois encore, est au cœur d'un questionnement du rapport de l'homme à son environnement, hostile. Les trébucheurs volontaires ont toutefois la maladresse beaucoup moins heureuse qu'à leur première tentative. Comme l'indique son titre – « zugzwang », aux échecs, signifie littéralement « coup contraint » –, le Galactik Ensemble met en place pour son deuxième spectacle un cadre trop précis, trop rigide pour l'univers foisonnant qu'il a prouvé être capable de déployer.

Cirque domestique

Au centre d'un décor d'appartement très réaliste, juste un peu petit pour donner une parfaite illusion de réalité, un fatras d'objets divers, pour certains déglingués, évoque une catastrophe récente. Pas trace d'humains sur ce mini-plateau posé au centre de la scène plongée par ailleurs dans l'obscurité. Auraient-ils tous succombés ? Pas tout à fait. De derrière les parois recouvertes d'un papier peint rétro, des hommes déguisés en objets domestiques – l'un en rideau de porte, un autre en tête de cerf empaillé, un autre encore en toile cirée... – font plus ou moins discrètement leur apparition. Contraints par leurs encombrants costumes, ils se livrent à une cérémonie du thé des plus renversantes. Au sens propre uniquement, car d'emblée, l'environnement dans lequel se placent les cinq circassiens fait sentir ses limites. En choisissant d'ancrer leur quête de déséquilibre dans un espace familier, le Galactik Ensemble se détourne des lointaines galaxies que son nom laisse miroiter. Il se prive aussi de la force de la métaphore, qu'il maniait si bien dans *Optraken*. Le manque est d'autant plus criant qu'il se répète à de très nombreuses reprises : en optant pour une construction mosaïque, le groupe nous donne à voir ses failles comme au kaléidoscope. Les contraintes ont beau varier d'un tableau à l'autre, elles le font de manière trop minime pour permettre aux artistes d'apporter des réponses acrobatiques très intéressantes et variées aux menaces qui leur sont faites. Entre cirque et théâtre, le langage de *Zugzwang* ne choisit pas, mais il ne prend pas non plus de risques. Dans ses pénates, il repose tranquille.

Il illustre, et jamais ne bouleverse.

Anaïs Heluin

Zugzwang du Galactik Ensemble.

© Martin Argyroglo

Le 4 février aux **Bords de Seine – Théâtre à Juvisy-sur-Orge**, du 8 au 9 février à **Espaces Pluriels à Pau**, le 12 février au **Théâtre Roger Barat à Herblay**, le 25 février à **Les Quinconces-L'Espal au Mans**, le 3 mars au **3T, Théâtre à Chatellerault**, les 10 et 11 mars à la **Plateforme 2 pôles cirque en Normandie**, etc. Spectacle vu au Théâtre 71 à Malakoff / galactikensemble.com/tournees

Critique

Le Malade imaginaire, ou les noces de Molière et Charpentier

EN TOURNÉE / TEXTE DE **MOLIÈRE** / MUSIQUE DE **MARC-ANTOINE CHARPENTIER** / MISE EN SCÈNE **VINCENT TAVERNIER** / DIRECTION MUSICALE **HERVÉ NIQUET** / CHOR. **MARIE-GENEVIÈVE MASSÉ**

Vincent Tavernier et Les malins plaisirs, Le concert spirituel sous la houlette d'Hervé Niquet et Marie-Geneviève Massé avec L'Éventail font revivre toute la richesse du genre de la comédie-ballet dans *Le Malade imaginaire*.

Pour la première fois depuis 1995, *Le Malade imaginaire* de Molière est donné dans son intégralité, tant pour le texte que pour la musique de Charpentier – qui a été rééditée par Catherine Cessac, avec le soutien du CMBV. La compagnie Les Malins Plaisirs, les danseurs de L'Éventail et les musiciens du Concert spirituel joignent leurs forces pour ressusciter le foisonnement originel d'une pièce créée pendant le Carnaval de 1673, sans avoir besoin d'œillades appuyées à notre époque pour restituer son intemporelle actualité. Dans le décor de panneaux mobiles déplacés à vue, dessiné par Claire Niquet, Vincent Tavernier réactive l'opposition entre la claustration hypocondriaque d'Argan et la rumeur festive de la ville en toile de fond, dans l'esprit de la fluidité dramaturgique de l'ouvrage. Conçus par Erick Plaza-Cochet, les costumes prolongent cette dialectique, entre la sobriété du logis du souffreteux et la fantaisie colorée des numéros musicaux. Disciple de Francine Lancelot, Marie-Geneviève Massé revisite les codes de la danse baroque, qui s'appuie sur le dynamisme gestuel de la jambe et du pied.

Alchimie comique

Le croisement des genres, à l'exemple de l'intermède de Polichinelle ou encore dans la parodie médicale finale, nourrit une veine satirique qui ne recherche pas d'emphase décalée. Cette lisibilité du jeu se retrouve dans la déclamation des comédiens des Malins plaisirs, s'attachant à la caractérisation quasi archétypale des personnages et des situations, entre l'obstination bougonne de l'Argan de Pierre-Guy Cluzeau, la fraîcheur malicieuse et astucieuse de la Toinette campée par Marie Loisiel, la noble candeur de Juliette Malfray en Angélique et les calculs de la Béline de Jeanne Bonenfant. Les seconds rôles ne sont pas en reste, avec la vigueur ratiocinante du Béralde de Laurent Prévôt ; Quentin-Maya Boyé et Benoît Dallongeville forment un truculent duo père-fils Diafoirus, quand Nicolas Rivals fait tonner l'aplomb de Purgon. Le sel comique se révèle contagieux jusque dans les pupitres – instrumentaux et vocaux – du Concert spirituel, à l'exemple des effets percussifs ludiques de Laurent Sauron, avec la bénédiction d'Hervé Niquet, qui n'oublie pas une inspiration mélodique déliée témoignant d'une assimilation originale par Charpentier des canons italiens. Une recréation vivante, où théâtre et musique font symbiose, qui a peut-être pour seul inconvénient sa relative longueur.

Gilles Charlassier

La parodie de l'intronisation médicale, scène finale du *Malade imaginaire*.

© Hélène Aubert

En tournée, du 22 janvier au 3 février 2022 au **Théâtre Graslin, Nantes** ; les 4 et 5 mars 2022 au **Grand Théâtre, Angers** ; du 18 au 20 mars 2022 à l'**Opéra de Reims** ; les 7 et 8 avril 2022 à l'**Atelier lyrique de Tourcoing** ; les 18 et 19 juin 2022 à l'**Opéra Grand Avignon**. Spectacle vu à l'Opéra de Massy. Durée : 3h55 entracte inclus / lesmalinsplaisirs.com

Critique

Le Tartuffe

EN TOURNÉE / TEXTE DE **MOLIÈRE** / MISE EN SCÈNE DE **GUILLAUME SÉVERAC-SCHMITZ**

Maîtrisant ses audaces, le metteur en scène Guillaume Séverac-Schmitz donne une nouvelle jeunesse à cette pièce d'anthologie du répertoire classique. Une troupe de comédiens en herbe d'un engagement et d'une énergie exemplaires sert ses intentions avec panache.

La principale qualité de cette mise en scène est de donner à voir la modernité intrinsèque de ce puissant chef-d'œuvre dramatique de façon disruptive, avec beaucoup d'inventivité et d'élégance. La familiarité qui nous lie à cette tragi-comédie est défaite, ouvrant la possibilité d'une redécouverte. Suivant le fil rouge de la pièce, celui d'une famille au sein de laquelle l'arrivée de l'imposteur sert, non sans mal, de révélateur, Guillaume Séverac-Schmitz met l'accent sur l'à peine croyable aveuglement et l'imbécilité d'Orgon, ce père archétypal, représentatif d'un système patriarcal non moins aveugle et imbécile. La contextualisation choisie permet non seulement de faire valoir le rôle tenu par Orgon dans cette grande comédie baroque mais aussi de valoriser la part prise par toutes les autres figures, dont, très significativement, celle du frère d'Orgon, Cléante, voix de la raison.

Une mise en scène actuelle, inspirée et relevée

En toute cohérence, ce parti pris rencontre avec bonheur l'esprit de troupe requis par le dispositif qui a permis à la création de voir le jour, celui de l'AtelierCité mis en place par le Théâtre de La Cité, Centre Dramatique National de Toulouse Occitanie, pour favoriser l'émergence et mettre sur la voie de la professionnalisation de jeunes comédiens talentueux. Quentin Rivet (Tartuffe), Christelle Simonin (Mariane), Marie Razafindrakoto (Elmire), Fabien Rasplus (Orgon), Angie Mercier (Damis), Matthieu Carle (Cléante, Valère), Jeanne Godard (Dorine), incarnant tous, par ailleurs, d'autres personnages, servent crânement leurs rôles respectifs avec l'énergie, la spontanéité et l'audace des premiers commencements, qualités doublées d'une belle maîtrise des effets qui met en joie. La sobriété du décor, où seule la suspension de deux lustres baroques rappelle l'époque, leur permet d'évoluer sans contraintes pour faire pleinement place au jeu. Revisitées, les scènes d'anthologie, celles de la séduction de Tartuffe dont Elmire est la proie, de la dispute amoureuse de Valère et Marianne, d'Orgon sous la table, réservent – innovantes dans l'actualité de leur approche – de très belles surprises. Le nouveau relief donné à la pièce trouve également, dans les parenthèses oniriques et poétiques qui ponctuent le spectacle, de bien beaux arguments.

Marie-Emmanuelle Dulous de Méritens

Les jeunes interprètes, membres de la troupe éphémère 2020- 21 de l'AtelierCité.

© Éric Damanio

En tournée : Février 2022 : Du 2 au 5 au **Cratère, Scène Nationale d'Alès**, les 10 et 11 au **Théâtre Scène des Trois Ponts, Castelnaudary**, les 17 et 18 à la **Salle du Jeu du Mail, Pamiers** // Mars 2022 : Les 10 et 11 à **L'Odyssée, Scène conventionnée de Périgueux**, le 19 à **L'Astrada, Marciac** // Avril 2022 : les 5 et 6 au **Théâtre d'Angoulême - Scène Nationale**, du 12 au 14 au **Points Communs, Nouvelle Scène Nationale de Cergy-Pontoise/Val d'Oise** // Mai 2022 : Les 16 et 17 au **Théâtre de Châtillon**. Spectacle vu au Théâtre de l'Olivier (Istres) le mardi 11 janvier 2022.

Critique

Le Périmètre de Denver

CENTQUATRE-PARIS ET CENTRE POMPIDOU / TEXTE ET MISE EN SCÈNE **VIMALA PONS**

On attendait avec impatience la nouvelle création de Vimala Pons, artiste surdouée qui trace sa route entre les lignes. *Le Périmètre de Denver* est son premier spectacle en solo.

Il n'y a que Vimala Pons pour incarner sur scène une Angela Merkel qui raconte dénudée sa rencontre avec une conseillère d'orientation, tout en maintenant un énorme cairn de rochers factices en équilibre sur sa tête. L'artiste touche-à-tout et facétieuse, comédienne de théâtre et de cinéma, circassienne, musicienne, commence son spectacle tambour battant. En forme de clin d'œil au précédent, *Grande*, elle effeuille à toute vitesse les multiples couches de vêtement qui la transforment en bibendum, racontant qu'elle regrette d'avoir trop pensé à sa carrière (d'où les pierres sur la tête), ce qui l'a menée à répéter sans cesse la même chose (enlever ses vêtements), le tout avec sur le visage le masque en latex de l'ex-chancelière allemande. Début tonitruant qui introduit aussi la trame de son spectacle : la recherche du meurtrier de Stéphane Dosis, troll professionnel, assassiné dans sa chambre d'hôtel de thalassothérapie. Une idée cocasse bien qu'inspirée d'un fait divers réel, qui sert avant tout à passer en revue les personnages suspects dans une sorte d'interrogatoire, où chacun est amené à mentir et à entrer ainsi dans ce fameux « périmètre de Denver ». Cet espace dans lequel il faut devenir un autre pour maintenir vivante la dimension parallèle que le mensonge contribue à créer.

« Nous vivons dans l'oubli de nos métamorphoses »

Après *Grande*, spectacle inoubliable qui entre autres motifs relatait leur rupture, Tsirihaka Harrivel - qui est collaborateur artistique de ce spectacle - et Vimala Pons se sont encore séparés. Il vient de jouer son solo et Vimala Pons se lance à son tour. L'ombre de leur histoire commune plane sur les deux soli, ici notamment à travers quelques aphorismes, fussent-ils parfois attribués au dalaï-lama. Vimala Pons pratique l'art du collage, de la superposition et de l'accumulation, se transforme en chacun des personnages de son enquête. Un assureur, un hydrothérapeute canin, un responsable de la sécurité... Elle fonce sans qu'on comprenne forcément où elle nous mène. Au spectateur de bâtir les ponts dans cette revue de suspects mi-Columbo mi-Cluedo, secondes peaux dont elle se défait à chaque fin de témoignage, allongeant leur dépouille costumée à ses pieds. À force, cependant, le procédé se répète davantage qu'il ne s'approfondit et l'effet de surprise vient petit à petit à manquer. Ses personnages sont souvent âgés, comme revenus de la vie. Quelque chose de lent, d'une certaine gravité, s'affirme ici même si les horloges qui décomptent le temps continuent de rappeler l'urgence de vivre. « *Nous vivons dans l'oubli de nos métamorphoses* » dit Vimala. Ce spectacle est à la fois à la fois le produit de sa formidable énergie et celui d'un meurtre, de deuils et de mues.

Éric Demey

Vimala Pons est de retour avec une création solo, *Le Périmètre de Denver*.

© Vimala Pons

Centre Pompidou, 75004 Paris. Du 10 au 12 février. Tél : 01 44 78 12 33. **Le CENTQUATRE-PARIS**, 5 rue Curial, 75019 Paris. Du 16 au 26 février à 20h30. Relâche dimanche et lundi. Tél. : 01 53 35 50 00. Durée : 1h30. Spectacle vu au CDN d'Orléans à l'occasion du festival Soli.

LES ABBESSES / D'APRÈS ***MEURSAULT CONTRE-ENQUÊTE*** **DE KAMEL DAOUD** / MISE EN SCÈNE **NICOLAS STEMANN**

Contre-enquêtes

Partant de *Meursault contre-enquête*, de l'auteur algérien Kamel Daoud, Nicolas Stemann questionne les relations qui unissent les cultures maghrébines et européennes.

Contre-enquêtes.

© C Willnart

On dit de lui qu'il est l'une des voix les plus singulières de la littérature francophone. Connu pour s'engager contre la radicalisation religieuse, ainsi que contre l'hypocrisie postcoloniale, Kamel Daoud a écrit *Meursault contre-enquête*, roman qui donne la parole au frère de l'*Arabe* tué dans *L'Etranger* d'Albert Camus. S'inspirant de ce texte publié en 2014, le metteur en scène allemand Nicolas Stemann crée un spectacle au sein duquel deux personnages (l'un d'origine maghrébine, l'autre de parents pieds-noirs) se disputent le statut de victime. Une façon de réinterroger le poids de l'histoire pour inventer un autre présent.

Manuel Piolat Soleymat

Les Abbesses, 31 rue des Abbesses, 75018 Paris. Du 2 au 12 février. Tél : 01 42 74 22 77.

danse

Entretien / Julie Nioche

Doers

ATELIER DE PARIS / CDCN / CHORÉGRAPHIE **JULIE NIOCHE**

Pour cette création, Julie Nioche s'empare de *PA RT*, pièce créée en 1978 par Lisa Nelson avec Steve Paxton. Un travail de mémoire et de fiction qui change notre rapport à l'improvisation.

***Doers* repose sur une danse improvisée de Lisa Nelson et Steve Paxton. Comment l'avez-vous abordée ?**
Julie Nioche : En 2018, j'ai retrouvé cette pièce pour un projet de Laurent Pichaud et Rémy Héritier, qui me demandaient de présenter deux minutes de répertoire. J'y ai répondu en présentant deux minutes de danse improvisée… Je l'ai apprise sur une vidéo en libre accès, car Steve et Lisa ont mis à disposition la plupart de leurs ressources, de leurs savoirs, de leurs pièces et de leurs pratiques, de façon libre et ouverte. Cette démarche me parle beaucoup, car elle pose la question de ce qui fait œuvre, et celle de Steve comme de Lisa n'ont pas la morphologie d'une œuvre scénique.

Pourquoi avoir voulu en faire votre propre création chorégraphique ?
J. N. : Je me suis dit qu'il y avait quelque chose à faire de l'ordre de l'enquête, sans être une spécialiste de Lisa Nelson et de Steve Paxton. Au début, j'avais en tête le mot hommage, mais je suis davantage arrivée à la notion de compostage et d'écho. Autour de cette pièce mais surtout de leur positionnement politique, éthique, social, en tant qu'artistes et en tant que citoyens. Tout cela me touche. J'ai eu envie de savoir comment cette pièce nous regardait aujourd'hui, dans un partage avec les spectateurs. J'ai voulu remettre au centre l'improvisation, le rapport à nos intuitions, à nos savoir-faire. Je fais émerger la place que peut avoir l'improvisation aujourd'hui dans nos vies : ces espaces où chacun va mettre sa goutte d'eau, sa spécificité, son unicité dans ce qu'il est en train de faire. Cela concerne tout le monde. On improvise tous ; on pourrait parler d'adaptabilité, mais c'est plus fin que ça : c'est de l'ordre de la créativité, de l'inventivité, de l'intuition. Il s'agit de composer avec sa liberté et d'avoir confiance. Cette pièce me pose la question : qu'est-ce que je fais, moi ?

Ce que l'on retrouve dans le titre…
J. N. : Steve Paxton disait qu'il était un faiseur, et non un parleur ou un penseur. Le point de départ du projet, c'est vraiment : qu'est-ce que tu fais, de quoi es-tu capable, que peut la danse ? Cette question a toujours été prégnante chez moi, elle fait le lien entre une position citoyenne et ma pratique de la danse.

Julie Nioche avec Laurent Cebe, dans les pas de Lisa Nelson et Steve Paxton.
© E. Deguin

« J'ai voulu remettre au centre l'improvisation, le rapport à nos intuitions, à nos savoir-faire. »

Elle fait aussi le lien à l'improvisation comme système d'écriture qui n'est pas valorisé : c'est une chose non reproductible qui échappe, qui n'est pas dans un système de compréhension, de logique et de reconnaissance, mais qui va faire appel à la responsabilité de celui qui regarde. Mon enjeu est là : maintenir notre rapport à l'improvisation, ramollir cette frontière pour se connecter au sensible et à l'imaginaire plutôt qu'à la représentation et la performance.

Propos recueillis par Nathalie Yokel

Atelier de Paris / CDCN, Cartoucherie, 2 route du champ de manœuvre, 75012 Paris. Le 11 février 2022 à 20h30, le 12 à 17h. Tél. : 01 417 417 07 / atelierdeparis.org

CENTRE CULTUREL HOUDREMONT / CHOR. **MÉLANIE PERRIER**

Et de se tenir la main

En « virtuose de la relation », Mélanie Perrier offre une partition plurielle qui met en lumière et en beauté la simplicité d'un geste.

Beauté d'un geste aux multiples ambivalences.
© Compagnie 2minimum

Jamais on n'aura perçu plus grande étendue de possibles et de sensations dans le déploiement d'un seul, et - semble-t-il - si infime geste. Si « se tenir la main » fait partie d'un répertoire commun de la vie quotidienne, sa pluralité de sens prend une autre dimension à travers ce duo dansé par Yannick Hugron et Hugo Epié. Entre extrême tension, fluides spirales, ou franches accroches, leur danse est une exploration sensible et virtuose de ce contact capable de tout, comme révélé sous un nouveau jour. La vibration de la batterie live, les lumières qui sculptent l'espace, les voix des enfants en sous-texte passionnant… tout concourt à enrichir aussi bien le dialogue de corps à corps que le lien avec le spectateur qui, quel que soit son âge, en ressort happé.

Nathalie Yokel

Centre culturel Houdremont, 11 avenue du Général Leclerc, 93120 La Courneuve. Le 10 février 2022 à 10h et 14h30. Tél. : 01 49 92 61 61.

THÉÂTRE DU CHÂTELET / CHOR. **SALIA SANOU**

D'un rêve

Le chorégraphe burkinabé Salia Sanou engage douze interprètes dans une grande forme collective et galvanisante.

Exaltation des corps dans le rêve poétique et politique de Salia Sanou.
© Laurent Philippe

Salia Sanou est de ceux qui savent la puissance des rêves et la puissance de la danse. N'a-t-il pas porté, avec son complice Seydou Boro, l'utopie d'un Centre de développement chorégraphique au cœur de Ouagadougou ? Mais certains rêves se bordent encore d'illusions, semble-t-il nous dire en prenant pour point de départ le célèbre « *I have a dream* » de Martin Luther King. En réponse, sa pièce est une ode au combat, mais surtout à la vie et à la poésie à travers une célébration chantée et dansée, pour beaucoup portée par des femmes. La musique, composée par le Congolais Lokua Kanza, enlace de ses mélodies des chansons écrites par Capitaine Alexandre et Gaël Faye, vibrantes comme du cristal. La danse, tout aussi centrale, déploie son désir de liberté et d'égalité, depuis les champs de coton jusqu'au cabaret jazz, dans un élan de ré-enchantement du réel.

Nathalie Yokel

Théâtre du Châtelet avec le Théâtre de la Ville Hors les Murs, 1 place du Châtelet, 75001 Paris. Les 10 et 11 février 2022 à 20h, le 12 à 15h. Tél. : 01 42 74 22 77.

Entretien / Jann Gallois

Imperfecto

THÉÂTRE NATIONAL DE LA DANSE DE CHAILLOT / CHOR., MISE EN SCÈNE ET COSTUMES **JANN GALLOIS ET DAVID CORIA**

David Coria, étoile montante de la scène flamenca, et Jann Gallois, chorégraphe et danseuse surdouée qui hybride hip hop et contemporain, fusionnent leurs univers pour créer *Imperfecto*.

Comment avez-vous rencontré David Coria ?
Jann Gallois : C'est Didier Deschamps (directeur de Chaillot jusqu'à la saison dernière ndlr) qui nous a proposé cette création à quatre mains. Nous ne nous connaissions pas du tout et nous nous sommes tout de suite très bien entendus. Nous sommes de la même génération et avons des parcours assez similaires, marqués par le désir de s'émanciper de codes, d'une formation de musicienne classique de mon côté, du flamenco traditionnel du sien. David et moi aimons tous les deux les prises de risque, aller vers ce qui peut nous déstabiliser. Nous avons pris beaucoup de plaisir à créer ensemble.

Quelle est la thématique de cette création ?
J. G. : Nous avons décidé de travailler sur l'imperfection, de mettre en avant la fragilité qu'il y a en chacun de nous et d'en rire. Dans *Imperfecto*, nos deux personnages parlent de leurs défauts et tant bien que mal cherchent à trouver un équilibre pour se comprendre, pour se pardonner, ils partagent le désir profond de vivre ensemble un moment joyeux. Nous nous sommes basés pour cette création sur les sept péchés capitaux, il y a donc sept tableaux que nous interprétons en fusionnant nos univers. Nos gestuelles se marient très bien dans leur exigence rythmique, dans leur précision, dans leur puissance explosive et retenue. Cette fusion a été un outil de créativité évident et ce fut touchant de nous rendre compte que si nous avions deux esthétiques différentes nous parlions finalement la même langue.

Cette fusion se retrouve-t-elle également dans la musique ?
J. G. : Oui, il était important que la musique soit aussi représentative de nos deux univers. Trois musiciens virtuoses avec lesquels nous avons composé la partition du spectacle nous accompagnent sur scène. Il y a David Lagos qui est un chanteur flamenco d'une présence remarquable, le pianiste Alejandro Rojas qui transforme son instrument, recherche différentes sonorités à l'aide de divers outils, et le percussionniste Daniel Suarez qui travaille avec une batterie classique et toutes sortes d'objets de percussion. Nous sommes là aussi dans un voyage entre le flamenco et une pulsation qui peut être celle du hip hop ou de l'électro.

Propos recueillis par Delphine Baffour

Jann Gallois
© Agathe Pouponey

« Nous avons décidé de mettre en avant la fragilité qu'il y a en chacun de nous et d'en rire. »

Théâtre National de la Danse de Chaillot, 1 place du Trocadéro, 75016 Paris. Le 11 février à 20h30, le 12 à 21h30, le 13 à 15h30. Tél. 01 53 65 30 00 / theatre-chaillot.fr. Durée : 1h10.

Partenariats, contactez-nous / 01 53 02 06 60 ou la.terrasse@wanadoo.fr

Critique

Mosaïques

SALLE PLEYEL / CHOR. **JULIEN LESTEL**

La Compagnie Julien Lestel regroupe dix danseurs issus d'horizons différents où chacun peut révéler sa singularité tout en restant fidèle au style néoclassique-moderne. Elle reprend *Mosaïques*, un ballet sur la richesse de la diversité.

La compagnie Julien Lestel déploie de pièces en pièces une gestuelle originale qui déborde la frontière habituelle attribuée aux différents styles de danse. Ni classique, ni contemporaine, ni hip-hop, ni néo-classique, mais tout cela à la fois. En ce sens, elle s'inscrit sur les brisées des plus grands, qu'ils se nomment Jiří Kylián ou Wayne McGregor. Il faut dire que Julien Lestel, après une belle carrière dans les plus grands ballets européens, fait partie des chorégraphes français reconnus. *Mosaïques* est une pièce sur la diversité et exprime le souhait d'un monde qui ne « *tende pas vers l'uniformisation des individus mais qui, bien au contraire, reconnaisse la richesse de sa multiplicité.* » précise le chorégraphe. Le ballet s'ouvre sur une multitude de courses esquissées, de marches, de lignes où la musculature sculpturale des danseurs est mise en valeur. Tout ce qui agite les passions les plus hautes et les plus sensuelles est réuni dans une chorégraphie tout en énergie, en sensations, en virtuosité expressive. Tout se dit dans une magique simultanéité que seule la danse, détachée des contingences d'un récit linéaire, peut traduire.

Mosaïques.
© Lucien Sanchez

Maîtrise et animalité

Pour étayer le propos de *Mosaïques*, la gestuelle, très singulière, emprunte à toutes sortes de cultures leurs déhanchements, isolations, ondulations, avec des accents orientalisants. Les corps des danseurs, extrêmement travaillés, inventent des rituels, mais peuvent aussi se jeter dans une sorte de krump, ou de figures issues du hip-hop, au cours de solos époustouflants qui juxtaposent flexibilités extrêmes et qualités arrêtées. Des duos très sensuels, voire langoureux, comme celui qui réunit Alexandra Cardinale et Gilles Portes, ponctuent les mouvements pleins de fièvre. Des quintettes masculins bondissants, rapides, succèdent à des parties plus fluides, plus déliées et apaisées où le travail des bras se fait palpitant. *Mosaïques* met en valeur la singularité de chacun des danseurs dans une gestuelle athlétique et charnelle. Les lumières somptueuses de Lo-Ammy Vaïmatapako, déjà remarquées dans leur pièce précédente, *Dream,* ajoutent à la beauté de ce spectacle à la scénographie dépouillée.

Agnès Izrine

Salle Pleyel, 252 rue du Faubourg Saint-Honoré, 75008 Paris. Le 16 février à 20h. Tél : 01 86 47 68 43 / sallepleyel.com

Critique

Résonance

RÉGION / BONLIEU SCÈNE NATIONALE ANNECY / CHOR. **FRANÇOIS VEYRUNES ET CHRISTEL BRINK PRZYGODDA**

Avec *Résonance*, François Veyrunes accompagné de Christel Brink Przygodda explore le sacré et poursuit sa trilogie *Humain trop humain*.

François Veyrunes non confiait récemment à propos de *Résonance* : « *Il y a une démarche spirituelle dans ce travail. Quel est le rapport au sacré, à l'invisible ? Les danseurs comme toujours vont expérimenter l'ancrage mais plus encore la suspension.* » Sur scène, sept interprètes enchaînent des portés virtuoses devant un écran horizontal placé au-dessus d'eux, sur lequel sont projetées des images noires et blanches de nature stylisée. Ils jouent des poids et des contrepoids avec toute l'attention à l'autre que nécessite leur danse contact très exigeante. Les pieds ou les mains pointent le ciel telles des flèches de cathédrales, les corps bustes ouverts, bras tombant vers le sol s'élèvent à l'horizontal, les yeux se perdent au-delà des cintres. En duos, trios ou à sept, les courses et marches font place à d'impressionnants retournements des anatomies qui têtes au sol se plient avec lenteur et grâce.

Résonance de François Veyrunes et Christel Brink Przygodda.
© Thibault Lefébure

Humain trop humain

Deuxième volet de la trilogie *Humain trop humain* entamée avec *Outrenoir* et qui a pour objet « *d'articuler les liens entre le « je », le « nous » et ce qui nous dépasse* », *Résonance* continue d'interroger les relations humaines en s'appuyant sur la gravité. Ses danseurs impressionnent par leur engagement, par leur maîtrise du langage si particulier de François Veyrunes qui signe cette nouvelle pièce avec sa fidèle collaboratrice Christel Brink Przygodda. Mais est-ce à cause de la partition musicale, créée également par le chorégraphe, qui peine à convaincre avec ses irruptions brutales de la *Passion selon Saint-Jean* d'Arvo Pärt au cœur de pulsations électro, est-ce en raison d'un temps précieux de création volé à toute l'équipe par la litanie envahissante des cas contacts et cas covid ? *Résonance*, malgré quelques trouvailles et tableaux d'une grande beauté, manque de rythme et de relief.

Delphine Baffour

Bonlieu Scène nationale, 1 rue Jean Jaurès, 74000 Annecy. Le 10 février à 19h, le 11 à 20h30. Tél. 04 50 33 44 11. Durée : 1h05. Spectacle vu à sa création au Grand Théâtre de Grenoble. // Également le 4 mars au **Rive Gauche, St-Étienne-du-Rouvray**, le 15 mars au **Théâtre Molière, Sète**, le 3 mai au **Château Rouge, Annemasse**, les 8 et 9 décembre au **Grand Angle, Voiron**.

la terrasse

Vous êtes plus de 91 000 à nous suivre sur facebook

journal-laterrasse.fr

Critique

Miramar

BONLIEU, SCÈNE NATIONALE D'ANNECY / CHOR. **CHRISTIAN RIZZO**

À Bonlieu, Christian Rizzo crée *Miramar* pour dix danseurs, où il déploie une atmosphère fascinante et une chorégraphie subtile, qui engage tous les éléments au plateau. À travers ce paysage maritime obsédant, il esquisse des perspectives d'avenir sombres.

Il y a d'abord un solo, une danseuse qui fait virevolter sa chevelure lisse dans la pénombre. Anonyme, on ne distingue jamais vraiment son visage. Son attention est dirigée vers le fonds de la scène, qui l'appelle, la happe. Au plafond, un dispositif de néons mobiles fait onduler des nappes lumineuses sur des parcelles de son corps. Il les sublime au gré de ses gestes vifs, bras projetés dans l'espace ou passages au sol. En même temps, une atmosphère sonore se dessine, sourde, grésillante, qui évoque des paysages gris indéterminés. Puis neuf interprètes s'avancent en ligne sur le plateau, comme s'ils s'opposaient à elle, et deux strates humaines commencent à esquisser les contours de cette pièce. Toujours à travers une approche abstraite, Christian Rizzo fait à nouveau émerger des espaces fantastiques nimbés d'une aura mystique, comme c'était le cas dans le chamanique *une maison* (2019). Mais avec *Miramar*, on pensait qu'il voulait nous convier à profiter d'un bain de soleil au bord de l'océan à Biarritz. Que nenni.

Horizon sombre

Miramar a plus des allures de station balnéaire plongée dans un hiver post-apocalyptique que de vacances *farniente*. Grâce à une chorégraphie dense qui allie texture sonore mystérieuse, jeux de lumières mouvants, scénographie fascinante et gestes obsédants, cette pièce imprime durablement la rétine et l'âme. Sa danse est faite d'appels, qui animent des petits groupes de danseurs, faisant jaillir des fragments de chorégraphies, qui s'organisent les uns après les autres, parfois en simultané, dans l'espace. Son flux permanent nous berce, doux ressac ponctué de quelques flashs lumineux qui nous pénètrent telle une onde, et ce flux fait frissonner l'intérieur. Puis il y a cette relation renversée à la scène, qui nous place derrière l'action, dans la même direction que les interprètes qui contemplent en silence le fond. Ils se tiennent comme des âmes égarées, le regard aspiré par le magma noir. Une contemplation calme de la catastrophe, qui nous happe entièrement. Difficile de ne pas voir dans cet océan lugubre le désastre écologique, la montée des eaux, la destruction de la faune marine. Mais aussi un horizon incertain, bouché et gluant, où l'entraide et le collectif seraient peut-être la seule option. Expérience à la fois intime et collective, *Miramar* continue de nous hanter bien après le temps de la représentation.

Belinda Mathieu

Les interprètes de *Miramar* de Christian Rizzo.
© Marc Domage

Théâtre de Nîmes, 1 Pl. de la Calade, 30000 Nîmes. Les 11 et 12 février à 20h. Tél : 04 66 36 65 00. Spectacle vu le 13 janvier à Bonlieu, scène nationale d'Annecy. Durée : 1h05. // Également à l'**Opéra de Lille**, le 5 mars à 18h et le 6 mars à 16h ; au **Théâtre de Lorient, Centre dramatique national**, du 18 au 19 mars à 20h ; au **CENTQUATRE-PARIS**, du 11 au 14 avril à 21h ; au **Bateau Feu Scène Nationale Dunkerque**, le 3 mai à 20h ; à **L'Archipel, scène nationale de Perpignan**, les 9 au 10 juin.

focus

Festival Everybody, tous les corps investissent le Carreau du Temple

Féminisme, nouveaux modèles de masculinité mais aussi personnes racisées ou validisme, nos sociétés sont agitées par de profondes réflexions et de multiples tensions qui toutes concernent en premier lieu le corps. Mais que nous disent les artistes à propos de ce corps contemporain ? Le Carreau du Temple lance le *Festival Everybody* et leur donne la parole pour six jours passionnants de spectacles, ateliers de pratiques corporelles, expositions et débats.

Entretien / Sandrina Martins

Par la représentation et la pratique, interroger les corps d'aujourd'hui

Directrice générale du Carreau de Temple, Sandrina Martins lance le *Festival Everybody*.

Quelles sont les raisons qui vous ont amenée à créer ce nouveau festival sur les corps contemporains ?

Sandrina Martins : Nous en avons besoin ! Nous sommes entrés dans une époque où la question fondamentale est celle de la réappropriation des corps. Je ne suis pas la seule à le penser, il y a beaucoup de travaux de recherches à ce sujet. Il m'a donc paru important de créer un temps fort sur cette thématique. Nous utilisons tous les espaces du Carreau du Temple pour interroger pendant six jours les multiples facettes de cette grande question centrale, à travers les représentations des artistes mais aussi les pratiques corporelles.

Quels sont les spectacles que vous y proposez ?

S. M. : Les artistes invités traitent très directement de la problématique que nous venons d'évoquer. *De Françoise à Alice* de Mickaël Phelippeau et le puissant *Seeking Unicorns* de Chiara Bersani abordent la question du handicap. Rébecca Chaillon, que je considère comme l'Angelica Liddell française, interroge dans *Carte Noire nommée Désir* l'hyper sexualisation des corps des femmes noires, comme le fait Cherish Menzo en évoquant avec *Jezebel* les clips de rap. Annabel Guérédrat propose *I'm a Bruja*, une pièce chorégraphique que l'on peut qualifier d'écoféministe. Et enfin Trân Tran, qui se décrit comme une personne non genrée, présente une performance très drôle intitulée *Here & Now*. En deux soirées, le public a la possibilité de voir ces six spectacles et de voguer ainsi à travers des univers très différents.

Sandrina Martins
© NC OJ agence Coolhuntparis

« Nous sommes entrés dans une époque où la question fondamentale est celle de la réappropriation des corps. »

Le deuxième axe du festival Everybody concerne les pratiques corporelles.

S. M. : Oui, la représentation du corps et la pratique vont ensemble, se réapproprier son corps c'est aussi le travailler. Nous proposons donc des cours tous les jours, du matin jusqu'à 18h30. La première heure est consacrée à la formation du danseur. J'avais envie de proposer aux professionnels, qui ont souffert de ne pouvoir s'entraîner pendant les périodes de confinement, un training gratuit avec un chorégraphe, comme notamment Thierry Micouin. Puis vient un cours de yoga qui lui est ouvert à tous – l'un d'entre eux sera donné par Myriam Gourfink. L'après-midi nous proposons du voguing, du Krump, de la HoopDance, différents cours pour adultes et enfants, et en fin de journée des cours géants. L'idée est que chacun puisse venir regarder les œuvres, prendre un cours, puis enchaîner sur une série de trois pièces. Le dimanche il n'y a pas de spectacle mais le grand *ball voguing* de Lasseindra Ninja.

Vous proposez également des expositions, des documentaires. Est-ce important pour vous d'aborder cette question du corps à travers différents médias ?

S. M. : Mon expérience m'a permis de faire une large incursion dans l'art contemporain et les arts visuels qui sont pour moi très importants. Je trouve que les artistes qui viennent de ce champ sont en avance sur les questions de société. Le fait qu'*Everybody* occupe la Halle pendant six jours me permet d'inviter des photographes, des designers, des cinéastes, de montrer comment ils traitent de cette thématique du corps contemporain. Hélène Jayet, une très belle artiste, sera notamment présente avec son installation *Colored Only* et Charlie Le Mindu, qui est un coiffeur et perruquier génial, va créer spécialement pour le festival une œuvre monumentale. Et s'il ne s'agit pas d'art visuel, je tiens également à dire que l'autrice et chercheuse Camille Froidevaux-Metterie, que je trouve passionnante et qui a publié récemment au Seuil *Un corps à soi*, participera le samedi à une rencontre avec Lauren Bastide.

Propos recueillis par Delphine Baffour

De Françoise à Alice

Un délicat portrait chorégraphique signé Mickaël Phelippeau.

© Philippe Savoir
De Françoise à Alice de Mickaël Phelippeau.

Françoise et Alice Davazoglou sont mère et fille. La première est dite valide, la seconde porteuse de trisomie 21. Ensemble elles ont fondé ART21, une association qui propose à des personnes avec et sans handicap mental de partager la pratique de la danse. Nourri par les nombreux échanges qu'il a eus avec les deux femmes, Mickaël Phelippeau brosse leur portrait éminemment sensible.

Delphine Baffour

Les 18 et 19 février à 19h.

Jezebel

Cherish Menzo libère les femmes-objets des clips de rap dans un solo magnétique.

© Anneliese Verheist
Jezebel de Cherish Menzo.

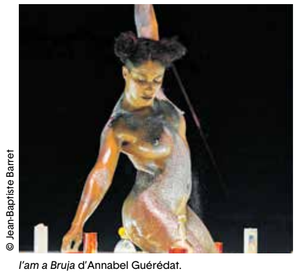
Performeuse captivante, Cherish Menzo explosait dans *Sorry, But I Feel Slightly Disidentified* … de Benjamin Kahn qui interrogeait les stéréotypes. Fascinée par la question de la représentation, la néerlandaise met en scène dans son solo *Jezebel* les danseuses hyper sexualisées, souvent noires, qui ondulaient autour des rappeurs dans les années 1990 et 2000. En incarnant Jézabel, femme fatale biblique, elle subvertit l'image raciste de celles qu'on appelle les « video vixens » et questionne la façon dont elles peuvent se redéfinir.

Belinda Mathieu

Les 18 et 19 février à 20h30.

I'am a Bruja

Annabel Guérédrat incarne cinq sorcières modernes.


© Jean-Baptiste Barret
I'am a Bruja d'Annabel Guérédat.

Ce sont cinq métamorphoses, cinq sorcières qu'Annabel Guérédrat déploie sur le plateau. Tantôt en combinaison moulante, tantôt nue recouverte de paillettes, la chorégraphe martiniquaise rend hommage aux brujas modernes qui lui sont chères : de la rockeuse Nina Hagen à la philosophe Elsa Dorlin en passant par l'autrice afro-féministe bell hooks. Une réinterprétation de rituels magico-religieux afro-caribéens pour faire exploser sur scène une puissance féminine.

Belinda Mathieu

Les 18 et 19 février à 22h. Avec le festival Jerk Off.

Seeking Unicorns

Les corps politiques et imaginaires de Chiara Bersani.

© Roberta Segata courtesy Centrale Fies
Seeking Unicorns de Chiara Bersani.

Remarquée en tant qu'interprète dans le célèbre *Gala* de Jérôme Bel, la performeuse italienne revient marquer nos esprits. De petite taille du fait de son ostéogenèse imparfaite, elle nous plonge dans un imaginaire qui ne laisserait aucune petite fille de marbre. Avec elle, la licorne devient le symbole d'une vulnérabilité. Revêtant les atours de cet animal fabuleux, elle cherche une humanité perdue à partager, dans la délicatesse et la simplicité de gestes subtilement tenus.

Nathalie Yokel

Les 21 et 22 février 2022 à 18h30.

HERE & NOW

Pourquoi partager l'espace-temps théâtral par Trân Tran.

© Julien Gremaud
HERE & NOW de Trân Tran.

Artiste pluridisciplinaire suisse, Trân Tran a réussi le tour de force d'un solo inclassable. Autant actrice que danseuse, elle place le spectateur au cœur de son dispositif : à lui de dire quelle motivation le pousse à partager l'expérience d'une représentation, en appui sur différentes possibilités annoncées sur écran. Maîtrisant l'improvisation, elle joue du tac au tac et nous renvoie de belle façon la joie et la portée symbolique de se rendre au spectacle.

Nathalie Yokel

Les 21 et 22 février 2022 à 19h30.

Carte Noire nommée Désir

Une déferlante signée Rébecca Chaillon, artiste pluridisciplinaire engagée.

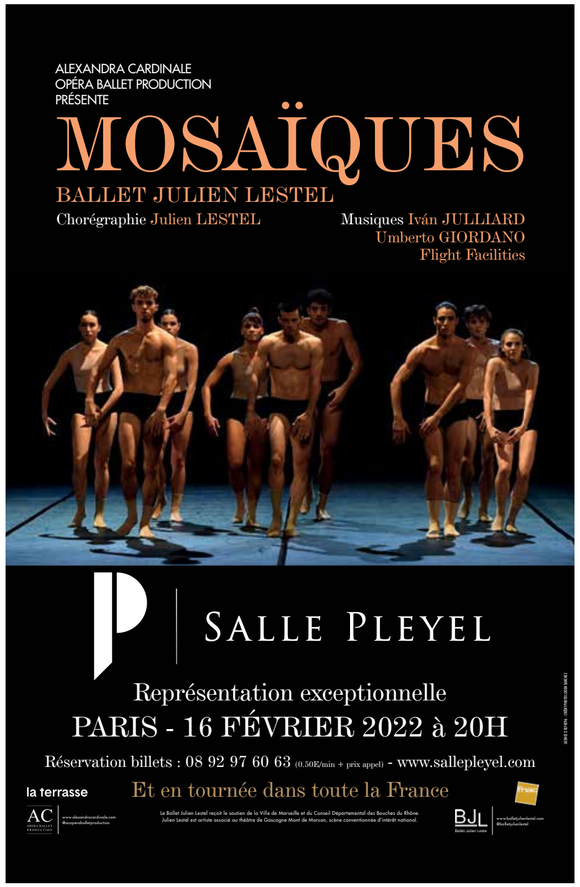
© Marikel Lahana
Carte Noire nommée Désir de Rébecca Chaillon.

Le titre est une référence directe au café, au corps noir et au colonialisme, que Rébecca Chaillon superpose en compagnie de sept autres femmes noires. Elles forment une communauté où leurs corps et leurs vécus deviennent autant d'étendards. Entre hyper sexualisation, confrontation aux modèles dominants et aliénation par l'Histoire, elles voyagent et métamorphosent leurs puissances.

Nathalie Yokel

Les 21 et 22 février 2022 à 21h.

Festival Everybody
1re édition du 18 au 23 février 2022.
Le Carreau du Temple
4 rue Eugène Spuller, 75003 Paris.
Tél : 01 83 81 93 30 / **carreaudutemple.eu**

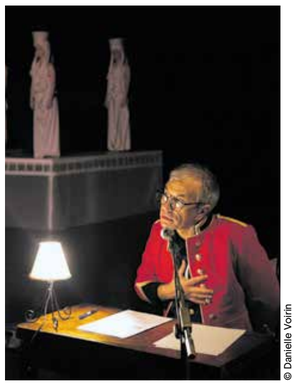


EN TOURNÉE / **L'ONDE DE VELIZY**

OVTR (On va tout rendre)

Avec *OVTR (on va tout rendre)*, Gaëlle Bourges met en scène le récit passionnant du pillage de l'Acropole et interroge la domination culturelle exercée par les anciennes puissances coloniales.

À l'origine d'*OVTR*, comme toujours avec Gaëlle Bourges, il y a une œuvre d'art. Monumentale cette fois puisqu'il s'agit de l'Érechthéion, l'un des temples érigés sur l'acropole d'Athènes, célèbre pour les six caryatides qui portent son entablement. En plongeant dans son histoire, on découvre lord Elgin, qui alors qu'il était ambassadeur britannique à Constantinople, préleva l'une de ces statues, comme de très nombreuses œuvres du Parthénon, pour agrémenter sa demeure écossaise. En plongeant dans celle de la chorégraphe, c'est le souvenir d'une carte postale reçue de Grèce à 15 ans et d'un chagrin d'amour qui refont surface. Mêlant vécu intime et incroyable feuilleton d'une spoliation artistique qui perdure encore aujourd'hui au sein même de l'Europe – la fameuse statue peut toujours être admirée au British Museum de Londres malgré des demandes répétées pour la rapatrier – Gaëlle Bourges nous donne à voir six caryatides qui se meuvent au ralenti, portant le poids de l'histoire, à entendre la correspondance de Lord Elgin par la voix de Gaspard Delanoë qui l'incarne au plateau, à


© Danielle Voirin

OVTR (on va tout rendre) de Gaëlle Bourges.

redécouvrir Les Beatles ou David Bowie mixés par Stéphane Monteiro sous le prisme de la domination culturelle britannique. Un récit passionnant et actuel au moment où le Parlement français a eu à se prononcer sur la restitution de biens culturels africains et alors que Neil MacGregor, directeur du British Museum jusqu'en 2015, déclarait il y a quelques années avec une condescendance rare : « *À Athènes le musée s'occupe de l'histoire locale, le British Museum s'occupe de l'histoire mondiale* ».

Delphine Baffour

L'ONDE de Vélizy, 8 bis Av. Louis Breguet, 78140 Vélizy-Villacoublay. Le 11 février 2022 à 20h30. Durée 2 h.En partenariat avec le Festival d'Automne. Rens : londe.fr

RÉGION / **THÉÂTRE DU CAPITOLE** / CHOR. **A. NAJARRO / C. SOTO / H. WANG & S. RAMIREZ**

Toiles Étoiles par le Ballet du Capitole

Antonio Najarro, Cayetano Soto et le duo Wang & Ramirez créent pour le Ballet du Capitole à partir de rideaux de scène de Picasso.

© Lennart Sjöberg

Honji Wang et Sébastien Ramirez créent *L'Après-midi d'un faune* pour le Ballet du Capitole.

Après avoir créé *Les Saltimbanques* la saison dernière, Kader Belarbi, directeur de la danse du Théâtre du Capitole, convie pour un deuxième volet de son cycle Picasso et la danse trois chorégraphes aux écritures fort différentes. Pour cette soirée intitulée *Toiles Étoiles*, il leur propose de remettre en jeu trois rideaux de scène créés par le peintre. Le *bailaor* et chorégraphe Antonio Najarro d'abord s'emparera de *Cuadro Flamenco* pour inventer un *Tablao* immergeant le public dans l'intimité d'une fête sévillane, au rythme du zapateado, du tango et du fandango. Puis Cayetano Soto mettra la fluidité de ses mouvements contemporains au service d'un *Train Bleu* qu'il imagine comme une symbiose entre passé et présent. Le duo hip-hop Sébastien Ramirez et Honji Wang enfin créera un *Après-midi d'un faune « qui donnera corps et matière à l'évocation des désirs et des rêves »*.

Delphine Baffour

Théâtre du Capitole, Place du Capitole, 31000 Toulouse. Tél. 05 61 63 13 13. Les 15, 16, 18 et 19 février à 20h, les 13 et 20 à 15h. Durée : 1h45.

LA BRIQUETERIE / CHOR. **EMMANUEL EGGERMONT**

All over Nymphéas

À la Briqueterie, Emmanuel Eggermont déploie pour cinq interprètes une réflexion subtile sur le motif, inspiré des célèbres nymphéas de Monet.

© Bart Grietus

La mise en scène de *All over Nymphéas* d'Emmanuel Eggermont.

Chorégraphe qui mêle audace et précision technique, Emmanuel Eggermont aime déployer des scénographies graphiques qui jouent sur des couleurs tranchées et des formes géométriques. Souvent inspiré de grandes œuvres picturales, il faisait référence aux denses monochromes noirs de Pierre Soulages dans Πόλις (Polis) en 2017 et avec *Aberration* en 2020, il explorait les possibilités du blanc, guidé par une formule de Kandinsky. Pour sa dernière pièce, *All over Nymphéas* il s'appuie sur une œuvre un peu plus figurative : la célèbre série de Monet, dont les fleurs se floutent au fil du temps. Il convoque cinq interprètes d'horizons différents au plateau, qui évoluent dans une combinaison imaginée comme un jeu de tarot de Marseille : abstraites comme les arcanes mineurs, qui font écho à des motifs géométriques, et plus figuratives tels les arcanes majeurs, galerie de personnages aux symboliques fournies et complexes. Ainsi, il évoque un Jardin d'Eden contemporain comme pour réenchanter notre monde en crise, à l'instar de Monet qui peignait ses nymphéas comme un symbole de paix, en réponse aux atrocités de la Grande guerre. A travers ce jardin fantastique, où se frottent des textures aussi visuelles et chorégraphiques que sonores, Eggermont interroge le motif, qu'il voit avant tout comme l'impulsion primordiale du mouvement.

Belinda Mathieu

La Briqueterie CDCN, 17 rue Robert Degert, 94407 Vitry-sur-Seine. Le 15 février à 20h30. Tél : 01 46 86 17 61. Dans le cadre du **Festival Faits d'hiver**. Durée : 50 minutes. // Également au **Festival le Grand Bain, Le Gymnase**, 5 rue du Général Chanzy, 59100 Roubaix. Les 8 et 9 mars à 20h. Tél : 03 20 20 70 30.

LA FILATURE / **OPÉRA DE STRASBOURG** / CHOR. **AMIR HOSSEINPOUR & JONATHAN LUNN**

Alice

Le Ballet de l'Opéra National du Rhin est en création mondiale avec le compositeur américain Philip Glass. Événement !

© Agathe Poupeney

Une Alice virevoltante sur la musique de Philip Glass.

Le célèbre personnage créé par Lewis Carroll au XIXe siècle n'est pas près de s'ankyloser ! Son univers fantasmagorique est aujourd'hui le point de rencontre pop et décalé entre des créateurs de haut vol, qui signent à plusieurs mains cette belle production : Philip Glass pour une composition musicale inédite, les chorégraphes Amir Hosseinpour (qui n'en est pas à sa première collaboration avec Glass et avec l'Opéra du Rhin) et son complice Jonathan Lunn, Anne Marie Legenstein pour la scénographie et les costumes, le vidéo-designer David Haneke et la comédienne et chanteuse Sunnyi Melles. On attend beaucoup de l'univers visuel et sonore de cette rencontre. Et l'on salue l'ambition d'une production issue du lyrique qui donne au corps et à la danse la place qu'elle mérite et les moyens d'une expression intrigante et joyeuse.

Nathalie Yokel

La Filature, 20 allée Nathan Katz, 68100 Mulhouse. Les 11 et 13 février 2022 à 20h, et le 12 à 15h et 20h. Tél. : 03 89 36 28 28. **Opéra de Strasbourg**, 10 place Broglie, 67000 Strasbourg. Les 18, 22 et 23 février à 20h, le 20 à 15h, et le 19 à 15h et 20h. Tél. : 0825 84 14 84.

THÉÂTRE LOUIS ARAGON – TREMBLAY-EN-FRANCE / CHOR. **FILIPE LOURENÇO / ALESSANDRO SCIARRONI**

Nocturne danse #40 / Gouâl / Save the Last Dance for me

Au Théâtre Louis Aragon, les chorégraphes Filipe Lourenço et Alessandro Sciarroni investissent des danses folkloriques viriles pour en livrer une version contemporaine.

© Claudia Borgia, Chiara Bruschini

Gianmaria Borzillo et Giovanfrancesco Giannini dans *Save the Last Dance for me* d'Alessandro Sciarroni.

Cette nocturne nous initie à deux danses traditionnelles, investies par la danse contemporaine : l'Allaoui et la Polka Chinata. La première est une danse martiale exclusivement masculine, née sur le Rif, région montagneuse entre le Nord du Maroc et l'Ouest de l'Algérie. Avec *Gouâl*, Filipe Lourenço, fervent pratiquant des danses folkloriques du Maghreb, en offre une interprétation subtile et exigeante, qui renoue avec la force du groupe. Puis *Save the Last Dance for me* fait jaillir la véhémence de la Polka Chinata, danse de salon bolognaise également masculine. Sur scène, deux danseurs virtuoses, guidés par le chorégraphe italien Alessandro Sciarroni, font renaître cette tradition pour nous entraîner dans un tournoiement infini et puissant. Deux hommage subtils et sensuels à ces danses masculines.

Belinda Mathieu

Théâtre Louis Aragon, 24 Bd de l'Hôtel de ville, 93290 Tremblay-en-France. Le 12 février à 19h. Tél : 01 49 63 70 58.

THÉÂTRE DU ROND-POINT / CHOR. **JEAN-CLAUDE GALLOTTA / PIERRE RIGAL**

Focus danse au Rond-Point

Pierre Rigal et Jean-Claude Gallotta investissent le Rond-Point pour deux semaines de danse.

© Joseph Caprio

Le Jour se rêve de Jean-Claude Gallotta.

Le Rond-Point célèbre la danse en invitant deux fidèles : Pierre Rigal et Jean-Claude Gallotta. Le premier présente *Même*, une drôle de comédie musicale qui voit s'agiter neuf performeurs danseurs. Ils répètent en boucle une même partition mais tout chavire lorsque l'un d'eux arrive en retard. Théâtre, concert et danse s'entremêlent alors dans une fête emplie de surprises où le burlesque le dispute à l'étrange. Le second rend hommage avec *Le Jour se rêve* à Merce Cunningham. Il convie pour ce faire le musicien Rodolphe Burger et la plasticienne Dominique Gonzales-Foerester qui invente les costumes et la scénographie. En trois tableaux entrecoupés de deux solos interprétés par Jean-Claude Gallotta lui-même, le Groupe Émile Dubois revient à la source de l'abstraction.

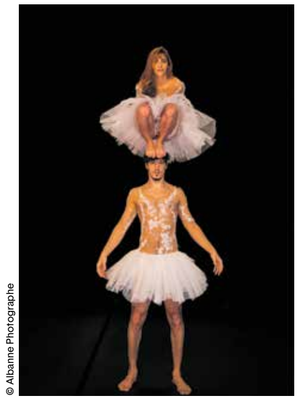
Delphine Baffour

Théâtre du Rond-Point, 2 bis avenue Franklin D. Roosevelt, 75008 Paris. *Même* de Pierre Rigal : du 8 au 19 février à 18h30, relâche les dimanche et lundi. *Le Jour se rêve* de Jean-Claude Gallotta : du 10 au 20 février à 21h, le dimanche à 15h, relâche le lundi. Tél : 01 44 95 98 00.

THÉÂTRE DE RUNGIS / CHOR. **LAURENCE CAILLON**

Le Lac des Cygnes

Acrobatique et dansée, la pièce de Florence Caillon revisite librement l'histoire d'amour et l'imaginaire fort du ballet magnifié au XIXe siècle par Petipa et Ivanov.


© Albanne Photographe

De jolies créatures qui lient le monde du cirque et celui du ballet.

L'idée n'est pas simple de s'emparer d'une pièce mythique du répertoire chorégraphique classique. Florence Caillon commence par triturer la partition de Tchaïkovski pour en dégager les lignes et lui faire endosser les sonorités et accrocs du présent. Puis elle demande à ses cinq circassiens-danseurs de puiser dans la gestuelle animale, donnant lieu à une scène d'ouverture des plus poétiquement cocasses et surprenantes. Avec leurs costumes de tulle reprenant les codes du ballet blanc, les voilà prompts à faire décoller notre imaginaire et à nous faire reconsidérer l'histoire fantasmagorique du cygne à l'aune d'un langage acrobatique, tête en bas et pieds en l'air. Avec juste ce qu'il faut de hip hop et une *Danse des petits cygnes* décalée, la magie opère et fait entrer *Le Lac* dans la famille du cirque.

Nathalie Yokel

Théâtre de Rungis, 1 place du Général de Gaulle, 94150 Rungis. Le 10 février 2022 à 14h et le 11 à 20h30. Tél. : 01 45 60 79 00.

classique / opéra

Entretien / Marin Alsop

Concours La Maestra, des cheffes très impliquées

CITÉ DE LA MUSIQUE ET PHILHARMONIE / CONCOURS DE CHEFFES D'ORCHESTRE

La deuxième édition du concours de cheffes d'orchestre La Maestra se tient du 3 au 6 mars à la Philharmonie. Départagées par un jury international, les lauréates seront ensuite accompagnées dans leur carrière pendant deux années. Actuelle cheffe titulaire de l'Orchestre symphonique de la radio de Vienne, l'états-unienne Marin Alsop est de nouveau membre du jury. En prélude au concours, elle partage l'affiche de trois concerts de l'Orchestre de Paris avec trois lauréates de l'édition 2020.

Vous avez fondé en 2002 le Taki Concordia Conducting Fellowship pour accompagner et promouvoir les femmes cheffes d'orchestre. Vingt ans plus tard, quel bilan en tirez-vous ?
Marin Alsop : Il y a eu des progrès en vingt ans, c'est certain, et le contexte *#metoo* a pu être un accélérateur. Cela dit, je ne peux pas être satisfaite tant il reste de chemin à parcourir. Dans certains pays, ouvrir la direction aux femmes reste encore un défi. L'expérience a montré que le changement ne vient pas tout seul. C'est par une action délibérée, en se fixant des objectifs sur le moyen terme, que l'on peut faire avancer les choses et changer le paysage de la musique classique.

Marin Alsop, cheffe engagée.
© Grant Leighton

« L'expérience a montré que le changement ne vient pas tout seul. »

Est-ce que finalement aider les jeunes cheffes, ce ne serait pas aussi aider la société tout entière à grandir ?
M. A. : Oui, c'est une bonne façon de voir les choses. Ce que je constate chez les jeunes cheffes, notamment celles que j'ai accompagnées avec Taki, c'est qu'en plus d'être d'excellentes musiciennes, ce sont de vraies citoyennes impliquées, qui mettent leur talent au service de la société, avec des projets tel le *Refugee Orchestra Project* de Lidiya Yankovskaya.

Vous allez partager l'Orchestre de Paris avec trois jeunes cheffes. Quel sera votre rôle auprès d'elles ?
M. A. : Il s'agit d'être une personne ressource, de les aider techniquement dans leurs relations avec l'orchestre, de répondre à leurs interrogations. Nous avons de la chance de travailler avec un orchestre ouvert, très réactif, qui m'a toujours accueillie avec bienveillance et réactivité. Ce devrait être une belle expérience pour ces jeunes cheffes.

Propos recueillis et traduits de l'anglais par Jean-Guillaume Lebrun

Cité de la musique et Philharmonie, 221 avenue Jean-Jaurès, 75019 Paris. Jeudi 3 mars à 14h, vendredi 4 mars à 19h, samedi 5 mars à 14h30 et 19h, dimanche 6 mars à 14h30 et 19h30. Tél. : 01 44 84 44 84 / lamaestra-paris.com

Festival Présences

MAISON DE LA RADIO ET DE LA MUSIQUE / MUSIQUE CONTEMPORAINE

La 32e édition du festival de création musicale de Radio France célèbre le compositeur Tristan Murail et la musique d'aujourd'hui.

Le compositeur Tristan Murail, invité du Festival Présences.
© Christophe Abramowitz

L'aventure a commencé il y a plus de trente ans : en 1991, Claude Samuel lançait dans la « maison ronde » un festival foisonnant. Son objectif : rendre présente, dans toute sa diversité, la musique de notre temps. Objectif largement atteint, année après année, par des panoramas de la création et les hommages à des figures marquantes de l'histoire (plus ou moins) récente de la musique. Avec Tristan Murail (né en 1947), célébré cette année, l'occasion est belle de revisiter la « révolution spectrale », ainsi que l'on a coutume d'appeler cette musique, qui, à partir des années 1970, s'attache à « *inspecter l'intérieur du son pour en faire l'un des points de départ du travail de compositeur* ». C'est alors une voie nouvelle pour la musique, à l'écart du sérialisme dominant ; Messiaen encouragera les débuts de l'ensemble L'Itinéraire, la « maison » bâtie dès 1973 par Tristan Murail, Roger Tessier, Michaël Levinas, bientôt rejoints par Gérard Grisey et Hugues Dufourt – autant de noms que l'on retrouve dans la programmation de Présences 2022, aux côtés d'autres grandes figures de cette « famille » (Allain Gaussin, Philippe Hurel, Jonathan Harvey), et de quelques autres, plus anciennes (Giacinto Scelsi ou… Claude Debussy).

Rendez-vous avec la création

Mais ces douze concerts seront aussi un rendez-vous avec la jeune création. On notera ainsi une création de Clara Olivares pour cor, ensemble et électronique avec l'Ensemble intercontemporain (le 9 février), celle de Diana Soh pour la Maîtrise de Radio France (12 février) ou, dans le même concert, *Cosmic Dance* pour soliste, maîtrise, chœur et orchestre, avec l'Orchestre national de France dirigé par Alexandre Bloch. Outre les orchestres de Radio France, les ensembles L'Itinéraire (bien sûr !), Lemanic Modern Ensemble, Proxima Centauri, Le Balcon et l'Orchestre national de jazz sont de la partie, de même que la violoniste Patricia Kopatchinskaja, la violoncelliste Marie Ythier ou le pianiste François-Frédéric Guy.

Jean-Guillaume Lebrun

Maison de la Radio et de la musique, 116 avenue du Président Kennedy, 75116 Paris. Du 8 au 12 février. Tél. : 01 56 40 15 16.

La puissance hallucinée des Soldats de Zimmermann

OPÉRA MIS EN SCENE / PHILHARMONIE

La Philharmonie accueille l'une des deux dates de la tournée de l'Orchestre du Gürzenich de Cologne, sous la direction de François-Xavier Roth, avec *Les Soldats* de Zimmermann.

Créé en 1965 à Cologne, l'unique opéra de Zimmermann, *Les Soldats*, est une œuvre exigeante en moyens – et de ce fait rarement donnée – qui résume l'esthétique dite pluraliste du compositeur allemand, superposant les citations et les strates temporelles. À rebours d'une conception linéaire de la dramaturgie, certaines scènes sont ainsi jouées en simultané, renouvelant ainsi la compréhension du destin funeste de Marie, fille de commerçant séduite par des aristocrates avant d'être réduite à la mendicité. Si dans le drame de Lenz, la figure de la femme, victime de rêves d'ascension sociale, peut rejoindre les illusions et déceptions d'une Manon, dans le roman de l'abbé Prévost, la noirceur de l'édification morale est relue par Zimmermann à l'aune de la sidération post-1945, alors que la guerre froide menaçait de dégénérer.

Une puissante œuvre-synthèse

Dans une sorte d'épitomé avant l'apocalypse de l'histoire musicale, l'écriture balaie tous les spectres stylistiques, de Bach au jazz et au dodécaphonisme, et toute la palette de la voix, du chant lyrique à la déclamation, du cri au chuchotis, avec orchestration pléthorique, électronique et moult percussions. À la tête de son Orchestre du Gürzenich de Cologne, François-Xavier Roth s'attachera, avec son mélange de clarté analytique et de quintessence expressive, à restituer la lisibilité de ce foisonnement puissant et singulier, avec un plateau de pas moins d'une vingtaine de solistes. Calixto Bieto, qui avait signé en 2014 pour la Komische Oper de Berlin et Zürich, réglera la scénographie de ce concert, qui, outre la première à Cologne, fera également étape à l'Elbphilharmonie de Hambourg.

Gilles Charlassier

François-Xavier Roth dirige l'opéra de Zimmermann *Les Soldats*.
© Julia Sellmann

Philharmonie, Grande Salle Pierre Boulez, 221 avenue Jean-Jaurès 75019 Paris. Mercredi 23 février 2022 à 19 heures. Tél. 01 44 84 44 84. // La Seine Musicale, Île Seguin, 92100 Boulogne-Billancourt. Tél : 01 74 34 53 53.

Concerts, opéras, écrivez-nous sur :
la.terrasse@wanadoo.fr

PHILHARMONIE / ORCHESTRE SYMPHONIQUE

Orchestres au féminin

Avant et après le concours, quatre concerts sont dirigés par deux membres du jury et trois anciennes lauréates.

© Tom Porteus
Stéphanie Childress, lauréate en 2020, dirige deux concerts dans le cadre de La Maestra.

L'Indonésienne Rebecca Tong reconnaît elle-même *« l'énorme impact »* qu'a eu sur sa carrière son Premier Prix, obtenu lors de la première édition de La Maestra. De nouveau invitée par l'Orchestre de Paris, elle ouvre un cycle de trois concerts co-dirigés par Marin Alsop (pour les *Symphonies n° 4, 5 et 6* de Tchaïkovski), avec des créations de la Canadienne Viviane Fung (née en 1975) et le premier volet d'un triptyque (*Hedera Helix*) de Claire-Mélanie Sinnhuber (née en 1973). Le lendemain, l'américano-coréenne Holly Hyun Choe, demi-finaliste en 2020, en dirige le deuxième volet, ainsi que *Metacosmos* de l'islandaise Anna Thorvaldsdottir (née en 1977). Le troisième sera servi par Stéphanie Childress, lauréate du 2e prix, qui dirigera également *Everyone Sang* d'Helen Grime (née en 1981). La cheffe franco-britannique sera également l'invitée, aux côtés de Claire Gibault, du Paris Mozart Orchestra, pour un programme Beethoven, Stravinsky et Silvia Colasanti (née en 1975).

Jean-Guillaume Lebrun

Philharmonie et Cité de la musique, 221 avenue Jean Jaurès, 75019 Paris. Mardi 1er, mercredi 2, jeudi 3 mars et jeudi 10 mars à 20h30. Tél. : 01 44 84 44 84.

CITÉ DE LA MUSIQUE / MUSIQUE BAROQUE

Voyage dans le Portugal baroque

Massimo Mazzeo et l'ensemble Divino sospiro font revivre la musique portugaise du XVIIIe siècle.

© Jorgefm fotografia
L'ensemble Divino sospiro fait revivre le Baroque portugais.

Si le répertoire baroque italien, français ou allemand est désormais largement connu, le Portugal au début du XVIIIe siècle, sous le règne de l'équivalent lusophone du Roi Soleil, Jean V – lequel avait fait venir Domenico Scarlatti pour enseigner le clavecin à la Princesse Marie-Barbara –, est un autre creuset musical important, aujourd'hui oublié. Avec son ensemble Divino sospiro, Massimo Mazzeo ressuscite des figures majeures de l'époque comme Carlos de Seixas, l'autre grand maître du clavecin à la cour portugaise, où officiait également l'organiste Francisco António de Almeida, lequel disparut probablement lors de tremblement de terre qui anéantit Lisbonne en 1755. Le concert fera également entendre des pages de la seconde moitié du siècle des Lumières – António da Costa, Pedro António Avondano et João de Sousa Carvalho – tant dans le registre instrumental que vocal, avec le concours de la soprano Ana Vieira Leite.

Gilles Charlassier

Philharmonie, Cité de la musique, 221 avenue Jean-Jaurès 75019 PARIS. Samedi 12 février 2022 à 19 heures. Tél. 01 44 84 44 84.

PHILHARMONIE – CITÉ DE LA MUSIQUE / ORCHESTRE DE PICARDIE

Dialogue franco-portugais

La contribution de la Philharmonie à la Saison France-Portugal 2022 s'ouvre avec l'Orchestre de Picardie et deux premières mondiales.

Premier rendez-vous du week-end Portugal à la Philharmonie, le programme de l'Orchestre de Picardie dirigé par Michaël Cousteau fait dialoguer la France et le Portugal, l'hier et l'aujourd'hui, dans les deux créations à l'affiche. Si la *Sinfonietta op. 220* de Fernando Lopez-Garça, l'un des plus grands et prolifiques musiciens portugais du XXe siècle, se veut comme un hommage à Haydn, en intégrant une citation de la *Symphonie n°100 « militaire »*, Anne Victorino d'Almeida assume une veine rythmique ravélienne pour son *Concerto pour piano*. Adaptant une suite pour quatre mains qui fut ensuite orchestrée, le ballet *Ma mère l'Oye* de Ravel fait revivre l'univers de Perrault avec le sens inimitable du chatoiement évocateur du compositeur français. Dans sa pièce écrite pour la soprano Raquel Camarinha, *O pescador e a lua,* Benjamin Attahir s'inspire, pour sa part, de contes portugais.

© Julian Hargreaves
L'Orchestre de Picardie joue la nouvelle pièce de Benjamin Attahir, *O pescado e a lua.*

Gilles Charlassier

Philharmonie, Cité de la musique, 221 avenue Jean-Jaurès, 75019 Paris. Vendredi 11 février 2022 à 20h30. Tél. 01 44 84 44 84.

Partenariats, contactez-nous / 01 53 02 06 60 ou la.terrasse@wanadoo.fr

LA SEINE MUSICALE / ORCHESTRE LAMOUREUX

Michel Plasson, héraut du Groupe des Six

À la tête de l'Orchestre Lamoureux, Michel Plasson met en valeur tout un pan de la musique française qui lui est cher.

© DR

Michel Plasson

À 88 ans, Michel Plasson est l'une des dernières légendes vivantes de la baguette, et un avocat fervent de la musique française – ce dont témoigne sa riche discographie. Initialement prévu le 6 décembre dernier, le programme qu'il dirige à La Seine musicale met en avant le Groupe des Six, des compositeurs qui s'étaient réunis autour de Cocteau entre 1917 et 1923, pour défendre une esthétique néoclassique nouvelle, en réaction aux prolongements du wagnérisme. Si l'évocation de la locomotive à vapeur dans *Pacific 231* de Honneger ou le ballet *Le bœuf sur le toit* de Milhaud sont restés célèbres, la soirée fera aussi redécouvrir la *Ballade pour piano et orchestre* de Tailleferre et le *Concertino pour piano*, sous les doigts de Jean-Philippe Collard.

Gilles Charlassier

La Seine Musicale, Île Seguin 92100 Boulogne-Billancourt. Mardi 15 février 2022 à 20h30. Tél: 01 74 34 53 53.

SALLE GAVEAU / L'ENSEMBLE CALLIOPÉE ET LE RÉCITANT VINCENT FIGURI

Ensemble Calliopée

À la découverte de pages méconnues de Sibelius : les mélodrames pour récitant et formations de chambre du compositeur finlandais.

© DR

Les musiciens de l'Ensemble Calliopée explorent l'œuvre de Jean Sibelius.

L'œuvre symphonique de Jean Sibelius (1865-1957) prend peu à peu sa place dans la programmation des orchestres. On ne peut que s'en réjouir, mais il reste beaucoup à découvrir. Le récent disque « Sagas » de l'ensemble Calliopée (édité par le label Salamandre) est précieux en ce qu'il fait découvrir un Sibelius intime, où la musique accompagne et s'entremêle aux lectures du compositeur. Ces mélodrames, où la voix du narrateur (ici, le remarquable Vincent Figuri) vient se poser non pas sur la musique mais en son cœur même, comme un instrument parmi les autres, évoquent les mondes des sagas nordiques et à travers elles la nature. L'ensemble Calliopée saisit parfaitement les climats que Sibelius crée dans ces pièces brèves, à la fois légères dans leur instrumentation et profondément expressives. Dans ces partitions envoûtantes — la harpe égrenée tels des flocons tombant lentement sur *La trace de ski solitaire*, le piano donnant à entendre la marche empressée de

Album « Sagas ».

l'elfe (*La Nymphe des bois*) – quelques mélodies esquissées nous ramènent en terrain connu car ces contes en musique ont nourri les grandes pages symphoniques. Et tout l'esprit de Sibelius se retrouve dans la version originelle pour septuor du poème symphonique *En Saga*, recréée par le musicologue Gregory Barrett, qui ponctue en son milieu ce beau programme.

Jean-Guillaume Lebrun

Salle Gaveau, 45-47 rue La Boëtie, 75008 Paris. Mercredi 16 février à 20h30. Tél.: 01 49 53 05 07.

PHILHARMONIE / PIANISTE ET ORCHESTRE GULBENKIAN

Maria João Pires et l'Orquestra Gulbenkian

Dans le cadre de la saison France-Portugal, la Philharmonie invite quelques artistes et formations phares.

© May Zircus

La pianiste Maria João Pires, en concerto et en récital à la Philharmonie de Paris.

Au-delà du fado, trésor national, la Philharmonie accueille quelques ambassadeurs de la riche scène musicale portugaise. Parmi eux, Maria João Pires, magicienne du piano, qui avant son récital du 18 février, consacré à Schubert, Debussy et Beethoven, partage l'affiche avec l'Orquestra Gulbenkian, qui a toujours eu à cœur d'aborder un vaste répertoire, du baroque au contemporain. Elle y retrouve le chef et pianiste brésilien Ricardo Castro, un complice de longue date, dans le *Deuxième Concerto* de Chopin, encadré par *La Mer* de Debussy et un diptyque orchestral de Pedro Amaral, chef d'orchestre et compositeur rare et raffiné, qui a travaillé auprès de Karlheinz Stockhausen, Peter Eötvös et Emmanuel Nunes.

Jean-Guillaume Lebrun

Philharmonie, 221 avenue Jean Jaurès, 75019 Paris. Samedi 12 et vendredi 18 février à 20h30. Tél.: 01 44 84 44 84.

NANTERRE ET MASSY / MUSIQUES ANCIENNES ET CONTEMPORAINES

TM+ et Il Convito

Allers-retours à deux ensembles entre la musique élisabéthaine et la musique anglaise d'aujourd'hui.

Rien n'est plus stimulant, en concert, que lorsque les œuvres entrent en résonance.

© Mathieu Vouzelaud

L'ensemble Il Convito de Maude Gratton rejoint TM+ et Laurent Cuniot pour un programme original, de Byrd à Pesson.

L'expérience ici se fait en enjambant les siècles, depuis l'âge d'or de la musique élisabéthaine (Byrd, Gibbons, Dowland puis Purcell) jusqu'aux pages les plus récentes de la musique anglaise, avec Jonathan Harvey (1939-2012) et Helen Grime (née en 1981). Autant d'œuvres qui semblent sculpter le temps et l'espace, avec pour burin la voix (le contre-ténor Paul-Antoine Bénos-Djian) ainsi que les violes au XVIIe siècle ou le hautbois pour Harvey et Grime. Elles s'enchaînent, comme en une danse, entre lumière et ténèbres, jouées alternativement par l'ensemble TM+ et Il Convito, la formation de la claveciniste et organiste Maude Gratton. Le compositeur Gérard Pesson (né en 1958), qui aime tant jouer avec les œuvres du passé, entre dans cette ronde avec une création réunissant les musiciens des deux ensembles, sous la direction de Laurent Cuniot.

Jean-Guillaume Lebrun

Maison de la musique, 8 rue des Anciennes Mairies, 92000 Nanterre. Vendredi 18 février à 20h30. Tél.: 01 41 37 94 21 / **Opéra de Massy**, 1 place de France, 91300 Massy. Samedi 19 mars à 20h. Tél.: 01 60 13 13 13.

CATHÉDRALE SAINT-LOUIS DES INVALIDES / BAROQUE

Louis XIV, la musique et la guerre

C'est au cœur de la guerre de Hollande (1672-1678) que fut inauguré l'Hôtel des Invalides. Le lieu résonne aujourd'hui de ces musiques qui alors accompagnaient ou illustraient les combats.

© Terje Visnes

Les musiciens d'Orkester Nord, invités de la saison musicale des Invalides.

Les arts, au temps de Louis XIV, accompagnent la guerre. La musique y a toute sa place, qu'elle en imite le tumulte, comme le fait entendre le beau programme d'Hugo Reyne avec les étudiants du CNSM de Paris (le 8 février), ou qu'elle se place à l'avant-garde des armées. Elle en illustre les exploits et les peines. Olivier Baumont au clavecin, avec Julien Chauvin et ses musiciens du Concert de la Loge, ainsi que Marcel Bozonnet en récitant, évoquent (le 7 mars) les figures de D'Artagnan et Turenne, morts au cours de la guerre de Hollande, par la musique de l'époque des pays belligérants (Chambonnières, Dandrieu, mais aussi Sweelinck ou Purcell). C'est de même un vaste panorama que brossent l'Orkester Nord et l'ensemble vocal Vox Nidrosiensis dirigés par Martin Wåhlberg (le 15 février) autour de la Triple Alliance (Provinces-Unies, Angleterre et Suède), entre élans glorieux et déploration.

Jean-Guillaume Lebrun

Cathédrale Saint-Louis des Invalides, 129 rue de Grenelle, 75007 Paris. Mardis 8 et 15 février, lundi 7 mars à 20h. Tél.: 01 44 42 38 77.

THÉÂTRE DE L'ATHÉNÉE / OPÉRA DE JOHN ADAMS

I was looking at the ceiling and then I saw the sky

Marianne Pousseur et Enrico Bagnoli mettent en scène ce court opéra aux airs de *musical* de John Adams et June Jordan.

© Hubert Amiel

Nouvelle production de *I was looking at the ceiling and then I saw the sky* de John Adams à l'Athénée.

Les œuvres lyriques de John Adams (né en 1947) s'inspirent, pour la plupart, de l'histoire contemporaine. Si les sujets politiques (*Nixon in China*, *La Mort de Klinghoffer*, *Doctor Atomic*) appellent le grand opéra, le compositeur sait trouver, quand il se positionne à hauteur d'existence quotidienne, des formes originales, syncrétiques, ainsi dans les oratorios *El Niño* ou *The Gospel according to the other Mary*. Dans *I was looking at the ceiling and then I saw the sky* (1995), dont le point de départ est le séisme de Los Angeles de janvier 1994, le chant regarde délibérément vers Broadway et ce *« songplay »*, avec son orchestre *ad hoc* électrifié appuyé sur trois claviers, prend des accents de jazz-rock expérimental.

Jean-Guillaume Lebrun

Théâtre de l'Athénée, Square de l'Opéra Louis Jouvet, 75009 Paris. Les 4, 5, 8, 9 et 10 février à 20h. Tél.: 01 53 05 19 19.

PHILHARMONIE / OPÉRA DE LUCIANO BERIO

Twice upon...

Cette œuvre joyeuse et spectaculaire, destinée à six groupes d'enfants, est interprétée par des écoliers de France et d'Allemagne, épaulés par les musiciens de l'Ensemble intercontemporain et de Musikfabrik.

© EIC

Twice upon... de Luciano Berio à la Philharmonie.

À l'instar de ses amis écrivains, Italo Calvino ou Edoardo Sanguinetti, Luciano Berio (1925-2003) aimait les contes, ces histoires labyrinthiques, propices à toutes les déviations, où les mots peuvent tout aussi bien laisser leur place à la musique que la musique à la parole. *Twice upon...* (1994), que l'on pourrait traduire *« il était deux fois... »*, est une œuvre écrite pour six groupes d'enfants, encadrés chacun par un musicien. Le parcours de l'œuvre est sans cesse dévié par les aléas de l'interprétation et construit peu à peu une sorte de jeu théâtral. En complément, *Sequenza V* pour trombone et *Sequenza VII*, des pièces purement instrumentales, qui ont cependant, elles aussi, leur part de théâtre.

Jean-Guillaume Lebrun

Philharmonie de Paris (Le Studio), 221 avenue Jean Jaurès, 75019 Paris. Mardi 15 février à 19h. Tél.: 01 44 84 44 84.

SALLE GAVEAU / RÉCITAL / L'INSTANT LYRIQUE

Poulenc par la voix d'Annick Massis

Annick Massis chante la version pour piano de *La voix humaine* de Poulenc.

© Gianni Ugolini

Annick Massis interprète La voix humaine de Poulenc.

Adaptant le monologue que Cocteau écrivit en 1930, *La voix humaine* de Poulenc décrit la détresse d'une femme à l'heure de la rupture, pour laquelle le combiné de téléphone est le dernier lien avec l'amant perdu. Créée en 1959 par Denise Duval, avec un orchestre symphonique, l'œuvre a aussi été réduite pour le piano par le compositeur, offrant alors un cisèlement plus intimiste des inflexions du texte et des sentiments. Soprano applaudie autant dans le belcanto que dans la musique française, Annick Massis, qui a ce monodrame à son répertoire depuis 2016, interprétera cette version encore rare dans les salles, accompagnée par Antoine Palloc.

Gilles Charlassier

Salle Gaveau, 45-47 rue La Boétie 75008 Paris. Mardi 15 février à 20h30. Tél.: 01 49 53 05 07.

MAISON DE LA RADIO ET DE LA MUSIQUE / ORCHESTRE PHILHARMONIQUE DE RADIO FRANCE ET MUSIQUE DE CHAMBRE

Leonidas Kavakos et Emanuel Ax

Deux rendez-vous, avec l'Orchestre philharmonique de Radio France puis en musique de chambre, autour de Beethoven et Brahms.

© Marco Borggreve

Leonidas Kavakos, violoniste et chef.

Artiste singulier, Leonidas Kavakos est en résidence cette saison à Radio France. Violoniste ou chef, il montre toujours la même probité, la même science de la forme et de la couleur sonore. Après avoir joué le concerto de Tchaïkovski en septembre, il troque l'archet pour la baguette avec un programme classique : la *Quatrième Symphonie* de Brahms précédée du *Quatrième Concerto pour piano* de Beethoven avec en soliste Emanuel Ax, partenaire régulier du violoniste grec. Les deux musiciens se retrouvent d'ailleurs deux jours plus tard, sans orchestre, toujours avec Beethoven (*Sonate « Le Printemps »*), Brahms (*Sonate op. 108*), ainsi que Mozart (*Sonate K 454*).

Jean-Guillaume Lebrun

Maison de la Radio et de la musique, 116 avenue du Président Kennedy, 75116 Paris. Vendredi 25 février à 20h, dimanche 27 février à 16h. Tél.: 01 56 40 15 16.

Critique

C'est la faute à Werther !

SALLE CORTOT / MUSIQUE DE CHAMBRE SUR SCÈNE / CENTRE DE MUSIQUE DE CHAMBRE DE PARIS

Sur une idée de Jérôme Pernoo, le Centre de musique de chambre de Paris revisite Brahms, Beethoven, Schubert et Robert et Clara Schumann à la lumière du héros de Goethe.

Musique pure ? Musique à programme ? La question se pose dans toute son ambiguïté à l'époque romantique. Brahms lui-même ne suggérait-il pas à Simrock, son éditeur, d'ajouter *« une tête avec un pistolet pointé sur elle »* en frontispice de la partition de son *Quatuor avec piano en ut mineur*, hommage non déguisé au *Werther* de Goethe ? Pour autant, nul scénario ne se superpose à la musique. Le spectacle *C'est la faute à Werther !* du Centre de musique de chambre de Paris, construit précisément sur cet *opus 60* de Brahms, ne cherche pas davantage à plaquer quelque histoire, à faire des quatre musiciens des personnages de théâtre. Il s'agit plutôt de suggérer, d'évoquer des figures, de susciter des réminiscences.

Ballet d'ombres

Dans le clair-obscur de la scène, les musiciens, portant bottines et redingote, apparaissent en ombres chinoises, telles ces silhouettes découpées, très prisées au temps de Goethe. Quelques éléments de décor suffisent à dessiner un paysage romantique, forêt d'hiver à la Caspar David Friedrich. La scénographie simple de Camille Dugas, autour du piano de Ionah Maiatsky (est-il Werther ? Goethe ? Brahms ?), accueille le mouvement, presque chorégraphique, des trois autres musiciens (Luka Ispir au violon, Paul Zientara à l'alto et Johannes Gray au violoncelle), en un ballet d'ombres à la Hoffmann. Musicalement, cela fonctionne : l'éloignement puis le rapprochement des musiciens – qui jouent évidemment sans partition – créent une tension, quelque chose de magnétique. Resserré, l'adagio initial

© Anila Gruca

du *Trio à cordes en ut mineur* de Beethoven passe comme un murmure, quand, à l'inverse, l'*Adagio* de Schubert, extrait du *Trio op. 100*, emplit tout l'espace, comme suspendu au-dessus de la scène. On relève aussi la *Romance op. 11 n°1* de Clara Schumann, dans une belle transcription pour alto et piano de Jérôme Ducros, qui s'articule merveilleusement à deux voix. La conséquence cependant en est que, pour rester ensemble, les quatre chambristes doivent forcer quelque peu l'accentuation. Et, malgré une belle idée d'ensemble – un chemin qui mène du tourment romantique (l'accord initial du quatuor de Brahms) à la lumière de la « réconciliation » – la mise en scène évolue finalement peu et l'alternance systématique de la musique et des lectures de Goethe (enregistrées par Jan Peters dans une ambiance sonore un peu trop naturaliste) fait s'éroder la poésie du spectacle.

Jean-Guillaume Lebrun

Salle Cortot, 78 rue Cardinet, 75017 Paris. Jusqu'au 5 février, les jeudi, vendredi et samedi à 21h (à 19h30, mélodies de Robert et Clara Schumann par le ténor Léo Vermot-Desroches et la pianiste Yun-Ho Chen). Tél: 01 47 63 47 48 / centredemusiquedechambre.paris

En direct avec les artistes Génération Spedidam

Génération Spedidam

JAZZ / ACCORDÉON

Vincent Peirani et les chansons douces de « So Quiet »

L'accordéoniste joue sur scène les chansons de son album « So Quiet » en duo intimiste avec sa compagne Serena Fisseau. Un concert tout public qui réconforte.

Dans la myriade des formules musicales à travers lesquelles s'exprime l'accordéoniste Vincent Peirani – l'une des personnalités les plus actives du jazz européen depuis une dizaine d'années – se distingue une pépite peut-être moins en vue que d'autres de ses programmes : « So Quiet ». En tendre complicité avec la voix douce de sa compagne Serena Fisseau, Vincent Peirani promène son accordéon crépitant avec beaucoup de pudeur et d'invention dans un répertoire libre, composé de chansons qui ne sont rien d'autres que celles qu'ils jouent à leurs propres enfants (Enzo et Izao), le soir au coin du feu... En anglais, portugais, français et même en indonésien, sa langue maternelle, Serena Fisseau redonne vie avec beaucoup de subtilité et de sensibilité à ces chansons, célèbres ou secrètes, aux bons parfums d'enfance et de souvenirs.

Réenchantement intimiste

On a l'impression de surgir dans l'intimité d'un foyer familial, mais on a aussi le sentiment de rentrer à la maison en réécoutant, si délicatement réinventées au creux de notre oreille, *Over the rainbow*, *La Javanaise*, *La Tendresse* (de Bourvil) ou encore quelques standards jazz (Louis Armstrong), pop (*And I Love Her* des Beatles) ou brésiliens (Antonio Carlos Jobim ou Caetano Veloso)... L'album « So Quiet » paru chez Act en juin 2019 reste évidemment disponible mais la formule profite de la période des vacances scolaires d'hiver pour décliner quelques sorties scéniques intimistes et chaleureuses qu'on aurait tort de laisser passer. Un câlin (de haute tenue musicale) pour petits et grands. Avec Serena Fisseau (voix) et Vincent Peirani (accordéon / accordina / bandoneon / piano / percussions / boîte à musique).

Jean-Luc Caradec

© Sylvain Gripoix

Les 12 et 13 février à **Dijon (Association Bourguignonne Culturelle)**, le 25 février à 20h30 à **Châlons-en-Champagne (La Comète- Scène Nationale)** et le 1er mars à **Meylan (Hexagone Scène Nationale Arts Sciences)**.

CLASSIQUE / VIOLON

Marianne Piketty en concert avec « Vivaldi L'âge d'or »

La violoniste reprend le chemin de la scène à la tête de son Concert Idéal dans son dernier programme en date : « Vivaldi L'âge d'or ».

En créant son propre ensemble en 2013, Le Concert Idéal, la violoniste Marianne Piketty s'est offert un outil artistique au service de son indépendance artistique mais aussi de sa vitalité créative. Cet ensemble à géométrie variable de solistes et chambristes internationaux joue et gagne depuis en faisant le choix d'explorations tous azimuts, de Hildegarde de Bingen à Philippe Hersant (à qui la violoniste a même passé une commande dans un précédent programme, *L'Heure Bleue*, qui continue de tourner...), et de mises en relation fructueuses avec la littérature, le théâtre et la danse. *« Le Concert Idéal offre un espace de liberté, d'échange et d'émulation : il ouvre la voie à une grande inventivité dans l'interprétation »* confirme Marianne Piketty dont il faut se souvenir qu'elle fut l'élève de Yehudi Menuhin et Itzhak Perlman. Son dernier programme en date, « Vivaldi : l'âge d'or », a connu un accueil remarquable l'été dernier lors du Festival Avignon, succès prolongé par la sortie du disque fin septembre chez Evidence Classics.

Bain musical à Venise

Comme toujours dans les prestations du Concert Idéal, Marianne Piketty emmène

© Laurent Becot

ses musiciens et le public dans une proposition scénique qui tient plutôt du spectacle ou de la performance que du concert classique traditionnel. « Vivaldi : l'âge d'or » dont le programme s'offre le luxe de la découverte d'inédits de Vivaldi – très bien entouré d'autres grands compositeurs vénitiens (Ziani, Strozzi, Turini, Gallo) – est mis en scène et en mouvement par Olivier Fourés, musicologue et chorégraphe. Dans ce projet, il a souhaité se référer à la tradition vénitienne de la polychoralité, *« c'est-à-dire la division des chœurs et orchestres dans différentes zones autour de l'audience. La mise en espace d'un programme vénitien est, d'une certaine manière, une condition essentielle pour goûter pleinement son esprit musical »* affirme-t-il.

Jean Lukas

Le 25 février à l'**Escale de Saint-Cyr-sur-Loire (37)**, le 1er mars à **La Halle aux Grains de Blois (41)**, le 18 mars au **Théâtre de Saint-Dizier (52)**, le 3 avril au **Théâtre de l'Hôtel de Ville du Havre (76)**.

SPEDIDAM
LES DROITS DES ARTISTES-INTERPRÈTES
La SPEDIDAM répartit des droits à plus de 110 000 artistes dont près de 37 000 sont ses associés et soutient environ 40 000 manifestations chaque année.
spedidam.fr

THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES / BAROQUE / OPÉRA

L'Olimpiade

Jean-Christophe Spinosi et son ensemble Matheus célèbrent le foisonnement mélodique de *L'Olimpiade* de Vivaldi.

© Nicola Allegri

Le contre-ténor Carlo Vistoli interprète le rôle de Licida dans *L'Olimpiade* de Vivaldi

Dans *L'Olimpiade,* sur un livret de Métastase, l'un des plus grands et prolifiques poètes du XVIIIe siècle, qui a été mis en musique par plus d'une cinquantaine de compositeurs, Vivaldi se sert des situations suscitées par les trahisons et rivalités amoureuses à l'heure des jeux dans la cité hellénique pour nourrir une intarissable verve lyrique, riche en contrastes et en couleurs. On peut compter sur la fougue de Jean-Christophe Spinosi pour faire vibrer l'invention irrésistible du Prêtre roux, aux côtés d'un plateau réunissant des voix comptant parmi les meilleures de la nouvelle génération, telles le contre-ténor Carlo Vistoli ou encore la mezzo Ambroisine Bré.

Gilles Charlassier

Théâtre des Champs-Élysées, 15 avenue Montaigne 75008 Paris, Mercredi 16 février à 19h30. Tél: 01 49 52 50 50.

THÉÂTRE DES CHAMPS-ÉLYSÉES / BAROQUE / ENSEMBLE LES SURPRISES

Lully et la tragédie lyrique française

Véronique Gens et l'Ensemble Les Surprises se font les ambassadeurs de la tragédie lyrique.

© Franck Juéry

Véronique Gens

Initiée par Lully, la tragédie lyrique est la forme originale que le théâtre chanté a pris en France aux XVIe et XVIIIe siècles, en réponse à l'opéra italien, avec, au-delà de la dimension spectaculaire, un accent mis sur la danse et la déclamation. C'est pour rendre hommage à cette tradition unique qu'ils connaissent intimement que Véronique Gens et Louis-Noël Bestion de Camboulas, avec son Ensemble Les Surprises, ont imaginé un concert en cinq actes autour des grandes figures, héroïnes et compositeurs, de ce répertoire. Armide, Alceste ou Médée revivent dans des pages de Lully et ses contemporains Charpentier et Collasse et de ses successeurs tels Destouches, Desmarests ou Rebel et Francoeur.

Gilles Charlassier

Théâtre des Champs Élysées, 15 avenue Montaigne 75008 Paris, Vendredi 18 février à 20h. Tél: 01 49 52 50 50.

LA SEINE MUSICALE / DEUSTCHES SYMPHONIE ORCHESTER BERLIN

Doublé romantique

Sous la baguette de Robin Ticciati, le DSO Berlin joue Schumann et Mahler.

© Marco Borggreve

Robin Ticciati dirige le DSO Berlin.

Fondé au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale dans le secteur américain de Berlin, le DSO Berlin n'a sans doute pas la renommée du Philharmonique. Pour autant, la formation compte parmi les plus intéressantes, renouvelant l'approche du concert et du répertoire, avec un soutien à la création contemporaine et un goût pour les redécouvertes – ce dont sa discographie témoigne. C'est avec deux grands chefs-d'œuvre du romantisme germanique, qui, chacun à leur manière, font bouger les codes établis, que le DSO vient à La Seine Musicale, sous la baguette de son directeur musical, Robin Ticciati. Le *Concerto pour piano* de Schumann dépasse la simple démonstration virtuose et déploie un lyrisme intimiste que fera vibrer Leif Ove Andsnes. Quant à la *Symphonie n°1 Titan*, elle constitue le premier essai – et coup de maître – de Mahler, consistant à intégrer dans la noble forme symphonique une diversité alors inégalée d'inspirations, jusqu'à la trivialité des fanfares et autres motifs populaires.

Gilles Charlassier

La Seine Musicale, Île Seguin 92100 Boulogne-Billancourt. Samedi 12 février 2022 à 20h30. Tél: 01 74 34 53 53.

jazz / musiques du monde

Entretien / Joëlle Léandre

L'improvisation, une cérémonie à la vie

SONS D'HIVER / CRÉDAC ET THÉÂTRE ANTOINE VITEZ À IVRY / FESTIVAL

Doublement à l'affiche d'un festival qui lui est fidèle, la contrebassiste revient sur son rapport à l'improvisation, son terrain de jeu par excellence.

© Guillaume Chauvin

La contrebassiste Joëlle Léandre a dédié sa vie au moment de vérité qu'est l'improvisation.

En 2021, vous avez participé à Sons d'hiver, notamment pour une masterclass filmée. « *L'improvisation, ce n'est pas une œuvre* », disiez-vous alors. Qu'est-ce alors, un instant de vérité fugace ?

Joëlle Léandre : C'est exact, l'œuvre est faite pour être rejouée. Les maisons d'édition en sont pleines, écrites au fil des siècles. Un seul individu décide tout, écrit tout, pense tout, alors que l'improvisation, une musique avant tout instrumentale, se joue collectif. Il n'y a ni chef ni hiérarchie, pas d'hommes ou de femmes. C'est l'aventure, le risque et même le ratage qui font partie de ces instants de vie fugaces, uniques et jubilatoires. C'est cela l'improvisation : une « cérémonie à la vie ».

La scène, cet espace qui a été confiné depuis bientôt deux ans, est-elle le théâtre idéal pour l'expression improvisée ?

J. L. : Deux ans horribles, l'interdiction même de s'exprimer – à moins de jouer pour son chat à la maison – dans tout lieu d'arts vivants ! Il n'y a pas de lieu idéal pour l'improvisation, ce lieu est dans nos gestes, nos décisions, sans arrêt, continuellement. Les gens qui savent tout m'inquiètent immensément. Au fond c'est savoir ne pas savoir qui m'interpelle.

Pour Sons d'hiver, vous serez associée à Craig Taborn et Mat Maneri, deux cadets connus eux aussi pour jouer le jeu de l'improvisation et pour se situer aux bordures de la musique dite contemporaine. Quel sera votre terrain d'entente pour cette formule inédite ?

J. L. : Deux cadets, certes, mais deux immenses musiciens. Les ingrédients sont l'écoute, la confiance, l'aventure, et tant pis si le mi bémol est trop bas. Le terrain d'entente devrait être l'approche contemporaine, au sens où tout se construit, se répète, se mémorise dans le temps présent et pas différé, ce qui implique une vivacité sur la mise en forme, les structures, la prise de responsabilité. L'improvisation est une musique urgente, et c'est là que se situe la différence avec la composition : le temps qui s'écoule. On ne peut revenir sur une improvisation. Il s'agit d'une musique chambriste – duo, trio, quartet – car il me semble impossible d'improviser en orchestre. Trop de monde, trop d'ego, trop de masse sonore !

« Les ingrédients sont l'écoute, la confiance, l'aventure, et tant pis si le mi bémol est trop bas. »

Free jazz, musique contemporaine, musique improvisée, ces appellations n'ont-elles pas été un frein à la compréhension de votre musique, dont l'une des qualités est d'être justement incernable ?

J. L. : Ce que vous soulignez je le prends comme un compliment, dans un pays à tiroirs. Sans doute suis-je incernable mais on ne me reprochera pas d'avoir toujours été dans mon siècle, dans cette contemporanéité, que ce soit le monde sonore, la danse, le théâtre ou la poésie… J'ai adhéré à cette aventure depuis bientôt cinquante ans, et c'est ainsi que j'ai beaucoup appris des autres. Vivre, c'est l'autre. J'improvise certes, mais je compose aussi. Simplement, j'ai très jeune été fatiguée de ces hiérarchies entre le composé et l'improvisé. Il y a toujours eu du savant dans du populaire et vice-versa. Va savoir si un air de *La Tosca* n'a pas été sifflé par un peintre en bâtiment quand Puccini circulait en bicyclette dans les rues de Milan !

Propos recueillis par Jacques Denis

CRÉDAC, Centre d'Art Contemporain d'Ivry, La Manufacture des Œillets, 1 place Pierre Gosnat, 94200 Ivry-sur-Seine. Performance avec Luke Stewart et Keir Neuringer le 12 février à 15h30. Théâtre Antoine Vitez, scène d'Ivry, 1 rue Simon Dereure, 94200 Ivry-sur-Seine. Concert avec Craig Taborn et Mat Maneri le 12 février à 19h. Tél. : 01 46 87 31 31 / sonsdhiver.org

Festival Sons d'hiver

PARIS ET ÎLE-DE-FRANCE / FESTIVAL

Du 28 janvier au 19 février, Sons d'hiver fait la part belle aux musiques créatives. Rapide état des lieux.

© DR

Dirigés par Bachir Attar, les musiciens de Jajouka mettront la touche finale à cette édition de Sons d'hiver.

« *Au fil d'une trentaine de concerts programmés, se déclinent le jazz, dans sa dimension mondiale comme dans sa substance nourricière afro-américaine, l'improvisation et l'écriture contemporaine, le rock et le hip-hop expérimental, les musiques savantes et populaires.* » L'avant-propos de cette nouvelle édition de ce festival pas vraiment comme les autres aurait pu être écrit dès 1992, date de sa création. Le décloisonnement des musiques a toujours été le principe actif d'une programmation dont l'ambition vise à éveiller les consciences aux multiples dimensions que revêt l'autre, sans jamais céder ni aux sirènes d'une uniformisation facile ni aux replis sur les identités figées. Le mouvement et l'hybridation guident les choix, aujourd'hui comme hier.

Un grand mix créatif

Emblématique de cet objectif toujours à l'œuvre en 2022, les extrapolations sonores de Rob Mazurek : le cornettiste de Chicago sera présent pour trois concerts. Le premier février avec Desert Encrypts Volume 4, quartette inouï et inédit par ici, le 3 avec Exploding Star Orchestra, avec beaucoup de ceux qui comptent dans le jazz le plus ouvert (à noter la présence des Français Julien Desprez et Malik Mezzadri, aux côtés des aventuriers de la cité des vents, dont le génial metteur en sons Damon Locks), et enfin le 6 pour The Book Of Sound, « *installation immersive et space opéra multimédia* » qui fait se percuter vidéo et musique, acoustique et électronique. Ce ne sont là que trois exemples d'un festival, où l'on conseillera aussi d'aller jeter plus qu'une oreille au focus sur la scène sud-africaine (le 30 janvier) comme à la décapante performance du collectif Irreversible Entanglements (le 11 février), d'aller voir le photo-concert Champs de batailles sur les images de Yann Morvan (le 13 février), sans oublier d'en finir avec les Marocains de Jajouka (le 19 février), qui ont fasciné par le passé Ornette Coleman comme Brian Jones et seront associés à quelques chercheurs de sons. Tout un programme !

Jacques Denis

Sons d'Hiver, du 28 janvier au 19 février. Tél. : 01 46 87 31 31 / sonsdhiver.org

La Biennale de jazz

CENTRE DES BORDS DE MARNE / FESTIVAL

Conçue par Jean-Marie Machado, artiste associé du Centre des bords de Marne, la Biennale de Jazz se veut ouverte sur différentes esthétiques.

« *Les musiques de jazz se déclinent à l'infini* », affirme le pianiste à propos d'une manifestation qui inscrit principalement le jazz dans le dialogue avec d'autres formes musicales et accueille des talents très divers, portant leur regard vers des horizons parfois lointains. Ainsi, en ouverture, la Biennale présentera successivement Naïssam Jalal dont la musique fait résonner les racines syriennes et dialoguer la flûte avec le saxophone de Mehdi Chaïeb, et le groupe Panam Panic, dont le jazz électrique lorgne avec bonheur vers les grooves du hip-hop et de la funk. Le lendemain, c'est le Hâl Chemirani Quartet, qui met en scène plusieurs membres d'une même famille de musiciens iraniens et se centre sur la voix de Maryam Chemirani, dans un groupe où flûtes, cordes et percussions orientales s'entrelacent, qui précèdera le groupe de la chanteuse capverdienne Mariana Ramos, dont le répertoire, doucement chaloupé, navigue entre Afrique et Brésil.

© Casaverde

La chanteuse capverdienne Mariana Ramos sera présente à la Biennale de Jazz.

Émergence en vue

Très attaché à soutenir l'émergence des jeunes talents, Jean-Marie Machado présente le 12 mars dans l'après-midi trois groupes qui font déjà parler d'eux dans le petit monde du jazz : le trio du brillant pianiste Noé Huchard, le trio Suzanne lauréat Jazz Migration et le groupe Éyéhâ. Le soir même, c'est Ornicar de son guitariste de fils qui ouvrira une soirée où l'on passera d'un solo de contrebasse de Claude Tchamitchian à l'Orchestre National de Jazz et son programme « Rituels » qui place la voix au centre du répertoire. Les Fills Monkey, duo de batterie, concluront la Biennale à destination des grandes comme des petites oreilles.

Vincent Bessières

Centre des bords de Marne, 2 rue de la Prairie, 94170 Le Perreux-sur-Marne. Du jeudi 10 au dimanche 13 mars. Tél. 01 43 24 54 28 / cdbm.org

Partenariats, contactez-nous / 01 53 02 06 60 ou la.terrasse@wanadoo.fr

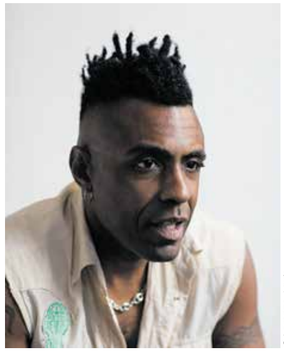
NEW MORNING / SOUL JAZZ

Omar

Dans la foulée d'une anthologie consacrant son talent, cet autre prince de la soul revient dans le temple du jazz.

Ce n'est pas la première fois qu'Omar foulera ces deux soirs la scène du New Morning. Si ce nom ne dit pas forcément grand-chose aux moins de trente ans, les autres savent que l'on tient là l'une des plus belles voix de la soul jazz venue de Londres, la ville où il est né le 14 octobre 1968. Il y a trente ans, ce multi-instrumentiste (trompette, piano, percussions) se révélait sur Talkin' Loud, après un premier album publié sur le label paternel, Kongo Records, dont la chanson-titre (*There's Nothing Like This)* flirtera avec le top des charts pop. Ce sera le début d'une décennie dorée pour ce petit prince de la soul anglaise, qui va intégrer l'écurie RCA, et collaboré avec notamment Stevie Wonder et Common. Pourtant, à l'heure des années 2.0, son nom va peu à peu disparaître des bacs à disques, enregistrant de loin en loin, alors même que la nu soul teintée de jazz dont il fut un pionnier touche enfin un large public. Une injustice que chacun se devra de réparer en allant l'écouter et en consultant la récente anthologie qui revient sur ses plus beaux titres.

Jacques Denis


© Lorenzo Aguis

Omar, l'une des plus belles voix de la soul jazz en version anglaise.

New Morning, 7 et 9, rue des Petites Écuries, 75010 Paris. Les 11 et 12 février à 21h. Tél.: 01 45 23 51 41 / newmorning.com

Suivez *La Terrasse* sur Instagram !
@journal.laterrasse

Entretien / Frédéric Maurin

ONJ Ex Machina

MAISON DE LA RADIO ET DE LA MUSIQUE / PREMIÈRE MONDIALE

L'Orchestre National de Jazz (ONJ) jouera en première mondiale Ex Machina dans le cadre du festival Présences, à Radio France. Le répertoire a été coécrit par son directeur, Frédéric Maurin, et par le saxophoniste américain Steve Lehman, l'un des compositeurs les plus originaux du jazz actuel, qui a étudié auprès d'Anthony Braxton, Jackie McLean et Tristan Murail.

D'où est venue l'envie de travailler avec Steve Lehman ?
Frédéric Maurin : Elle date du moment où j'ai découvert sa musique, vers 2008-2009, époque où je me posais beaucoup de questions concernant l'écriture. Il développait, dans le langage qu'il utilisait, des techniques sur lesquelles j'étais moi-même en train de travailler. Dès lors que je l'ai rencontré, il y a 5 ou 6 ans, on s'est suivis mutuellement. Lorsque j'ai constitué mon projet pour l'ONJ, j'ai décidé de lui proposer de concevoir un programme ensemble, autour de ce qui nous passionne, en particulier l'ouverture des langages utilisés dans le jazz à ce qu'on appelle la « musique spectrale ».

Si vous deviez expliquer, en bref, les principes de cette dernière, que diriez-vous ?
F. M. : En préambule, je préciserais que ce que l'on écrit, lui ou moi, reste basé sur des questions rythmiques. Je le dis volontairement pour ne pas donner l'impression que nous serions dans une forme très abstraite de pensée musicale. Il suffit d'écouter les disques de Steve pour se rendre compte qu'il développe un langage rythmique très particulier, qui groove vraiment. La musique spectrale, pour la résumer, s'intéresse aux composantes qui permettent d'entendre les timbres et font la différence, par exemple, entre un son de trompette et de piano pour une même note jouée. Elle va chercher au cœur du son pour essayer d'inventer une musique orchestrale qui sonne différemment. Un élément est très important dans ce programme : l'utilisation de dispositifs électroniques, à la fois pour des interactions en temps réel et pour générer de la matière timbrale au moment de l'écriture, développés en partenariat avec l'Ircam.

Steve Lehman, compositeur invité par l'Orchestre National de Jazz.
© Willie Davis

« L'ONJ crée de la nouvelle musique depuis 35 ans ! »

Le festival se déroule cette année sous l'égide de Tristan Murail. En êtes-vous heureux ?
F. M. : Steve et moi sommes très honorés qu'il soit au cœur de cette édition, car Steve Lehman, d'une part, a fait sa thèse sous la direction de Murail à Columbia University et, d'autre part, j'ai eu la chance de le rencontrer en 2017 à Oxford où je présentais certaines de mes pièces dans un colloque sur la musique spectrale. C'est quelqu'un que nous admirons, l'un des grands compositeurs français de la dernière partie du XXe siècle et d'aujourd'hui. Il est l'auteur de pièces qui ont changé la façon de penser la musique au début des années 1980.

Présenter l'ONJ dans un festival de musique contemporaine revêt-il une forme de message ?
F. M. : On en a parlé avec son directeur, Pierre Charvet : je crois que c'est la première fois que l'ONJ est programmé à Présences. C'est génial qu'un tel festival se tourne vers d'autres formes de création : l'ONJ crée de la nouvelle musique depuis 35 ans ! Et c'est très bien aussi que l'ONJ sorte de son cercle et se fasse entendre d'une autre communauté musicale. Je suis très content que l'ONJ puisse interpréter à la fois du répertoire, comme il a pu le faire en rejouant *Anna Livia Plurabelle* d'André Hodeir l'année dernière, et présenter une création avec des technologies de pointe de l'Ircam. C'est comme cela que j'imaginais cet orchestre.

Entretien réalisé par Vincent Bessières

Maison de la Radio et de la Musique, studio 104, 116 avenue du Président Kennedy, 75016 Paris. Vendredi 11 février, 22h30 / maisondelaradioetdelamusique.fr

Édouard Ferlet « Pianoïd »

CAFÉ DE LA DANSE / ALLIANCE PIANO-MACHINE

Le pianiste se confronte à la machine par le biais d'un dispositif inédit.

Inlassable explorateur de cet instrument qu'il adore, Edouard Ferlet a le don de trouver de nouvelles directions musicales à chaque projet. S'il reste fidèle au Trio Viret mené par le contrebassiste Jean-Philippe Viret dans le champ du jazz, on l'a vu ces dernières années s'amuser à déjouer la musique de Jean-Sébastien Bach tout comme confronter son piano au clavecin baroque de Violaine Cochard, animé par une envie de déconstruire les frontières et de bousculer sa capacité d'imagination. Nouvel épisode dans ce cheminement artistique, « Pianoïd » est, comme son nom le laisse entendre, une confrontation de l'homme à la machine par le biais du clavier.

En temps réel

Dans un dispositif à deux pianos reliés l'un à l'autre — l'un dont il joue ; l'autre, clavier automate, piloté par un ordinateur qui réagit à ses propres suggestions et qu'il peut contrôler en temps réel — il ouvre ainsi des possibilités de dialogue avec lui-même et de génération du son en réaction à ses propres improvisations, tout en conservant les propriétés acoustiques d'un piano. Mirage de sons, échos et dédoublements, mises en boucle et réflexions, l'intégration de la machine permet au musicien d'échafauder une tout autre musique sans pour autant s'égarer dans les méandres de la technologie. Le résultat a même intégré à son propos les temps de latence et les phénomènes acoustiques provoqués par la cohabitation des deux instruments, oscillant entre répétitivité, ambient et onirisme pop.

Vincent Bessières

Le pianiste Edouard Ferlet présente une formule originale à deux pianos.
© DR

Café de la Danse, 5, passage Louis-Philippe, 75011 Paris. Jeudi 10 février, 20h. Tél. 01 47 00 57 59 / cafedeladanse.com

Emler Tchamitchian Echampard

STUDIO DE L'ERMITAGE / NOUVEL ALBUM

Retour en scène d'un trio majuscule, à l'occasion de la sortie de leur nouvel album *The Useful Report*.

Le trio ETE, un trip à la puissance trois.
© Sylvain Gripoix

Album *The Useful Report*.
© DR

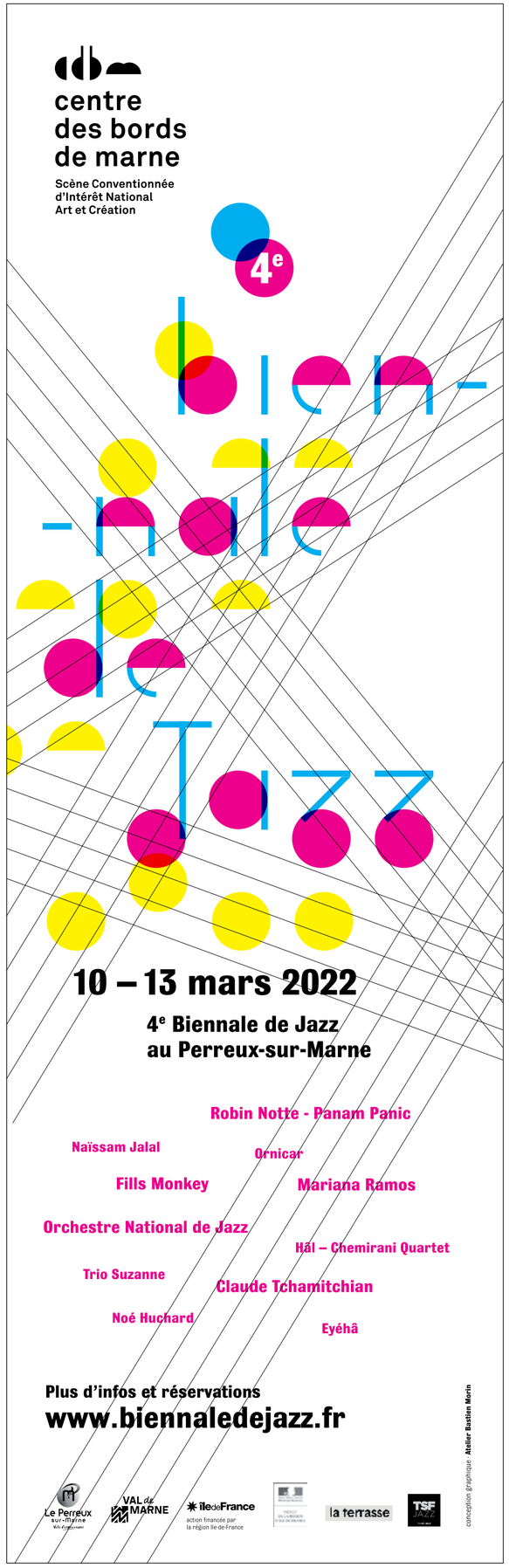
« *Ce trio est au monde du jazz ce que Peter Gabriel est au monde du rock.* » Cette phrase qui figurait dans l'album *Sad and Beautiful*, enregistré en 2013, rappelait la position tout à la fois centrale et excentrée de ce trio dans le monde du jazz hexagonal, à la nuance près que ces trois-là sont autrement plus inspirés que le prophète du label Real World. Dix ans plus tôt, le pianiste Andy Emler et ses deux comparses au sein du Megaoctet - le contrebassiste Claude Tchamitchian et le batteur Eric Echampard - publiaient un premier disque qui annonçait la couleur, polyphonique, et l'ambition, hors-norme. L'enjeu était de brouiller les pistes pour sortir des sillons balisés et de créer une bande-son originale, nourrie de toutes leurs expériences et différences, envisagées comme autant de chances d'aller au-delà des entendements.

Le son d'une triple entente

Une vingtaine d'années plus tard, l'ETE – acronyme tout trouvé pour cette formation qui irradie – a bel et bien duré plus d'une saison. « *Avec le temps, nous avons trouvé un style, un son identifiable fondé sur notre complicité* », confiait en 2018 Andy Emler dans ces mêmes colonnes. Un son donc, celui d'une triple entente qui repose sur un trépied : l'énergie du rock, le groove du jazz et l'écriture savante. Et plus si affinités. Autant d'arguments qui sont encore bien présents pour ce quatrième disque, *The Useful Report,* encore une fois enregistré à la Buissonne, d'un trio qui parle comme une entité façon hydre. Ou plutôt qui se fait l'écho de leurs voix tant et si bien entremêlées : ils sont trois solistes à l'écoute, toujours prompts à prolonger le mouvement de l'un comme de l'autre. C'est dans cette force vitale, l'essence qui les fait carburer depuis toujours, que ce trio outrepasse naturellement les bornes établies, histoire de nous faire décoller (les oreilles, comme le reste) au-delà. Bon trip !

Jacques Denis

Studio de l'Ermitage, 8 rue de l'ermitage, 75020 Paris. Le 9 mars à 20h30. Tél.: 01 44 62 02 86 / studio-ermitage.com



Eddie Henderson Quartet

SUNSIDE / JAZZ LEGEND

Le trompettiste de légende, adoubé par les plus grands, est pour deux soirs au Sunside.

Sur son dernier album, il pose assis sur le capot de sa Ferrari, comme un clin d'œil aux disques Blue Note de son ainé Donald Byrd qui se plaisait à paraître sur les pochettes de ses albums accoudés à son dernier bolide. Avec Byrd, Eddie Henderson ne partage pas que le goût des belles cylindrées ; il s'inscrit dans ce hard bop ancré dans le blues et façonné par le be-bop qui a fait les grandes heures du label d'Alfred Lion. Comme Byrd, il a aussi tâté des vertus de l'électricité et signé quelques disques groovy à souhait devenus des galettes de chevets de producteurs hip-hop avisés.

Le trompettiste Eddie Henderson.
© DR

Un style forgé auprès de l'élite

Ancien de Mwandishi, le groupe psyché monté par Herbie Hancock aux débuts des seventies, Henderson a la particularité d'avoir longtemps exercé le métier de psychiatre, avant de se ranger définitivement du côté du swing. Étudiant, il prenait des cours le samedi avec Freddie Hubbard, le dimanche avec Lee Morgan, avant que tous deux ne le poussent à voler de ses propres ailes. Passé par les groupes d'Art Blakey et d'Elvin Jones, il s'est forgé un style auprès de l'élite de la confrérie des jazzmen. Autant dire qu'à 80 ans passés, le trompettiste a désormais atteint le rang de légende vivante ! De celles dont chaque note est lestée du poids de l'expérience ; de celles pour qui le jazz est une langue qui se parle d'évidence, parce qu'elle a été assimilée à la source. Désormais rangé des fureurs électriques — mais pas des voitures ! — Eddie Henderson se promène entre standards classiques revisités avec élégance et des thèmes originaux qui ne manquent pas de caractère. « Be Cool » titrait son disque en 2018. Soyez sûrs de l'être en allant l'écouter au Sunside.

Vincent Bessières

Sunside, 60, rue des Lombards, 75001 Paris. Samedi 5 février à 21h et dimanche 6 février à 19h. Tel. 01 40 26 46 60 / sunset-sunside.com

NEW MORNING / VOIX SOUL

Lizz Wright

La plus sudiste des chanteuses de jazz américaines de passage rue des Petites-Écuries.

© Jesse Kirr
La chanteuse Lizz Wright, native de l'État de Géorgie.

Cela faisait un petit moment qu'on n'avait pas eu de nouvelles de Lizz Wright, la chanteuse native de Géorgie, à la voix rauque et suave, façonnée par le gospel. Wright n'a peut-être jamais acquis en France une réputation à la hauteur de son talent, refusant de choisir entre soul, folk et jazz, ce qui lui vaut de n'être classée nulle part. Dans son dernier disque en date, elle célébrait ainsi Ray Charles, Nina Simone, Allen Toussaint ou Sister Rosetta Tharpe, tournant résolument la voix et le regard vers ces terres du Sud des États-Unis chargées d'une histoire douloureuse mais aussi fertiles en musiques vernaculaires. Le New Morning est l'endroit idéal pour profiter des bonnes vibrations de cette fervente vocaliste au chant enraciné.

Vincent Bessières

New Morning, 7-9, rue des Petites-Écuries, 75010 Paris. Lundi 28 février à 21h / newmorning.com

SUNSET-SUNSIDE / PIANO ET CLARINETTE / NOUVEL ALBUM

Hommage à Ellington par Stephan Oliva et Jean-Marc Foltz

Le pianiste s'associe de nouveau au clarinettiste pour donner leurs versions d'Ellington.

© Maxim François
Stephan Oliva et Jean-Marc Foltz relisent des plages d'Ellington.

Entre ces deux-là, c'est désormais une longue histoire : vingt ans que le clarinettiste Jean-Marc Foltz et le pianiste Stephan Oliva ont l'heur d'échanger, en un dialogue fait d'intimes connexions, traçant d'inédites obliques entre improvisation et composition, reprenant aussi bien les œuvres de l'Italien Giacinto Scelsi que parcourant certaines bandes-sons des films d'Hitchcock. Après un disque consacré en 2016 à Gershwin, voilà de nouveau réunie cette paire de complémentaires pour parcourir le répertoire du père du jazz : Duke Ellington. En avant-première d'un nouvel album à paraître le 25 février sur Vision Fugitive et retransmis dans le Jazz Club d'Yvan Amar sur France Musique, leur duo de jazz chambré devrait parfaitement s'accorder aux *mood indigo* chers à Ellington.

Jacques Denis

Sunset-Sunside, 60, rue des Lombards, 75001 Paris. Les 11 et 12 février à 19h. Tél. : 01 40 26 46 60 / sunset-sunside.com

NEW MORNING / VOCAL GROOVE

Kurt Elling avec Charlie Hunter

Retour inattendu du chanteur de Chicago en terre de groove, avec l'inclassable guitariste Charlie Hunter longtemps absent des scènes françaises.

© Anna Webber
Le chanteur de jazz Kurt Elling.

On l'a connu incarnant le chanteur de jazz à quatre épingles. Encore récemment, sous son meilleur jour, il brillait auprès de Branford Marsalis et son quartet d'as du jazz. Surprise ! Kurt Elling vient poser son chant à un endroit où on ne l'attendait pas. Le voici qui s'est acoquiné avec Charlie Hunter. Éclectique et atypique, ce guitariste remarqué au cours de la décennie 1990 pour sa capacité à jouer mélodie et lignes de basse simultanément, sur un instrument à sept cordes totalement customisé, avait un peu disparu après quelques collaborations auprès de la star de la nu-soul D'Angelo (il joue sur le mythique « Voodoo ») ou du groupe A Tribe Called Quest. Bonne pioche. Mais ce n'est pas tout. Un grooveur pouvant en cacher un autre, Elling a choisi derrière la batterie de son groupe Corey Fonville, nouveau petit monstre de l'instrument qui s'est fait un nom avec Christian Scott, et aux claviers DJ Harrison, membre (avec Fonville) du combo en vogue Butcher Brown. Plaçant son nouveau projet sous les auspices du Superblue de Freddie Hubbard — parmi les plus *heavy funk* du genre — Elling s'engouffre dans les sillages de la Great Black Music, offrant un melting-pot bluesy qui ne manque pas de soul, ni au goût, ni à l'oreille.

Vincent Bessières

New Morning, 7-9, rue des Petites-Écuries, 75010 Paris. Jeudi 17 et vendredi 18 février, 21h / newmorning.com

DUC DES LOMBARDS / DÉCOUVERTE

Yessaï Karapetian

Le Duc des Lombards a inauguré une nouvelle politique de résidence destinée à faire connaitre les nouvelles têtes du jazz hexagonal.

© DR
Yessaï Karapétian est en résidence au Duc des Lombards.

Tous les lundis et mardis, le club présente – en entrée libre – de jeunes musiciens en pleine ascension, et leur offre la possibilité de jouer plusieurs mois de suite. Yessaï Karapetian en fait partie qui, après un premier passage en janvier, s'y produit le 15 février avant de revenir en mars. Le pianiste a déjà quelques références à son actif, s'étant notamment fait connaitre avec le groupe électro-funk One Foot, qui accéda aux médailles d'argent des tremplins de La Défense et de Jazz à Vienne. On l'a depuis repéré aux claviers derrière la sax bomb Guillaume Perret. Entre « Leçon de ténèbres » et « Invisible Moon », son premier opus, placé sobrement sous son seul prénom, ne brille pas par sa lumière mais l'on y retrouve une virtuosité teintée d'une mélancolie obscure qui rappelle à certains égards Tigran Hamasyan, avec qui il ne partage pas seulement des origines arméniennes. Avec à ses côtés deux valeurs montantes de la nouvelle scène du jazz, Pierre-Marie Lapprand, sax du groupe Chrones, et Gabriel Gosse, guitariste repéré par Christian Scott, Yessaï n'en est plus au stade des promesses. Il les concrétise sur scène.

Vincent Bessières

Duc des Lombards, 42, rue des Lombards, 75001 Paris. Mardi 15 février à 19h30. Tel. 01 42 33 22 88. ducdeslombards.com

LA SEINE MUSICALE / JAZZ SYMPHONIQUE

Avishai Cohen « Two Roses »

Le contrebassiste star présente sa musique, accompagné par un orchestre symphonique.

© Bernard Rie
Avishai Cohen associe son trio à un orchestre symphonique.

Avishai Cohen a enfin concrétisé son vieux rêve de transposer ses compositions et ses chansons fétiches à l'échelle d'un orchestre classique. Le contrebassiste star a donné ce répertoire un peu partout dans le monde, et il en a tiré un disque titré « Two Roses », d'après une chanson populaire israélienne. Piochant dans le répertoire de Nat King Cole, la musique cubaine ou parmi les « tubes » qui ont fait son succès (qui combinent l'esprit new-yorkais aux rythmes du Proche-Orient), Cohen a l'ambition d'élaborer, dans cet environnement orchestral, un répertoire qui s'offrirait comme un grand tout où ne comptent plus que la performance, l'émotion et l'expression d'un citoyen du monde qui envisage la musique comme sa seule véritable patrie. Très cinématographique, sa musique met en vedette son trio, désormais formé du pianiste azerbaïdjanais Elchin Shirinov et de la batteuse Roni Kaspi, nouvelle prodige issue de la fertile scène du jazz israélien, accompagnés pour l'occasion, par l'Orchestre national d'Île-de-France.

Vincent Bessières

La Seine musicale, grande scène, île Seguin, 92100 Boulogne-Billancourt. Tél : 01 74 34 53 53. Jeudi 17 février à 20h30 / laseinemusicale.com

STUDIO DE L'ERMITAGE / BACK TO THE MOON

Thomas de Pourquery et Supersonic

Thomas de Pourquery est de retour sur les lieux où tout a commencé pour son combo Supersonic.

© Floriane de Lassée / Nicolas Henry
Le Supersonic, une idée certaine du jazz cosmique.

En 2012, c'est dans le même club perché sur les hauteurs de Ménilmontant que décollait l'aventure Supersonic, le projet né dans la tête de Thomas de Pourquery autour de Sun Ra, l'astre brillant du jazz et caetera. Dix ans et des centaines de concerts plus tard, le saxophoniste enchanteur y embarque de nouveau ses complices, alors qu'est atterri à l'automne *Back To The Moon*, troisième volet de ce collectif qui carbure au-delà des querelles de chapelles. Forcément on est tout ouïe, d'autant que, jamais avare de bonnes farces, le druide du jazz oblique souhaite inviter des convives « magiques », pour une double session qui devrait accoucher d'un disque live. Ça promet de sacrés lendemains.

Jacques Denis

Studio de l'Ermitage, 8 rue de l'ermitage, 75020 Paris. Les 8 et 9 février à 21h. Tél. : 01 44 62 02 86.

MAC CRÉTEIL / HOMMAGE ET PERCUSSIONS

Hamid Drake « A tribute to Alice Coltrane »

Le tutélaire batteur salue l'œuvre d'une de ses sources d'inspiration.

© Ziga Koritnik
Le tambour majeur Hamid Drake rend hommage à Alice Coltrane.

En 2021, il était censé être le fil conducteur de la trentième édition de Sons d'hiver, mise à mal par le Covid. Le batteur percussionniste Hamid Drake peut enfin présenter son *Tribute to Alice Coltrane*, « *grande médium qui a permis de placer la musique à un niveau plus cosmique* », qu'il rencontra à Chicago alors qu'il avait seize ans. « *Sa créativité se diffusait sur les musiciens qui l'entouraient, et sur moi l'impact a été puissant. Elle m'a légué une ouverture spirituelle et esthétique, et ce concert est ma manière d'honorer une personnalité qui a permis à l'adolescent que j'étais de devenir un adulte.* » À l'écouter depuis tant d'années, on peut mesurer la portée de tels propos chez celui qui eut pour autre maître de musique Don Cherry. Comme ce dernier, il n'a cessé d'ouvrir des horizons comme il intègre tout type de tambours et rythmes à sa batterie. Irréductible à une catégorie, Hamid Drake est avant tout un citoyen du monde qui entend jouer une musique « *universaliste* ». Pour preuves le casting qui l'accompagne dans cet hommage : un vibraphoniste italien, un saxophoniste français, un électronicien norvégien, des Américains et ainsi de suite…

Jacques Denis

Maison des Arts, Place Salvador-Allende, 94000, Créteil. Le 19 février à 20h. Tél. : 01 46 87 31 31 / sonsdhiver.org

NEW MORNING / JAZZ FUNK

Cortex joue Troupeau Bleu

Retour sur scène d'un groupe vénéré par les amateurs de rare groove. Faut voir.

Disque culte s'il en est, *Troupeau bleu* fut longtemps une pièce recherchée par tous les amateurs de cire noire, atteignant une cote du genre élevée (plusieurs centaines d'euros au bas mot). Elle est l'œuvre de Cortex, un groupe de jazz funk en version française, piloté par les claviers de l'arrangeur

© DR
La pochette du cultissime disque de Cortex, qui sera rejoué ce soir.

Alain Mion, auteur de l'introductif *La Rue*, titre référence pour les DJ des deux côtés de l'Atlantique. L'album fut d'ailleurs largement samplé par les DJ : MF Doom comme Tyler The Creator, Madlib et tant d'autres y ont trouvé matière. Précurseur, le Français DJ Cam puisa lui aussi à la source de ce groupe qui, en une poignée de titres, principalement entre 1975 et 1979, peut légitimement prétendre au statut de signal avant-coureur de la French Touch qui vingt ans plus tard inondera la planète. Ce n'est pas par hasard si c'est justement au milieu des années 1990 que l'on redécouvrira Cortex, à travers des rééditions des LP originaux mais aussi, et peut-être surtout, un inédit daté de 1979 où se niche sans doute leur thème le plus stratosféérique : *I heard a sigh* ! Un souffle inspirant.

Jacques Denis

New Morning, 7 et 9, rue des Petites Ecuries, 75010 Paris. Le 4 mars à 21h. Tel. : 01 45 23 51 41 / newmorning.com

THÉÂTRE CLAUDE-DEBUSSY À MAISONS-ALFORT / JAZZ ET GWOKA

Christian Laviso Trio invite David Murray

Rencontre au sommet entre le guitariste adepte des rythmiques telluriques et le saxophoniste aux chorus frénétiques.

© Samuel Laviso
Le Guadeloupéen Christian Laviso, pas vraiment un manche sur la six-cordes.

C'est l'un des guitaristes les plus originaux de la scène française, au sens large. Mais voilà, cet autodidacte sevré de Wes Montgomery a choisi de demeurer loin des lumières de la capitale, vibrant à Pointe-à-Pitre. C'est là qu'il creuse depuis des lustres le sillon de son originalité, le gwoka qui a bercé son enfance, afin d'ouvrir un nouvel horizon pour paraphraser l'un de ses groupes majuscules. « *Comme le blues témoigne d'une histoire, intime et collective, j'essaie dans ma musique de sonder l'âme guadeloupéenne.* » C'est le cas avec le trio qu'il forme depuis vingt ans, avec le batteur Sonny Troupé et le tambour Aldo Middleton. C'est aussi en 2002, l'année de ses quarante ans, qu'il croisa la route du saxophoniste David Murray pour lequel il œuvra au sein des formidables Gwo Ka Masters. Les voilà tous de nouveau réunis.

Jacques Denis

Théâtre Claude-Debussy, 116 av du général de Gaulle, 94700 Maisons-Alfort. Le 15 février à 20h. Tél. : 01 46 87 31 31 / sonsdhiver.org

la terrasse
Tél. 01 53 02 06 60
journal-laterrasse.fr
E-mail la.terrasse@wanadoo.fr

Directeur de la publication Dan Abitbol
Rédaction / Ont participé à ce numéro :
Théâtre Éric Demey, Marie-Emmanuelle Dulous de Méritens, Anaïs Héluin, Manuel Piolat Soleymat, Catherine Robert, Agnès Santi
Danse Delphine Baffour, Agnès Izrine, Belinda Mathieu, Nathalie Yokel
Musique classique / Opéra Gilles Charlassier, Jean-Guillaume Lebrun
Jazz / Musiques du monde / Chanson Vincent Bessières, Jacques Denis
Pages Spedidam Jean-Luc Caradec et Jean Lukas
Secrétariat de rédaction Agnès Santi
Graphisme Aurore Chassé
Webmaster Ari Abitbol
Journaliste réseaux sociaux Louise Chevillard
Diffusion Nikola Kapetanovic et Émile Huvé
Imprimé par Imprimerie Saint Paul, Luxembourg
Publicités et annonces classées au journal
Tirage Ce numéro est distribué à 70 000 exemplaires. Déclaration de tirage sous la responsabilité de l'éditeur soumise à vérification d'ACPM.
Dernière période contrôlée année 2020, diffusion moyenne 75 000 ex.
Chiffres certifiés sur www.acpm.fr
Éditeur SAS Eliaz éditions,
4 avenue de Corbéra
75 012 Paris **Tél.** 01 53 02 06 60
E-mail la.terrasse@wanadoo.fr
La Terrasse est une publication de la société SAS Eliaz éditions.
Président Dan Abitbol – I.S.S.N 1241 – 5715
Toute reproduction d'articles, annonces, publicités, est formellement interdite et engage les contrevenants à des poursuites judiciaires.
Existe depuis 1992.

la terrasse
recrute **jobs étudiant·e·s**

Étudiant·e·s rejoignez nos équipes pour distribuer la plus importante revue sur le spectacle vivant en Île-de-France !

Horaires adaptables à vos études, quelques heures par mois ou un peu plus selon vos disponibilités. Devant les salles de spectacles à Paris et en banlieue, de 18h30 à 21h et aussi en journée le week-end.

Salaire : smic horaire + indemnité déplacement quotidienne. CDI

Écrire avec la référence « jobs étudiants 2022 », joindre CV et téléphone portable à la.terrasse@wanadoo.fr et nikolakapetanovic@gmail.com

la terrasse **bulletin d'abonnement**
Le journal de référence de la vie culturelle

L'ABONNEMENT 1 AN, SOIT 11 NUMÉROS DE DATE À DATE
60 €
PAYS ZONE EUROPE : 90 €
PAYS AUTRES ZONES : 100 €

OUI, JE M'ABONNE À *LA TERRASSE*
ÉCRIRE EN LETTRES CAPITALES, MERCI

Société
Nom
Prénom
Adresse
Code postal Ville
Téléphone
Email

Coupon à retourner à La Terrasse, 4 avenue de Corbéra – 75012 Paris
ou par mail (scan ou pdf) à la.terrasse@wanadoo.fr en précisant demande d'abonnement dans l'objet.

Je règle aujourd'hui la somme de ☐ **60 €** en zone nationale ☐ **90 €** en zone Europe ☐ **100 €** autres zones par ☐ chèque ☐ mandat ☐ mandat administratif ☐ virement national ou international, à l'ordre de Eliaz Éditions.
RIB/IBAN : Eliaz Éditions Domiciliation PARIS NATION (00814)
RIB : 30004 00814 00021830264 85 IBAN : FR76 3000 4008 1400 0218 3026 485 BIC : BNPAFRPPPBY
☐ Je désire recevoir une facture acquittée. **TERR. 296**

Parution dans les n° 299 & 300
mai / juin-juillet 2022

Festivals d'été 2022

Les Nuits de Fourvière.
© Loïl Willems

Oui, l'été sera festivalier, joyeux, collectif, créatif

Voleak Ung et Vincent Brière dans *Phasmes* à Cratère Surfaces.
© Joseph Banderet

How deep is your usage de l'art ? (nature morte) par Benoît Lambert et les siens.
© Vincent Arbelet

Maceo Parker
© DR

La Terrasse présente un panorama non exhaustif des festivals de mai à août 2022 sur tout le territoire

Acordo, une performance d'Alice Ripoll.
© Renato Mangolin

Théâtre, danse, cirque, arts de la rue, marionnettes, musique classique, opéra, musiques du monde, chanson

Une diffusion puissante, certifiée par ACPM : 70 000 exemplaires en version papier ainsi que sur notre site, notre application et les réseaux sociaux.

la terrasse

Contact
La Terrasse
4 avenue de Corbéra
75012 Paris
t. 01 53 02 06 60
la.terrasse@wanadoo.fr